

**Ministère de l'Éducation nationale de l'Enseignement supérieur et
de la Recherche**

AGRÉGATION EXTERNE D'ALLEMAND

SESSION 2005

Rapport de Jury

TABLE DES MATIERES

Composition du jury	1
Rapport des présidents	2
Coefficients des épreuves	7
Données statistiques	8
ÉPREUVES D'ADMISSIBILITE	11
Composition en langue allemande	12
Thème	15
Version	22
Composition en langue française	28.
ÉPREUVES D'ADMISSION	37
Exposé en langue allemande	38
Explication de texte	45.
Thème	56
Version	63
Grammaire	66
Exposé en langue française	75
Linguistique	87.

COMPOSITION DU JURY

M. Gérard THIÉRIOT, Professeur des Universités, Président (Académie de Clermont-Ferrand)

M. Jean-Paul CAHN, Professeur des Universités, Vice-Président (Académie de Paris)

M. Daniel BAUDOT, Professeur des Universités (Académie de Bordeaux)

Mme Véronique CARON-CROZ, Professeur de classes préparatoires (Académie de Créteil)

M. Patrick DEL DUCA, Maître de Conférences (Académie de Clermont-Ferrand)

M. Michel DURAND, Maître de Conférences (Académie de Nancy-Metz)

Mme Nicole FILLEAU, Maître de Conférences (Académie de Poitiers)

M. Wolfgang FINK, Maître de Conférences (Académie de Lyon)

Mme Evelyne FRANTZ, Professeur de lycée (Académie de Paris)

M. Thierry GALLÈPE, Professeur des Universités (Académie d'Orléans-Tours)

M. Hubert GUICHARROUSSE, Maître de Conférences (Académie de Versailles)

Mme Françoise KNOPPER, Professeur des Universités (Académie de Toulouse)

Mme Irène KUHN, Maître de Conférences (Académie de Strasbourg)

Mme Françoise LARTILLOT, Maître de Conférences (Académie de Nancy-Metz)

M. Reiner LASKOWSKI, Professeur de Lycée (Académie de Clermont-Ferrand)

M. Jean-François MARILLIER, Professeur des Universités (Académie de Grenoble)

Mme Sibylle MULLER, Maître de Conférences (Académie de Strasbourg)

Mme Anne-Marie SAINT-GILLE, Professeur des Universités (Académie de Lyon)

Mme Sibylle SAUERWEIN, Maître de Conférences (Académie de Paris)

M. Jean SCHILLINGER, Professeur des Universités (Académie de Nancy-Metz)

M. Marcel VUILLAUME, Professeur des Universités (Académie de Nice)

M. Ralf ZSCHACHLITZ, Professeur des Universités (Académie d'Aix-Marseille)

RAPPORT DES PRÉSIDENTS

Cette année, après une baisse du nombre des postes mis au concours pour la session 2004, une augmentation d'environ 10 % traduisait la volonté de contribuer au redressement d'une discipline négligée par un trop grand nombre d'étudiants, malgré les besoins patents du pays en germanistes de qualité.

Malheureusement, dans un tel cas, l'annonce ne produit pas immédiatement l'effet escompté, et le nombre de candidats présents à la première épreuve (224) marque une baisse des plus préoccupantes (on se reportera ci-dessous, aux tableaux statistiques pour découvrir des chiffres qui à vrai dire se passent de commentaire).

Nous espérons toutefois que cet effort trouvera son prolongement, et que les étudiants tiendront compte de la proportion très favorable entre le nombre de candidats et le nombre de postes à pourvoir.

A cela semble s'être ajouté un problème inattendu : plusieurs candidats n'ont pas prêté une attention suffisante aux modalités d'inscription télématique, ne se souciant pas de l'accusé de réception qui doit attester la régularité de leur inscription, et se sont ainsi vu refuser l'accès aux épreuves. Nous attirons l'attention sur le respect strict des procédures en vigueur afin d'éviter à l'avenir de nouvelles déceptions.

Les esprits les plus brillants s'étaient-ils tournés vers d'autres débouchés ? Toujours est-il que le niveau était insuffisant, voire inquiétant, ce qu'un petit nombre de candidats de grande valeur ne permettait pas d'oublier. Il ne s'agit pas ici de résumer ce que les rapports des correcteurs détaillent et expliquent suffisamment.

D'une façon générale, on est frappé par le niveau d'expression, dans les deux langues, inadmissible pour qui prétend enseigner la correction linguistique à ses futurs élèves. Mais on se heurte aussi trop souvent à une inculture dévastatrice : méconnaître les grands textes de la littérature de langue allemande, ne rien savoir des fondements religieux sur lesquels ils s'appuient souvent, n'avoir qu'une vague idée des réalités historiques, etc., n'est pas un gage de succès. La pratique usuelle de l'« impasse », qui s'appuie sur des rumeurs toujours farfelues, précipite la chute.

Malgré cela, le jury a estimé pouvoir prendre le risque d'autoriser un grand nombre d'admissibles (107) à se présenter aux épreuves orales, pensant, espérant, que les cinq épreuves qui s'ajoutent à celles de l'écrit, permettraient à un certain nombre d'inverser la tendance, de se rattraper et de découvrir des qualités qui n'avaient pas pu émerger au grand jour. Nous sommes heureux de voir que ce calcul s'est confirmé, au moins partiellement : certains ont pu

ainsi s'affirmer et être en fin de compte reçus, même si de nombreux défauts et insuffisances atténuent cette tonalité positive. Sur ce point aussi, le lecteur est renvoyé aux rapports particuliers des interrogateurs.

Pour la session 2005, l'usage de la nouvelle norme orthographique ne s'étant toujours pas parfaitement stabilisé dans les pays concernés, le jury de l'agrégation externe d'allemand a continué (et continuera) d'accorder aux candidats la liberté d'utiliser, dans leur production en langue allemande, soit la « nouvelle », soit l' « ancienne » norme orthographique, sous réserve d'une application homogène.

Enfin, les candidats et préparateurs qui n'en auraient pas encore parfaitement connaissance trouveront ci-dessous le détail des modifications de la maquette de l'agrégation externe d'allemand à partir de la session 2006.

Note sur la modification de la maquette du concours
à compter de la session 2006

Le ministère ayant décidé de simplifier et d'harmoniser les maquettes des agrégations externes pour les langues vivantes, celle d'allemand a dû être modifiée. En voici les dispositions, que l'on trouvera par ailleurs dans le B.O. n° 12 du 24 mars 2005. On ne manquera pas non plus de prendre garde à un point particulier, concernant l'explication de textes à l'oral, mentionné dans le B.O. n° 17 du 28 avril 2005. Il est également possible de se connecter au site www.education.gouv.fr.

Modification de la maquette (B.O. n° 12 du 24 mars 2005) :

Ecrit :

Une seule épreuve dite de traduction se substitue aux deux épreuves de thème et de version. Elle comporte certes un thème et une version, mais les deux se passent le même jour. Les textes à traduire sont distribués simultanément aux candidats, au début de l'épreuve ; ceux-ci consacrent à chacune des deux traductions le temps qui leur convient, dans les limites de l'horaire imparti à l'ensemble de l'épreuve (6 heures). Les candidats rendent deux copies séparées et chaque traduction entre pour moitié dans la notation.

Oral :

L'exposé en allemand (dit « leçon allemande ») est supprimé.

Cette modification s'accompagne d'une redéfinition des coefficients :

ÉCRIT :

Composition en langue allemande	4
Traduction (thème + version)	4
Composition en langue française	4
Total	12

ORAL :

Exposé en langue allemande	(supprimé)
Explication de texte	4
Version + Grammaire	3
Thème	2
Exposé en langue française	
(ou Option linguistique)	4
Total	13
Total général	25

Epreuve orale d'explication de texte (B.O. n° 17 du 28 avril 2005) :

A compter de la session 2006, la question de Moyen Âge peut tomber à l'oral à l'épreuve d'explication de texte. En l'absence de cet ajustement, et du fait de la disparition de l'exposé en langue allemande, les candidats prenant l'option de linguistique étaient certains de ne pas être confrontés à la question de Moyen Âge à l'oral, alors que cette possibilité existait pour les candidats des deux autres options. Il y avait donc inégalité des candidats et il convenait d'y remédier.

Gérard Thiériot, Président

Jean-Paul Cahn, Vice-président

**COEFFICIENTS DES ÉPREUVES
(SESSION 2005)**

ÉCRIT :

Composition en langue allemande	4
Thème	3
Version	3
Composition en langue française	4
Total	14

ORAL :

Exposé en langue allemande	5
Explication de texte	5
Version + Grammaire	5
Thème	3
Exposé en langue française / Linguistique	5
Total	23
TOTAL ÉCRIT + ORAL :	37

DONNÉES STATISTIQUES

1. Inscrits, présents (à la première épreuve), admissibles, admis

Année	Inscrits	Présents	Admissibles	Admis
2003	391	263	120	53
2004	426	287	97	39
2005	378	219	107	43

2. Répartition par date de naissance - Session 2005

	Admissibles	Admis
Nés avant 1962	11	2
Nés entre 1962 et 1965	8	3
Nés entre 1966 et 1970	5	1
Nés entre 1971 et 1975	14	6
Nés entre 1976 et 1980	33	16
Nés après 1981	34	16

3. Moyennes

Session	2003	2004	2005
Premier admissible	13,50	11,68	14,61
Dernier admissible	5,27	5,09	5,21
Premier admis	14,01	12,61	13,8
Dernier admis	6,41	6,25	6,27

4. Epreuves d'admissibilité - Session 2005

Epreuves	Présents	Moyenne
Composition allemande	224	3,41
Thème	224	7,95
Version	224	7,36
Composition française	219	4,13

5. Epreuves d'admission – Session 2005

Epreuves	Présents	Moyenne
Exposé en allemand	106	3,63
Explication de texte	106	3,89
Thème	106	7,77
Version +	106	6,18
Grammaire	106	6,8
Exposé en français	78	6,29
Linguistique	28	7,82

EPREUVES D'ADMISSIBILITÉ

COMPOSITION EN LANGUE ALLEMANDE

Rapport présenté par
Françoise Lartillot, Anne-Marie Saint-Gille, Wolfgang Fink, Ralf Zschachlitz

Durée: 7 h.

Ein Kritiker schreibt: „Wenn Mitscherlich, gewiss mit Vorsicht und Skepsis, dennoch auf ‚Aufklärung‘ setzt, dann deshalb, weil er den psychischen Rohstoff - die menschliche Triebnatur - nicht als ‚Natur‘ petrifiziert, sondern ihn als sozialisierungsfähigen, insofern modifizierbaren auffasst“. Nehmen Sie Stellung zu dieser Aussage!

Nombre de copies corrigées : 224

Répartition des notes :

15 et au-dessus :	2
12 à 14,5 :	11
10 à 11,5 :	8
8 à 9,5 :	9
6 à 7,5 :	23
4 à 5,5 :	28
2 à 3,5 :	22
0,25 à 1,5 :	113
0 :	2
Copies blanches :	6

Moyenne des candidats: 3,41
(session 2004 : 3,84 ; session 2003 : 4,26 ; session 2002: 3,28)

La citation, prise dans la biographie de Hans-Martin Lohmann consacrée à Alexander Mitscherlich (Hans-Martin Lohmann : *Alexander Mitscherlich*, Reinbek bei Hamburg 1987) n'aurait pas dû donner lieu à de grands problèmes de compréhension.

Le nombre élevé de copies médiocres (0,5 à 1) s'explique probablement en partie par ce qu'on appelle des « impasses ». La stratégie qui consiste à se fonder dans sa préparation sur des spéculations selon lesquelles les sujets d'histoire des idées ne tombent pas ou du moins rarement s'est une fois de plus révélée inadaptée. Bien que cela ait souvent été souligné dans les rapports précédents, il faut rappeler encore une fois que toute question qui figure au programme est susceptible de tomber aux épreuves d'admissibilité. Une mauvaise connaissance du livre au programme se fait très vite ressentir dans la lecture de la copie. Modifier le prénom d'Alexander Mitscherlich et l'appeler Wolfgang ou Walter, ou parler à plusieurs reprises du « psychanalyste viennois » Mitscherlich, n'est pas faire preuve d'une bonne préparation.

Malgré sa longueur, la phrase du biographe d'Alexander Mitscherlich n'aurait pas dû poser trop de problèmes à un candidat bien préparé à cette question du programme. Un certain nombre de candidats sont parvenus à construire un devoir à partir d'un plan cohérent. Tout dépendait de l'analyse des différents aspects de la question. Pour une citation ainsi composée de plusieurs concepts et termes-clés, une bonne problématisation, c'est-à-dire une bonne définition préalable, est indispensable pour aboutir à un plan réellement opératoire. Pour ce faire, il était indispensable d'analyser avec rigueur et précision le sujet pour en comprendre la dynamique qui lui était inhérente. Seule une définition soigneuse des termes « Skepsis », « Aufklärung », « psychischer Rohstoff », « Triebnatur », (petrifierte) « Natur », « sozialisierungsfähig », « modifizierbar » pouvait permettre de mettre en évidence la manière

dont ils s'articulent. On pouvait constater qu'ils se répondent l'un l'autre, «Skepsis » faisant écho à « *Aufklärung* », « petrifizierte Natur » à « sozialisierungsfähige/modifizierbare Natur ». Cette mise en relation permettait (par exemple!), en articulant son travail autour de la notion de « Triebnatur », d'établir un plan en trois temps fondé sur une analyse dialectique et critique de la question. L'association antinomique de termes tels que « *Aufklärung* » et scepticisme posait alors le problème des contenus différents donnés au concept de « pulsion » selon qu'il est employé par les Mitscherlich ou par Freud, faisait ressortir une notion de progrès inhérente à la pensée des lumières opposée au pessimisme culturel du début du XXe siècle et, pourquoi pas, suggérait la question d'une éventuelle transformation du « deuil impossible » en deuil possible. L'autre couple antinomique, celui de nature pétrifiée et de nature modifiable, permettait de corroborer et d'élargir les réflexions préalables.

La problématisation exigeait également une réflexion sur le contexte particulier de la publication du livre des Mitscherlich en 1967. Les termes-clés du sujet ne sauraient être compris qu'en référence à ce contexte. Ainsi la question de l'*Aufklärung* ne pouvait-elle être située dans la seule perspective de l'histoire des idées du XVIIIe siècle. Il était certes bienvenu d'évoquer la philosophie de l'histoire et l'éthique de Kant en rapport avec le terme d'*Aufklärung*, mais il ne fallait pas oublier de souligner la situation historique particulière du livre des Mitscherlich dans la société ouest-allemande d'après 1945. Il fallait également souligner l'apport spécifique de la psychanalyse au travail d'analyse et d'élucidation critique de l'anthropologie du XXe siècle.

Une introduction comportant un travail de définition des termes et une réflexion situant le livre dans le contexte historique et culturel de son temps a donc généralement permis de construire des plans cohérents. Les meilleures notes ont été attribuées à des copies qui avaient défini en introduction une problématique aboutissant à une articulation logique des concepts évoqués dans la citation.

En revanche, l'analyse minutieuse des termes ne doit pas mener à une énumération et juxtaposition des éléments de la question, il ne suffisait donc pas de procéder à une définition linéaire des termes de l'énoncé. Le travail de définition n'est qu'une étape préalable qui doit servir à établir la structure de travail et tout d'abord à établir un fil conducteur pour le développement. La problématisation a pour but de poser les bases d'un développement logique, dans lequel les différents éléments sont articulés de manière cohérente et pertinente.

Une problématisation inexistante ou partielle de la question a souvent débouché sur des plans et des développements réducteurs : une simple structure binaire et simplificatrice telle que « optimisme-pessimisme chez les Mitscherlich » ou « *Aufklärung* ou pessimisme culturel » ne suffisait pas.

Le propos n'est pas ici de donner un corrigé type ou d'énumérer les bons plans qu'on a pu voir, mais nous rappelons qu'un plan structuré est indispensable pour assurer la dynamique du travail de dissertation. Une fois le plan établi, il faut suivre le fil conducteur annoncé et ne pas perdre de vue la structure annoncée au départ. Il est très vivement conseillé de distinguer clairement les différentes parties du travail, tant sur le plan optique que sur celui du raisonnement en laissant des espaces pour faciliter la lecture et la compréhension.

Il est pratiquement impossible de dépasser le niveau des notes sanction (0,5 ou 01) avec une dissertation sans plan, qui s'expose systématiquement au risque du hors sujet. Il n'est pas difficile de rédiger une dissertation sans plan, longue, écrite dans un excellent allemand, comportant de bonnes idées trouvées dans un cours, dans la littérature critique ou développées par le candidat lui-même. Un tel texte peut couler comme un long fleuve tranquille sur 16, voire 20 pages, sans déboucher sur aucun résultat concret, sans que le lecteur ne puisse en repérer ni la finalité ni surtout le rapport entretenu avec la question. La dissertation doit tout au contraire prouver que l'on est apte à mener une réflexion rigoureuse à partir d'une problématique bien délimitée.

Le manque de distance critique est un autre défaut constaté dans de nombreuses copies, manque de critique par rapport à la question, par rapport au texte des Mitscherlich, par

rapport aux citations utilisées et par rapport aux concepts trouvés dans la littérature secondaire.

Ainsi était-il tout à fait envisageable, voire souhaitable, de critiquer et de modifier la vision plutôt optimiste formulée dans la citation de Lohmann. Une distance critique par rapport au livre des Mitscherlich était parfois de mise. Pour donner un exemple déjà évoqué dans le rapport 2004 au sujet des dissertations sur Thomas Mann, la théorie en soi très discutable du «Sonderweg» allemand est à traiter avec beaucoup de doigté et une certaine réserve. Or, quelques copies ont encore radicalisé la critique des Mitscherlich selon laquelle l'esprit de soumission allemand serait la conséquence d'une évolution historique menant en droite ligne de Luther à Hitler. On a à nouveau vu des copies qui mettaient Luther sur le même plan que Hitler ou pire encore qui prétendaient (dans un allemand approximatif) que tous les Allemands sont des petits Hitler aux yeux des Mitscherlich (« Hitler sind für die Mitscherlichs alle Deutschen »). Il est tout aussi faux de prétendre qu'à l'époque du «chancelier de fer» Bismarck, tous les Allemands s'étaient soumis sans condition, et il est de même choquant de lire que les Allemands sont particulièrement assujettis à leurs pulsions...

La citation de la question étant tirée d'une biographie consacrée exclusivement à Alexander Mitscherlich, le nom propre de l'auteur y est cité au singulier. Le livre au programme étant rédigé par le couple Mitscherlich, il demandait en principe le pluriel pour désigner les auteurs. Les correcteurs ont accepté les deux versions quand elles étaient utilisées de manière logique et suivie. Il fallait en revanche éviter le mélange indistinct des deux nombres grammaticaux et il n'était pas envisageable de procéder à la française, c'est-à-dire de se servir du singulier du nom propre «Mitscherlich» pour désigner le couple : des phrases telles que «Wie Mitscherlich die individuelle Psyche begreifen... » ou «Mitscherlich verstehen Aufklärung im Sinne von... » sont grammaticalement fausses.

Pour terminer, quelques remarques d'ordre pratique: quelques copies ont posé de grands problèmes de lisibilité. Ce n'est pas aux correcteurs de deviner à quelle lettre de l'alphabet doit correspondre un signe méconnaissable ou, pire encore, par quelle lettre un mot tronqué doit être complété. Le correcteur occupé à déchiffrer une copie illisible a du mal à se concentrer sur le contenu ; s'il bute sur 78 mots illisibles dans une même copie, il va de soi que cela aura une incidence sur la note.

On a parfois l'impression que quelques candidats souhaitent impressionner les correcteurs par le nombre de pages. Or, les copies longues n'ont pas forcément été les meilleures ; de nombreuses copies de plus de seize pages étaient hors sujet. Mieux vaut réduire le nombre de pages, prendre le temps de relire son devoir et de soigner style et expression plutôt que d'accumuler des pages mal rédigées. Il est dommage de voir par exemple qu'une bonne copie, qui a fait le tour de la question en 12 pages tout en respectant son plan, se termine par des passages ajoutés, mal structurés, redondants et présentant de nombreuses fautes d'expression et de grammaire.

THÈME

Rapport présenté par
Véronique Caron-Croz, Irène Kuhn et Reiner Laskowski

Texte à traduire :

Redécouverts durant la guerre, les contes de fées faisaient plus que jamais le bonheur de Cocteau. C'étaient des lectures réellement voluptueuses, presque placentaires, non seulement parce qu'elles renvoyaient à l'enfance mais parce que la vie tout entière y baignait dans le merveilleux. Des chats pouvaient se dandiner vêtus en marquis, et des princesses mal-aimées s'assoupir pour de petites éternités, avant de se réveiller plus fraîches encore qu'à l'instant de leur abandon. Dotés de mystérieux pouvoirs, les hommes et les bêtes y jouissaient de ce don de métamorphose qui avait rendu son existence quelque peu fabuleuse, sans qu'on leur en fît jamais le moindre reproche : quelle terre pouvait rivaliser avec ce monde où de tout petits Poucet, par un mélange de ruse et de candeur, parvenaient à mettre à bas de redoutables ogres ? Ces histoires avaient un autre avantage : elles étaient gaies et rendaient léger. Autant les mythes trahissent une conception pessimiste et aristocratique du monde, autant les contes et légendes prennent vite un tour optimiste et démocratique. Ils montrent des bergères convolant avec des princes, des enfants sauvant leurs parents, de simples paysans changés en grands chambellans ; l'extraordinaire s'y présente de la façon la plus naturelle, et les horreurs elles-mêmes y tournent au merveilleux ; des amours immuables, des serments éternels, le charme et la gentillesse toujours récompensés : tout pour ravir cet enfant de cinquante-six ans.

Un bref conte de Mme Leprince de Beaumont lui donna envie de revenir au cinéma. Il disait la triste vie d'une Bête puissante mais laide, recluse dans un palais cerné par les bois, et la non moins triste destinée d'une pauvre et belle Cendrillon, victime de la jalousie de ses aînées ingrates, finissant par rejoindre le royaume de la Bête, pour sauver de la mort leur père bien-aimé, égaré là au terme d'une transaction l'ayant mené à la faillite. Une Bête qui parvient à l'attendrir, par ses souffrances, et qu'elle va à son tour aimer, jusqu'à changer ce lépreux en un délicieux prince charmant. Mais pour tirer un film de *La Belle et la Bête*, ce « conte de fées sans fées », il fallait donner à voir ces châteaux et ces monstres que l'enfance se figure immenses, sans décevoir les imaginations, ni réveiller le scepticisme d'une culture étrangère à l'exubérance ou à la naïveté, qui n'admire d'habitude que les œuvres pensées, voulues et préméditées : or la France, au sortir de la guerre, était moins que jamais un pays pour enfants [...].

Claude ARNAUD, *Jean Cocteau*, Gallimard, 2003.

Nombre de copies corrigées : 224

Répartition des notes :

14,5 à 17 : 10

10 à 14 : 65

7 à 9,75 : 58

5 à 6,75 : 40

1,25 à 4,75 : 32

0,25 à 1 : 18

copies blanches : 1

Moyenne des candidats : 7,95

(session 2004 : 5,97; session 2003 : 6,13 ; session 2002 : 5,95)

Présentation du texte

(Nb : l'astérisque en début d'une citation indique une traduction irrecevable.)

Le passage à traduire est un extrait de l'œuvre biographique de Claude Arnaud consacrée à l'un des artistes français les plus féconds du XXe siècle, Jean Cocteau. L'extrait choisi reflète bien la démarche du biographe qui a pour ambition de mettre en lumière les liens complexes entre le contexte historique et la vie et l'œuvre de ce créateur hors pair : écrivain, cinéaste, dramaturge et dessinateur, Cocteau incarne plusieurs courants artistiques de son époque. Le texte à traduire traite de la « période féerique » du Cocteau cinéaste et de sa découverte d'un conte de fée qui inspira le scénario d'une production cinématographique.

Pour avoir mal cerné le caractère biographique du texte, bon nombre de candidats ont été induits en erreur. Certaines allusions de l'auteur ne pouvaient se référer qu'à la vie de Cocteau, comme à la ligne 22 (*pour tirer un film de La Belle et la Bête (...) il fallait donner à voir ces châteaux et ces monstres*) et notamment à la ligne 6 (*ce don de métamorphose qui avait rendu son existence quelque peu fabuleuse*), passage qui a parfois conduit à des traductions dépourvues de sens.

Une autre difficulté liée au caractère biographique du texte résidait dans les changements de temps en fonction du type de récit. Le biographe Claude Arnaud relate la vie de Cocteau au passé, or les commentaires relatifs au genre du conte de fée et le résumé de *La Belle et la Bête* se font au présent. C'est ce passage précisément qui a le plus dérouté certains candidats, en raison d'une lecture trop superficielle du texte. À l'évidence, Claude Arnaud présente le résumé du conte au présent (ligne 20 : *une Bête qui parvient*). Par conséquent, les participes et les appositions de ce même passage devaient être également rendus au présent ou au parfait, afin de marquer l'antériorité d'un événement. *Une Bête (...) recluse dans un palais* (ligne 17) était à traduire par *ein Biest, das zurückgezogen in einem Palast lebt* et non pas *lebte*. Dans *une pauvre et belle Cendrillon, victime de la jalousie de ses aînées ingrates, finissant par rejoindre le royaume de la Bête pour sauver leur père bien-aimé, égaré là au terme d'une transaction l'ayant mené à la faillite*, il fallait ainsi bien mettre en évidence l'antériorité de ce dernier verbe : la faillite a précédé l'égarement.

Une lecture approfondie du texte et une analyse de sa structure textuelle auraient permis d'éviter ce genre d'incohérence. Ce type d'erreur montre également qu'une relecture minutieuse de la traduction est indispensable. On veillera à la cohérence finale du texte allemand, à ses structures syntaxiques et à la ponctuation.

Par rapport à l'année précédente, nous avons constaté une nette augmentation du nombre de bonnes, voire de très bonnes copies, confirmée par une moyenne générale en hausse significative. Les correcteurs ont apprécié que certaines copies témoignent d'un réel effort de précision et d'une recherche de fluidité stylistique. Cependant le nombre de copies très pau-

vres sur le plan lexical et insuffisantes en matière de formes et de structures, reste élevé. Rappelons ici que le candidat ne doit proposer qu'une seule traduction. Toute alternative présentée constitue un ajout et est donc pénalisée comme tel.

Parmi les copies qui ont obtenu un résultat très faible se trouvent cette année plusieurs copies inachevées. Toute omission étant fortement pénalisée, l'absence de plusieurs phrases à la fin du texte a entraîné une baisse conséquente de la note, même si le reste de la traduction était d'un bon niveau. Le jury conseille vivement aux futurs candidats de s'entraîner à la bonne gestion du temps disponible pour cette épreuve.

Problèmes d'ordre lexical

Si le texte proposé cette année ne présentait pas de difficultés lexicales majeures, les candidats devaient néanmoins être familiarisés avec le vocabulaire ayant trait au genre du conte (ce qui, pour des germanistes, ne devrait pas être totalement étranger au domaine de leurs préoccupations). Or curieusement, le « conte de fées » a posé problème à près d'un tiers des candidats, qui ont tenté de traduire cette expression – leur a-t-on trop souvent dit qu'il ne fallait omettre aucun détail ? – par **Feenmärchen* (ou même par le barbarisme **Feesmärchen*) ou, parfois, par **Zaubermärchen* ou même **Wundermärchen*, là où *Märchen* tout court était tout à fait suffisant. Peut-être ces candidats se sont-ils crus obligés d'annoncer ainsi le petit jeu de mots concernant *La Belle et la Bête*, « ce conte de fées sans fées », qui pourtant était aisément récupérable grâce à la tournure *ein Märchen ohne Märchenfee*.

Il ne s'agissait pas, cependant, de faire étalage de culture et de mentionner le *Kunstmärchen* (une fée n'est pas nécessairement *eine Kunstfigur* !). C'est d'ailleurs plutôt au *Volksmärchen* que le texte fait référence, et le jury est étonné des lacunes dont les candidats font preuve dans ce domaine : les « tout petits Poucet » (*Däumling* ou *Däumeling*) deviennent souvent, faute de mieux, **ganz kleine Jungen* ou **ganz kleine Bübchen namens Poucet*, **sehr kleine Zwerge*, ou même **ganz kleine Knaben wie der kleine Steinchenwerfer* (ce qui prouve au moins que le candidat « connaît l'histoire »...). Ces petits Poucet se voient confrontés à « de redoutables ogres » (*furchterregende Menschenfresser*, à la rigueur *Oger*) – qui trop souvent dans les copies des candidats se muent en simples géants (*Riesen*) ou en vilains monstres (*Ungeheuer*). De même, Cendrillon (*Aschenputtel*) se métamorphose en **Dornröschen* (la Belle au Bois dormant), ou encore s'anglicise en **Cinderella*, ou devient **Aschenmädchen*, **Aschenputzel*, **Aschenputte* [sic !] ou **Aschenpute* [sic !]. Le Chat botté quant à lui – auquel il est fait allusion au début du texte – est « vêtu en marquis » (**Graf*, **Markgraf*, **Adliger*) et « se dandine » (**spaziert dandymäßig herum*, ou – peut-être a-t-il bu trop de champagne – **schwankt hin und her*, ou encore se prend pour un canard, **watschelt herum*, ou bien **treibt sich herum*, séducteur en diable, rôdeur, exhibitionniste...). D'ailleurs, les titres de noblesse et les hautes fonctions à la cour sont peu connus d'une manière générale : les simples paysans « changés en grand chambellans » deviennent des personnalités importantes (**große Herren*, **Leute der hohen Gesellschaft*) ou des courtisans (**Hofleute*), ou encore des guerriers (**große Krieger*), ou bien se voient affublés des titres les plus fantaisistes : **Hofmeister*, **einflussreiche Minister*, **Königsbeauftragte*, **Großschatzmeister*, etc...

Autant de manifestations du « merveilleux » qui, l'aurait-on oublié, est le propre du conte. Mais les candidats y sont peu sensibles et, hélas, préfèrent souvent **das Wundervolle*, **das Herrliche*, **die Entzückung*, **das Merkwürdige*, **das Phantastische*, **die phantastische Stimmung*, **das Traumhafte* à... *das Wunderbare*. Quant à l'existence quelque peu fabuleuse (*märchenhaft*) de Cocteau, donc à l'image de ces contes qu'il a redécouverts, elle devient trop souvent et très banalement **magisch*, **zauberhaft*, **fabelhaft*.

Nous rappellerons par ailleurs que pour produire une bonne traduction, les candidats font bien de ne jamais perdre de vue le contexte (déjà bien assez restreint lorsqu'il s'agit de traduire un extrait court). Ainsi, les princesses mal-aimées qui s'endorment pour une petite éternité et se réveillent plus fraîches qu'au moment de « leur abandon » nous rappellent-elles bien évidemment la Belle au Bois dormant : tout le monde connaît l'histoire... et tout le

monde sait que cette princesse n'a pas été « abandonnée » (**verlassen* ; ainsi l'abandon a-t-il souvent été traduit par **Verzicht*, **Abschied*, **Hinscheiden*, **Verlassen-Werden*, **Verlassensein*, etc...), mais qu'elle s'est « abandonnée au sommeil » (*sich dem Schlaf hingeben, in Schlaf versinken*).

Autre remarque (dont on pourrait penser qu'elle est inutile lorsqu'elle s'adresse à des candidats à l'agrégation) : lorsqu'ils ont affaire à des expressions idiomatiques ou à des locutions figées, les candidats font bien de se méfier des traductions littérales. Un certain nombre de candidats a ainsi calqué l'expression « faire le bonheur de », qui est devenue : **machten Cocteau Glück*, alors qu'il était bien plus simple et parfaitement correct de dire : *machten Cocteau glücklich*.

De même, il vaut souvent mieux réfléchir à deux fois avant d'avoir recours de manière inconsidérée à des ajouts ou à des explications redondantes. Le plus souvent, il est bon de faire confiance au texte ou aux mots du texte : pourquoi des « lectures voluptueuses » seraient-elles **Gemütlichkeit erzeugende Lektüren* ? Pourquoi des « lectures placentaires » – expression qui semble avoir été un casse-tête insurmontable pour la quasi-totalité des candidats – deviendraient-elles **Lektüren, die einem fast den Eindruck verleihen, in den Schoß der Mutter zurückgekehrt zu sein* (ce qui, somme toute, vaut mieux que **gebärmütterliche*, **mutterkuchenartige* ou **gebärmütterhafte Lektüren*) ?

Une dernière remarque portera sur la méconnaissance du lexique français. Curieusement, ce ne sont pas uniquement les candidats germanophones qui ignorent des vocables aussi courants que le verbe convoler ; cette fois, c'est le contexte qui a permis à ces candidats de proposer des traductions où les bergères (*Schäferinnen* de préférence, et non pas **Schaffshütterinnen*, **Scharfenhütterinnen* et autres barbarismes) sont simplement amoureuses de princes (**in Prinzen verliebt*), ce qui n'a rien d'extraordinaire ou de merveilleux ; ou bien elles entretiennent une relation amoureuse plus ou moins intense avec des princes (**mit Prinzen eine Liebesbeziehung haben*, **mit Prinzen im Liebstaumel sein*) ; parfois elles se laissent séduire par des princes (**von Prinzen verführt*) ou entreprennent même des jeux beaucoup plus coquins... Heureuses bergères !

Problèmes d'ordre morpho-syntaxique

Sans aucun doute, la difficulté majeure de ce texte résidait dans l'emploi répété de tournures participiales, qu'il s'agisse des participes passé ou présent, dont l'usage diffère notablement entre les deux langues. Si le français affectionne particulièrement ces formes, dont il use et abuse parfois sans retenue, l'allemand, lui, les évite assez soigneusement. Il était donc particulièrement malvenu de recourir à ces calques du français : *Redécouverts pendant la guerre, les contes de fées faisaient (...) le bonheur de Cocteau* ne doit pas être rendu par **Wiederentdeckt während des Krieges, beglückten die Märchen Cocteau* et évidemment, encore moins, ce qui fut malheureusement assez souvent le cas, par **Wiederentdeckt während des Krieges, die Märchen beglückten Cocteau (...)*, qui a été sévèrement sanctionné. La même remarque s'applique à la phrase *Dotés de mystérieux pouvoirs, les hommes et les bêtes y jouissaient de ce don de métamorphose*.

Les participes présents français ont trop souvent été transposés tels quel : *des bergères convolant* avec *des princes* sont devenus **Hirtinnen Prinzen heiratend*, *des enfants sauvant leurs parents* a été traduit par **Kinder ihre Eltern rettend*, et ainsi de suite. Ces tournures abondaient dans notre texte, et trop nombreux sont ceux qui se sont attachés à en rendre les valeurs temporelles exactes, en particulier dans le passage où il est rendu compte de l'ouvrage de Mme Leprince de Beaumont, comme nous l'avons déjà exposé plus haut.

Remarquons, conjointement aux calques de participes, des difficultés pour rendre les appositions. Ainsi, la traduction de *la pauvre et belle Cendrillon, victime de la jalousie de ses aînées ingrates* a souvent été bâtie à la française, solution maladroite en allemand.

Dans de nombreuses copies, toutes ces tournures, qui de plus apparaissaient dans des phrases complexes, ont donné lieu à des constructions « plaquées », parfois grammaticale-

ment impossibles, alors que de simples relatives, par exemple, rendaient plus justement compte du texte. De façon générale, beaucoup de candidats n'osent pas s'affranchir de la structure française, étape indispensable afin de pratiquer un style fluide en allemand. Il faut noter par exemple que les phrases très longues auraient ainsi parfois gagné à être tout simplement fractionnées.

Autre difficulté syntaxique à laquelle se sont heurtés les candidats : la structure comparative *autant les mythes trahissent une conception pessimiste et aristocratique du monde, autant les contes et les légendes prennent vite un tour optimiste et démocratique (...)*. Souvent cette comparaison, qui en français n'est pas strictement quantitative mais aussi porteuse d'une notion d'opposition, a été rendue de façon bancale. On pouvait tout à fait échapper à cette difficulté en préférant des tournures introduites par *Während (...)*, *(...) ou Wenn (...)*, *(...) dagegen (...)*, ou encore *Wo (...)*, *da (...)*.

Une mention particulière vaudra enfin pour deux passages qui, lorsque l'on n'y prenait pas garde, donnaient lieu à des constructions allemandes erronées. Il s'agit tout d'abord de la dernière séquence du premier paragraphe : *des amours immuables, des serments éternels, le charme et la gentillesse toujours récompensés*. Traduire par **unvergängliche Liebe, ewige Schwüre, Anmut und Liebenswürdigkeit werden immer belohnt* revenait à faire se rapporter le verbe à tous les sujets précédemment énoncés, ce qui aboutissait à un contresens. Une relecture plus attentive de la traduction ou éventuellement une « Rückübersetzung » - c'est-à-dire le retour de l'allemand vers le texte d'origine - auraient permis d'éviter cette erreur.

Enfin, pour la traduction de *une culture étrangère à l'exubérance ou à la naïveté*, il n'était pas possible de plaquer une langue sur l'autre en proposant **eine der Überschwänglichkeit oder der Naivität fremden Kultur*. Le problème réside ici en la méconnaissance de la valence du verbe « fremd sein », dont le sujet logique est au datif (*der Kultur ist etwas fremd*). Il fallait donc ici recourir à une phrase relative afin de marquer les fonctions grammaticales correctes : *eine Kultur, der Überschwänglichkeit oder Naivität fremd sind*.

Mis à part un petit nombre de copies très incorrectes sur le plan morpho-syntaxique et indignes d'un futur professeur d'allemand, force est de constater que, somme toute, la correction grammaticale de la plupart des copies est satisfaisante.

Citons néanmoins quelques erreurs récurrentes :

- Chez certains candidats la distinction entre locatif et directif reste floue. Il convient par exemple de dire *ein Biest, das sich in einen Palast zurückgezogen hat*, et non pas **sich in einem Palast zurückgezogen hat*.
- Dans ce même passage, **in einem vom Wald umgebenen Palast* est grammaticalement possible. Néanmoins, comme il n'est pas question ici d'une forêt précise, il s'agit d'une faute sémantique. Il convient d'utiliser la forme partitive, sans article : *in einem von Wald umgebenen Palast*.
- Plusieurs candidats ignorent les pluriels de substantifs très courants, ainsi par exemple : *die Katze* (sg), *die Katzen* (pl) ; *der Bauer* (sg), *die Bauern* (pl) ; ou encore *die Schwester* (sg), *die Schwestern* (pl).
- Souvent, les prépositions sont mal maîtrisées. Ainsi, le jury a été surpris de trouver à maintes reprises **von dem Tod retten* au lieu de *vor dem Tod retten*. Une autre maladresse bien répandue réside dans la traduction systématique de *avec*, préposition largement utilisée en français, par *mit*, dont l'utilisation est nettement plus restreinte en allemand, or d'autres prépositions telles *durch*, *mit Hilfe* ou *dank* seraient plus précises afin de rendre certains sens de *avec*.

En conclusion, disons que le jury, certes, ne s'identifie pas aveuglément à cette culture bien française qui se méfie de l'exubérance et de la naïveté, mais il suit Claude Arnaud, l'auteur du texte, lorsqu'il s'agit de juger l'épreuve de thème: il admire « les œuvres pensées, voulues et préméditées ».

Proposition de traduction:

Die während des Krieges wiederentdeckten Märchen beglückten Cocteau mehr denn je. Es war ein wahrhaft sinnlicher, geradezu fötaler Lesegenuss, nicht allein weil man durch die Märchen in die Kindheit zurückversetzt wurde, sondern weil in ihnen alles Leben vom Wunderbaren umflutet war. Katern war es möglich in Marquiskleidern umherzustolzieren, und ungeliebten Prinzessinnen für eine kleine Ewigkeit in Schlaf zu versinken, bevor sie noch blühender wieder aufwachten, als sie es zum Zeitpunkt ihres Dahinschlummerns gewesen waren. Menschen und Tiere waren mit geheimnisvollen Fähigkeiten ausgestattet und verfügten über jene Verwandlungsgabe, die auch sein eigenes Leben gewissermaßen zum Märchen gemacht hatte, ohne dass man ihnen aber deswegen je den geringsten Vorwurf machte: Welches Land konnte es mit diesem Reich aufnehmen, in dem es ganz kleine Däumlinge dank einer Mischung aus List und Arglosigkeit fertig brachten, furchterregende Menschenfresser zu erschlagen. Solche Geschichten hatten noch einen weiteren Vorteil: Sie waren fröhlich und stimmten heiter. Sosehr die Mythen eine pessimistische und aristokratische Sicht der Welt an den Tag legen, sosehr nehmen die Märchen und Sagen rasch eine optimistische und demokratische Wendung. Sie zeigen Schäferinnen, die Prinzen ehelichen, Kinder, die ihre Eltern retten, und einfache Bauern, die sich in große Kammerherren verwandeln. Das Außergewöhnliche offenbart sich dort auf die allernatürlichste Weise, und Entsetzliches selbst wird zu Wunderbarem; unvergängliche Liebe, ewige Schwüre, stets belohnte Anmut und Liebenswürdigkeit: hier gab es alles, was dieses sechsfünfzigjährige Kind begeistern konnte.

Ein kurzes Märchen von Mme Leprince de Beaumont erweckte in ihm die Lust, sich wieder dem Film zuzuwenden. Es erzählte vom traurigen Leben eines mächtigen aber hässlichen Biestes, das zurückgezogen in einem von Wäldern umgebenen Palast lebt, und vom nicht minder traurigen Schicksal eines armen und hübschen Aschenputtels, das dem Neid seiner hässlichen älteren Schwestern ausgesetzt ist und sich schließlich in das Reich des Biestes begibt, um ihren geliebten Vater vor dem Tod zu retten, den es nach Abschluss eines ruinösen Geschäfts dorthin verschlagen hat. Dem Biest gelingt es, durch sein Leiden das Herz der Schönen zu erweichen; und bald liebt sie selbst es so sehr, dass sich das aussätzige Geschöpf in einen betörenden Märchenprinzen verwandelt. Aber um „Die Schöne und das Biest“, dieses „Märchen ohne Märchenfee“, zu verfilmen, musste man jenen Schlössern und Ungeheuern, die nach kindlicher Vorstellung gewaltig sind, eine Gestalt geben, ohne dabei die Vorstellungskraft zu enttäuschen, noch die Skepsis einer Kultur zu wecken, der Überschwänglichkeit oder Naivität fremd sind und die gewöhnlich nur den durchdachten, gewollten und wohl überlegten Werken Bewunderung entgegenbringt: Kurz nach Kriegsende war Frankreich jedoch weniger denn je ein Land für Kinder.

Claude ARNAUD, *Jean Cocteau*.

ÉPREUVE DE VERSION ÉCRITE

Rapport présenté par
Michel Durand, Nicole Filleau et Evelyne Frantz

Am reinsten aber verwirklichten sich meine Phantasien in einem Traum, der mich verfolgte, einer immer wiederkehrenden Grundstruktur gehorchend, die nur in unbedeutenden Motiven variiert und umgebaut wurde. In diesem Traum nahm ich mit wenigen, unendlich leichten, ja schwerelosen Schritten Reißaus. Ein starker, von hinten wehender Wind, keine Brise, sondern ein eigens für meinen schmalen Körper geschaffener Luftzug, schob mich voran, ließ mich Geschwindigkeit annehmen, hob mich wie eine schaukelnde Feder in die Höhe und pustete mich über die nahen Berge hinweg, so daß ich die hinter den Bergen auftauchende Stadt zunächst aus einigem Abstand, aus weiter Ferne zu sehen bekam, ich blickte hinunter, und je länger ich schaute, je konzentrierter mein Blick wurde, um so niedriger schwebte ich, es war, als zögen mich diese rotbraunen Dächer an, als öffneten sie sich wie Schmetterlingsflügel, um mir einen Platz anzubieten, einen Platz, den ich jedoch einzunehmen mich weigern mußte, denn die erste, noch so leichte Berührung eines solchen Daches (oder gar eine Berührung des Bodens, der Erde) machte dem Traum ein Ende und ließ mich sofort erwachen. Nein, ich mußte mich in einer schmalen, angenehmen Zone zwischen Himmel und Erde aufhalten, einer Art luft- und geräuschlosen Zwischenzone, einem farb- und stofflosen Fluidum, von wo aus ich einen weiten, wunderbaren Blick auf das Leben unter mir hatte, ein Leben, das mir ganz nah war, das ganz deutlich und präzise erschien und doch von meiner Anwesenheit keine Notiz nahm. In diesem Kindertraum war ich der unsichtbare Zeuge, der Beobachter, der Einblick hatte in jedes Haus, in die unbekannten Terrains der Stadt, die Hinterhöfe und Waldzonen, ein Beobachter, dem all die Menschen und Dinge unter mir sich offenbarten, obwohl sie doch stumm waren. Ich glaubte aber, daß sie mir ganz nahe und begreiflich seien, ich konnte der Illusion erliegen, daß mein Blick sie erst zum Leben erweckte und sie durch ihn ihr Leben erhielten.

Die mächtigste, geradezu euphorische Empfindung, die mein Flug mir bescherte, war aber die der Freiheit. Sie erweckte den Eindruck der Dauer, der Ewigkeit, nichts schien diesen Zustand verändern zu können, nichts ihn trüben, es war ein emotionsloser Zustand, nicht vergleichbar mit Gefühlen wie Furcht, Hoffnung oder Angst, sondern ein durch keine irdische Psychologie erreichbarer, undurchdringlicher Zustand, vielleicht eine Art Nachhall fernster Paradiesesphantasien, das ungeheuer geweitete Bild einer emblematisch versiegelten Idylle, die mittelalterliche Ikone des Paradiesgartens.

In diesem Traum nahm die Welt jene Gestalt an, die ich von ihr verlangte: sie war mir nah, und ich hatte doch Abstand genug zu ihr, daß sie mich nicht erdrücken konnte.

Hanns-Josef ORTHEIL, *Das Element des Elephanten*, Luchterhand, 2001.

Nombre de copies corrigées : 224

Répartition des notes :

14,25 à 15,25 :	2
12,25 à 14 :	23
10,25 à 12 :	37
8,25 à 10 :	48
6,25 à 8 :	45
4,25 à 6 :	17
2,25 à 4 :	17
0,25 à 2 :	35

Moyenne des candidats : 7,36

(session 2004 : 5,33 ; session 2003 : 4,14 ; session 2002 : 5,95)

Le texte proposé cette année est extrait de l'essai autobiographique de Hanns-Josef Ortheil intitulé *L'Éléphant*, dans lequel cet écrivain explique comment, aux côtés de sa mère aphasique, il est resté muet pendant les premières années de sa vie avant de naître « une deuxième fois dans la langue » (« Ich wurde zum zweiten Mal geboren in der Sprache, die Sprache hat mich wiedergeboren »). Le titre de ce livre fait allusion à la maladie de l'éléphantiasis : Hanns-Josef Ortheil analyse la fascination qu'exercent sur lui les bibliomanes, ces « éléphants de la lecture », et les bibliothèques dans lesquelles il se rend pour précisément renouveler son expérience de « l'éléphantiasis de la lecture ». Il n'était naturellement pas obligatoire de connaître le sens du titre pour comprendre cet extrait, mais il était indispensable de le traduire, au lieu de simplement le recopier en allemand, comme l'ont fait un certain nombre de candidats.

Ce texte relate un rêve, l'envol d'un enfant au-dessus d'une ville, donc une situation dénuée de toute réalité ; à la narration des différentes étapes de ce vol plané se mêlent intimement des passages descriptifs ainsi que des éléments d'analyse psychologique, et le caractère fortement irréel de la situation entraîne le narrateur à l'évoquer à l'aide de touches successives, qui s'enchaînent dans des phrases relativement longues et qui comportent un certain nombre de reprises, de reformulations, corrections ou précisions de ce qui vient d'être affirmé.

C'est pourquoi il semble nécessaire d'attacher une attention particulière à l'**organisation textuelle** de cette version, et en premier lieu aux divers moyens linguistiques utilisés par le narrateur pour créer des parallélismes et des oppositions lui permettant d'affiner progressivement l'évocation et l'analyse de ce rêve.

* D'une part, la même structure syntaxique se répète souvent avec une légère variation du contenu, c'est le cas par exemple :

- de groupes prépositionnels de base « aus » (« aus einigem Abstand, aus weiter Ferne »),
- de groupes nominaux comportant plusieurs groupes adjectivaux ou participiaux épithètes en relation parataxique (« mit wenigen, unendlich leichten, ja schwerelosen Schritten », « ein starker, von hinten wehender Wind », « einen weiten, wunderbaren Blick »),
- de groupes conjonctionnels ou de groupes verbaux non autonomes de même nature (« je länger ..., je konzentrierter ... », « als zögen mich ..., als öffneten sie sich... », « ein Leben, das ...war, das ... erschien und doch ... nahm », « der Beobachter, der ..., ein Beobachter, dem ... »).

D'autres parallélismes, comme l'emploi dans deux groupes nominaux successifs de groupes adjectivaux épithètes dont la base est dérivée à l'aide du même suffixe (« einer Art luft- und geräuschlosen Zwischenzone, einem farb- und stofflosen Fluidum »), ou la répétition

de la particule graduative «*ganz*» incidente à deux groupes adjectivaux de même fonction («*ganz nah, ganz deutlich und präzise*», «*ganz nahe und begreiflich*»), produisent un effet similaire.

* D'autre part, le narrateur a recours à plusieurs reprises à une négation suivie d'une correction («*keine Brise, sondern...*», «*nicht vergleichbar ..., sondern...*»), ou bien à «*jedoch*» et «*doch*» pour exprimer une apparente contradiction.

Par ailleurs, le nombre assez élevé de «*mots de la communication*» dans le récit de ce rêve contribue également à souligner cette attitude du narrateur enclin à préciser et à compléter ses propos – citons à titre d'exemples, dans leur ordre d'apparition dans le texte, la conjonction de coordination «*ja*» («*mit wenigen, unendlich leichten, ja schwerelosen Schritten*»), la particule de mise en relief «*gar*» («*oder gar eine Berührung ...*», avec utilisation de parenthèses), le mot-phrase «*Nein*» («*Nein, ich mußte mich...*»), la particule de mise en relief «*erst*» («*daß mein Blick sie erst zum Leben erweckte*») et la particule graduative «*geradezu*» («*Die mächtigste, geradezu euphorische Empfindung*»).

Il ne fait aucun doute que le respect plus ou moins rigoureux des caractéristiques de ce texte au niveau de son organisation interne a contribué à départager même les traductions les plus fidèles du point de vue strictement grammatical et syntaxique, ou lexical. Pour la même raison, il est recommandé de ne pas modifier la ponctuation, quand par exemple la virgule n'a pas une fonction syntaxique spécifique à l'allemand mais qu'elle sert à produire un enchaînement en douceur, sans rupture forte : dans ce cas, elle ne peut pas être remplacée par un point ou un point-virgule sans briser le rythme de cette évocation d'un rêve. Pour la traduction des mots de la communication, qui donne lieu à de nombreuses erreurs ou approximations, la consultation régulière du Dictionnaire des Invariables Difficiles publié par la Bibliothèque des Nouveaux Cahiers d'Allemand pourrait être une aide précieuse à la préparation des épreuves de version écrite et orale.

Sur le **plan grammatical et syntaxique**, ce texte ne présente sans doute pas de difficultés majeures, mais il est indispensable pour le traduire d'accorder une grande attention à ce que certaines copies semblent considérer comme des points de détail.

Ainsi, beaucoup trop de candidats ne tiennent pas compte de la différence morphologique et sémantique entre le superlatif d'une part, le comparatif ou la particule graduative «*très*» d'autre part.

Un certain nombre d'entre eux ne semblent pas s'interroger sur l'incidence syntaxique de tel ou tel élément ni sur la fonction syntaxique liée à la place ou à la forme de tel ou tel groupe syntaxique. Ainsi, les groupes syntaxiques «*zunächst aus einigem Abstand, aus weiter Ferne*», membres du groupe infinitif de base «*sehen*» et indissociables sur le plan sémantique dans la mesure où «*zunächst*» détermine l'unité de sens «*aus einigem Abstand, aus weiter Ferne sehen*», ont été transformés dans un certain nombre de copies en membres du groupe participial de base «*aufwachend*» («*la ville surgissant d'abord à quelque distance*»). De même, la particule de mise en relief «*erst*», dans le groupe conjonctionnel déjà cité, porte sur «*zum Leben erweckte*» et non sur le sujet «*mein Blick*». Enfin, dans le groupe nominal «*das ungeheuer geweitete Bild einer emblematisch versiegelten Idylle*», les formes non déclinées des bases adjectivales «*ungeheuer*» et «*emblematisch*» sont obligatoirement membres des groupes participiaux et ne sauraient être traduites comme des adjectifs épithètes («*l'image monstrueuse et agrandie d'une idylle emblématique et scellée*»).

Beaucoup de traductions n'ont pas tenu compte de l'absence du marqueur «*zu*» dans l'énoncé elliptique «*nichts ihn trüben*», qui pourtant impliquait que non seulement le verbe conjugué «*schien*» mais aussi l'infinitif «*zu können*» devaient être sous-entendus. Rappelons également que la présence d'une virgule entre deux groupes adjectivaux ou participiaux épithètes dans le même groupe nominal signale qu'ils sont utilisés en relation parataxique, et ne permet donc pas de les placer l'un avant, l'autre après la base nominale en français.

Enfin, tout groupe syntaxique autre que le sujet n'est pas systématiquement mis en relief quand il occupe la première position dans un énoncé en linéarisation discontinue (dans

lequel le verbe conjugué occupe la seconde position), il s'agit bien souvent d'un élément thématique assurant la transition avec ce qui précède, comme par exemple «Am reinsten» dans le premier énoncé de cet extrait : il était donc déplacé de le mettre en relief à l'aide du gallicisme «C'est de la manière la plus pure... ».

Sur le **plan lexical**, ce texte comporte une seule expression idiomatique susceptible de mettre certains candidats dans l'embarras : il s'agit de « Reißaus nehmen », qui signifie « entfliehen, schnell weglaufen ».

Les autres erreurs sont vraisemblablement imputables pour une large part à une maîtrise insuffisante du lexique de l'allemand ou du français, mais elles peuvent être aussi le résultat d'une lecture rapide, approximative, peu ...rigoureuse du texte. Il est fréquent par exemple qu'elles révèlent une confusion entre deux lexèmes verbaux complexes qui ne diffèrent que par leur préverbe accentué, ou entre un lexème verbal complexe et le lexème verbal simple correspondant : « einnehmen » dans le groupe verbal relatif «den ich jedoch einzunehmen mich weigern mußte » a souvent été traduit par « accepter », comme s'il s'agissait de « annehmen » ; « erschien » dans le groupe verbal relatif «das ganz deutlich und präzise erschien » a souvent été confondu avec « schien ».

L'association d'un verbe indiquant la nature d'un mouvement et d'un groupe prépositionnel exprimant le sens ou la direction de ce même mouvement est souvent une source de difficultés dans la traduction de l'allemand en français, comme par exemple dans la description du vent qui soulevait le narrateur de terre dans son rêve : «Ein von hinten wehender Wind (...) pustete mich über die nahen Berge hinweg » ; dans un certain nombre de copies, l'un de ces deux aspects, à savoir la nature du mouvement, est passé sous silence du fait que les verbes « wehen » et « pusten » sont traduits par un verbe de mouvement très général, comme « venir (de derrière moi) » ou « transporter ».

Enfin, certains candidats pourraient sans doute corriger de véritables contresens en s'accordant le temps d'une relecture attentive de leur copie avant de la remettre : « schwerelos » a trop souvent été traduit par « sans apesanteur », fréquemment aussi par « sans poids », ou bien « Anwesenheit » par ... « absence ».

Un dernier rappel, pour conclure ce rapport : les fautes d'orthographe et les barbarismes (en particulier dans le domaine de la conjugaison...) restent inadmissibles à ce niveau d'études et sont donc lourdement sanctionnés.

Proposition de traduction

(les séquences entre parenthèses sont des variantes possibles parmi d'autres) :

Mais la forme la plus pure (la plus parfaite) sous laquelle les visions de mon imagination prenaient corps (Mais l'expression la plus pure de mes fantasmagories), c'était un rêve qui me poursuivait (me hantait), obéissant à une structure de base récurrente (suivant une trame toujours présente) (,) qui ne subissait de variations et de transformations (modifications) que sur des motifs sans importance. Dans ce rêve, un nombre infime de pas me suffisait pour m'évader, de(s) pas empreints d'une légèreté infinie, voire libérés (affranchis, libres) de toute pesanteur (je prenais la fuite en avançant de quelques pas empreints d'une légèreté infinie, voire libérés de toute pesanteur). Un vent fort, soufflant dans mon dos, ce n'était pas une brise (qui n'était pas une brise) mais un courant atmosphérique (mouvement d'air) créé spécialement pour mon corps fluide (frêle), me faisait avancer (me poussait vers l'avant), me faisait prendre de la vitesse, me soulevait de terre telle une plume qui voltige au vent (se balance, tangué, ondoie, ondule dans le vent) et d'une violente bouffée me transportait au-delà des montagnes voisines, si bien que le spectacle de la ville surgissant derrière les montagnes s'offrait à moi d'abord à quelque distance, dans le vaste lointain, je portais les yeux vers le bas et plus je regardais longuement, plus mon regard gagnait en concentration (s'intensifiait), et plus je perdais de l'altitude dans ce vol plané, tout se passait comme si (on aurait dit que, il semblait que) ces toits d'un brun rouge m'attiraient, comme s'ils s'ouvraient telles les ailes d'un papillon pour me proposer une place, une place que j'étais néanmoins contraint de (je devais pourtant) refuser d'occuper, car le premier contact, si léger fût-il, avec un tel toit (ou à plus forte raison un contact avec le sol, avec la terre) mettait fin à mon rêve, provoquant (sus-citant) dans l'instant (immédiatement) mon réveil. Non, j'étais obligé de (je devais) me tenir dans une zone étroite, agréable (étroite et agréable) entre ciel et terre, une sorte de zone intermédiaire dénuée d'air et de bruit (sans air ni bruit), un fluide dénué de couleur et de substance (sans couleur ni substance) d'où j'avais une vue illimitée (étendue), merveilleuse sur la vie en dessous de moi, une vie qui était absolument proche de moi (qui m'était tout à fait proche), qui apparaissait d'une manière absolument (tout à fait) distincte et précise sans prendre pour autant acte de ma présence (et qui néanmoins ne prêtait pas attention à ma présence). Dans ce rêve d'enfant, j'étais le témoin invisible, l'observateur qui pouvait plonger son regard dans chaque maison, dans les terrains inconnus de la ville, les arrière-cours et les espaces boisés, un observateur auquel se livraient (se dévoilaient) tous les être humains et toutes les choses en dessous de moi alors que, pourtant, ils étaient muets. Mais je m'imaginais (je croyais) qu'ils m'étaient absolument (tout à fait) proches et compréhensibles, je pouvais succomber à la tentation de croire qu'il leur fallait attendre mon regard pour naître à la vie et qu'ils recevaient leur vie par son entremise (je pouvais succomber à l'illusion selon laquelle il leur fallait attendre...).

Mais la sensation la plus forte, frisant l'euphorie (quasiment euphorique), dont mon vol me faisait cadeau (dont me gratifiait mon vol), c'était celle de la liberté. Elle éveillait en moi l'impression de durée, d'éternité, rien ne semblait en mesure de modifier cet état, rien non plus de le troubler (... de modifier cet état ni de l'assombrir), c'était un état libéré d'émotion, sans aucune comparaison possible avec des sentiments tels que la frayeur (la crainte), l'espérance ou la peur, c'était bien plutôt un état inaccessible par quelque psychologie terrestre que ce soit (un état auquel aucune psychologie terrestre ne permettait d'accéder/ne donnait accès), impénétrable, peut-être une sorte d'écho (comme la résonance) des représentations imaginaires les plus bintaines du paradis, l'image immensément agrandie d'une idylle scellée d'un cachet emblématique, l'icône moyenâgeuse du jardin d'Eden.

Dans ce rêve, le monde revêtait la forme que j'exigeais de lui : il était proche de moi et cependant j'avais une distance suffisante par rapport à lui pour l'empêcher de m'écraser.

COMPOSITION EN LANGUE FRANÇAISE

Rapport présenté par
Patrick Del Duca, Hubert Guicharrousse, Françoise Knopper, Jean Schillinger

Durée: 7 h.

Commentez l'affirmation suivante : « Dans le Simplicissimus de Grimmelshausen, la référence à la métaphysique permet de mettre en évidence que, dans le domaine humain, il est impossible d'atteindre la perfection et l'absolu ».

Nombre de copies corrigées : 219

Répartition des notes :

16 et plus :	7
12 à 15,5 :	12
10 à 11,5 :	8
8 à 9,5 :	10
6 à 7,5 :	23
4 à 5,5 :	29
2 à 3,5 :	37
0,25 à 1,5 :	86
0 :	2
Copies blanches :	5

Moyenne des candidats: 4,13
(session 2004 : 3,23 ; session 2003 : 4,26 ; session 2002: 3,28)

Traitement du sujet

L'impression générale est plutôt médiocre. De nombreux candidats semblent avoir négligé le *Simplicissimus* de Grimmelshausen pendant leur préparation au concours. De nombreuses copies reflètent d'ailleurs une impasse pure et simple.

Rares ont été les copies témoignant d'une bonne connaissance du texte au programme. Il est pourtant nécessaire, pour rédiger une dissertation satisfaisante, de pouvoir se référer avec précision à certains passages centraux, afin d'étayer et d'illustrer le propos. En règle générale, ces références ont été soit inexistantes, soit beaucoup trop évasives.

Certains candidats ont tenté de masquer leurs lacunes en remplaçant dans leurs copies des considérations générales sur l'étymologie du terme « baroque », le roman picaresque ou la guerre de Trente Ans. A propos de ce conflit, on a d'ailleurs lu beaucoup d'affirmations erronées. Il convient tout d'abord de rappeler que la guerre de Trente Ans ne fut pas une guerre de religion comparable à celles qui ravagèrent la France dans la deuxième moitié du XVI^e siècle. L'existence du facteur religieux est indéniable, mais des problèmes politiques jouèrent dès 1618 un rôle considérable, qui tendit d'ailleurs à s'amplifier (la France catholique de Louis XIII s'alliant même aux princes protestants de l'Empire). Peut-être faut-il aussi rappeler à certains candidats que le XVII^e siècle n'est plus franchement « médiéval ». S'il est vrai qu'on pouvait affirmer (avec prudence) que le monde intellectuel (et métaphysique) du roman présente encore beaucoup de parentés avec celui du Moyen Age, il était en revanche impossible de placer, comme l'ont fait d'aucuns, la guerre de Trente Ans dans l'époque médiévale. Quant

à l'adjectif «moyenâgeux» employé par d'autres pour qualifier le monde du roman, rappelons qu'il a un sens péjoratif et n'est en aucune façon synonyme de «médiéval».

Parfois, la référence à l'époque débouche sur des affirmations surprenantes. Ainsi : « Si ce roman éducatif (sic !) avait été écrit à une autre époque, il est fort probable que la vie de *Simplicissimus* aurait été tout autre ».

L'analyse du *Simplicissimus* a conduit un grand nombre de candidats à commettre des anachronismes qui auraient pu être évités avec un minimum de connaissances précises concernant le XVII^e siècle allemand. Par exemple, une erreur fréquente consistait à voir en Grimmelshausen un critique de l'Église «en tant qu'institution», ou, de même, «de la noblesse en tant que classe sociale». S'il est vrai que l'auteur adresse des critiques à l'une et à l'autre, rien ne permet en revanche d'affirmer qu'il veut, comme l'ont écrit certains, «réformer la société». Si la noblesse est critiquée parce qu'elle n'est pas toujours synonyme de mérite, Grimmelshausen ne la remet jamais en cause en tant que telle. N'oublions pas que le héros du roman est lui-même d'origine noble, et que presque tous les personnages positifs du roman le sont aussi. Le comble de l'anachronisme et du contresens consistait à faire de Grimmelshausen un précurseur des Lumières, prônant que «chacun doit être libre de mener la vie qu'il souhaite», ce qui aurait eu pour conséquence qu'il existe «autant de perfections et d'absolus que d'êtres humains», car «l'humain prime sur toute conception religieuse». D'une façon générale, les connaissances sur la doctrine chrétienne faisaient défaut, ce qui empêchait de saisir l'œuvre dans toute sa profondeur. Ainsi, certains candidats parlent des «commandements de Jésus», alors que c'est manifestement de Moïse qu'il aurait dû être question en l'occurrence.

Un anachronisme inverse, car se référant à une époque depuis longtemps révolue au temps de Grimmelshausen, consistait à dire que «*Simplicissimus* écrit en allemand et non en latin, afin que le peuple allemand puisse le comprendre». Outre le fait que rien ne montre dans le roman que l'auteur ait voulu donner à son héros des connaissances en latin, cette problématique est dépassée au moment où Grimmelshausen écrit : si la littérature scientifique continue à être largement rédigée dans la langue de Cicéron, le roman en revanche s'écrit depuis ses débuts en langue vulgaire.

Enfin, nous ne saurions trop conseiller de se méfier des réutilisations trop plaquées d'œuvres de critiques littéraires. Ainsi, considérer comme acquise la théorie de Weydt sur la structure astrologique du *Simplicissimus*, impliquant des phases «planétaires» bien distinctes, tient de la naïveté : il aurait fallu considérer cette construction pour ce qu'elle est, c'est-à-dire une hypothèse.

La mauvaise compréhension du sujet explique la médiocrité de beaucoup de copies.

Le concept central de *métaphysique* a souvent été mal compris. Certaines interprétations sont totalement erronées, et ce défaut initial ne pouvait que rejaillir sur le contenu du devoir. On concède bien volontiers qu'il s'agit d'un concept polysémique. Mais un candidat à l'agrégation devrait être familiarisé avec des difficultés de cet ordre et être capable de se référer à une acception du terme pertinente dans ce contexte précis.

Il est, par exemple, tout à fait inexact d'assimiler la métaphysique aux domaines de la superstition, de l'astrologie, de la sorcellerie ou du merveilleux. De même, la métaphysique n'est pas une manière de conférer une validité générale à une affirmation particulière.

De très nombreux candidats ont fait des tentatives désespérées et généralement fausses de distinguer *religion* et *métaphysique*. Il fallait effectivement commencer par définir les termes pour pouvoir traiter le sujet, mais un minimum de culture et de connaissances sur le XVII^e siècle aurait dû conduire les candidats à ne pas établir une coupure radicale entre religion et métaphysique. Il était impératif de repérer la référence au domaine religieux et, plus précisément, au problème de la connaissance de Dieu et de l'expression de sa volonté. Le terme *métaphysique* a parfois conduit à des contresens manifestes, certains pensant qu'il signifiait «ce qui est autour du monde physique», alors que le terme a d'abord été appliqué à la classification des œuvres d'Aristote (*Aristote* en français et non *Aristoteles* comme en alle-

mand), désignant tout ce qui avait été classé après la *Physique* du Stagirite, et donc qui ne concerne pas le monde « naturel » (*physis*). Le jury a été étonné de voir que certains candidats estimaient que la redécouverte de l'œuvre d'Aristote avait été le fait du... XVI^{ème} siècle, alors qu'ils auraient dû savoir que ce philosophe fut le maître à penser de la scolastique et donc d'une bonne partie du Moyen Age.

Dans le sujet, les termes « permet de mettre en évidence » ont souvent été négligés : le sujet invitait explicitement à une réflexion sur la finalité de la référence à la métaphysique, qui, dans le cadre de la citation, apparaît comme une finalité négative, destinée à mettre en évidence une absence, une impossibilité.

Il apparaît donc que l'étude devait porter prioritairement sur les relations entre deux plans : celui du « domaine humain » et celui de la volonté de Dieu.

Beaucoup de copies ont longuement insisté sur la dimension satirique du *Simplicissimus* et sur la critique du « monde à l'envers », notamment par le biais de la description des mœurs perverses régnant à Hanau. Il semblait pourtant plus conforme aux exigences du sujet de s'intéresser davantage aux passages étudiant le « domaine humain » lorsque l'homme fait effort pour tendre vers la perfection et l'absolu. Il était, dans ces conditions, indispensable d'examiner le discours de Jupiter ainsi que l'épisode du *Mummelsee* (cf. notre partie intitulée « pistes de réflexion »). Un dernier passage devait absolument être commenté : la fin de la *Continuatio*. L'intérêt de ce passage réside dans le fait que Simplicissimus semble désormais mener une vie de perfection (ou du moins très proche de la perfection) : la chose est attestée par l'aumônier calviniste. Mais cette perfection pose de nombreuses questions. Tout d'abord, Simplicissimus se trouve-t-il encore dans le « domaine humain » ; ensuite, comment juger cette vie érémitique condamnée par anticipation au début de la *Continuatio* ?

Formulation – langue et orthographe – construction d'une dissertation

Il faut rappeler que la composition est un exercice rhétorique. Il ne semble pas excessif d'attendre des candidats une expression française aisée, fluide et sobre. On mettra en garde contre l'utilisation de clichés qui n'ont décidément pas leur place dans une copie universitaire. Ex : « Simplicissimus, tel un électron libre », le « choc des cultures », « le héros frôle le degré zéro de l'inculture », « les hautes sphères métaphysiques passent sous les fourches caudines de l'auteur », « mettre en perspective le divin », « Simplicissimus rencontre la femme fatale à Paris », « il atteint le point culminant de son abaissement éthique », « il est caractérisé par une simplesse d'esprit abyssale ». Parfois, on a l'impression d'un dérapage vers l'actualité : « Jupiter veut conquérir la turquie (sic) dans le but de former une seule et même communauté ».

Les candidats n'ont pas toujours su éviter l'écueil des formulations constituant des pseudo-généralisations, tellement creuses qu'elles ne veulent plus dire grand chose, comme par exemple « depuis que le monde est monde » ou « de tous temps », ou encore la remarque pseudo-historique consistant à affirmer que le *Simplicissimus* a pour cadre historique une « période transitoire », ce qui peut se dire de toute période historique. Les candidats sont également priés d'éviter le style exagérément hyperbolique, telles ces copies qui parlaient de « Grimmelshausen et son célèbre roman » ou encore du « célèbre poète Gryphius ». Ce type de qualification n'apporte en effet rien à l'argumentation. De la même façon, les candidats éviteront avec profit de livrer à leur lecteur des citations ou titres d'œuvres en latin ou en grec s'ils ignorent tout de ces langues : la reproduction erronée de ceux-ci n'ajoute pas à la crédibilité d'une dissertation. Nous conseillons vivement aux candidats de s'informer sur l'époque des œuvres qu'ils sont invités à traiter pour éviter les anachronismes, par exemple celui commis par des candidats parlant pour le XVII^{ème} siècle des récentes « découvertes en astrophysique » ou encore par ces nombreuses copies affirmant que Simplicissimus chante « à l'opéra de Paris », alors que cette institution est de création bien postérieure à Grimmelshausen et que c'est manifestement au Louvre que celui-ci situe les prouesses lyriques de son héros. Pour rester dans l'épisode parisien, le jury a été étonné de lire à de nombreuses reprises que

« Simplicissimus est emmené en un lieu appelé *Venusberg* ». En réalité, à aucun moment du texte, Grimmelshausen ne donne un quelconque nom au lieu où son héros se livre à la débâche. Seul, le titre du chapitre mentionne le nom de *Venusberg*, en référence ironique à la légende de Tannhäuser ou à d'autres textes médiévaux.

La composition française est un exercice de raisonnement structuré. Les parties, annoncées dans l'introduction (la plupart des candidats ont recours à ce procédé qu'on peut juger scolaire, mais qui assure souvent la lisibilité des copies), correspondent aux phases du raisonnement. Elles doivent être nettement distinguées (il faut éviter de se répéter) et liées par des transitions (c'est là que certains candidats montrent leur habileté). La conclusion se prononce sur la validité du jugement étudié.

Les candidats sont donc priés d'éviter les coq-à-l'âne, qui retirent parfois toute cohérence à leur argumentation. Ils sont par ailleurs priés d'utiliser des stratégies rhétoriques faisant preuve d'un peu de finesse d'analyse. On regrettera que tel candidat affirme d'entrée de jeu : « ce jugement nous paraît très pertinent », sans avoir rien discuté ni démontré auparavant. Il est extrêmement maladroit d'énoncer dès l'introduction son accord ou son désaccord avec l'opinion du critique, puisque tel doit être le point d'aboutissement du raisonnement. De même, les longs développements sur le contexte de l'époque, sur René Descartes ou Blaise Pascal par exemple, n'étaient manifestement pas à leur place ici. Notons au passage qu'un candidat parlait du « postulat de *Pascal* 'Je pense, donc je suis' ». Dans le même ordre d'idées, on évitera d'attribuer de grands ouvrages de la littérature allemande à des auteurs erronés, comme ces copies qui parlent de « la *Nef des fous* de Gottfried von Straßburg » ou « de *J. S. Brant* ». Quant aux modèles dont Grimmelshausen s'est inspiré, sur lesquels certains s'étendent d'ailleurs immodérément, ils ont parfois été qualifiés de « romans de picaresque », voire « picaresques » (!).

Un défaut orthographique courant consistait en une approximation ou un usage disparate dans l'utilisation des majuscules, que certains utilisent de façon totalement aléatoire, écrivant par exemple « une petite ville Allemande* », « en Allemand* », alors que ces deux exemples impliquent des minuscules, cependant qu'à l'inverse, « un Allemand », comme toutes les dénominations de nationalité, implique une majuscule. En revanche, « Saint-Augustin » ou « Saint-Paul » avec un tiret et une majuscule à « Saint » désignera une église et non les auteurs théologiques auxquels le candidat souhaitait manifestement se référer, qui s'écrivent avec une minuscule à « saint » et sans trait d'union. Toujours dans le domaine de l'orthographe, le jury a été frappé par la fréquence des graphies du type « relève t'il* » ou « offre t'il* ». Rappelons que le *t* parfois placé entre le verbe et le pronom (en particulier dans les questions) est de nature euphonique. Il doit donc être précédé et suivi par un trait d'union (« relève-t-il »). Très à la mode aussi chez les candidats, l'orthographe « satyrique » au lieu de « satirique », dont le sens renvoie à deux réalités différentes. Fréquente également, la forme « érémite » directement transposée de l'allemand, voire « hermite ». Les germanophones ont, d'autre part, souvent omis d'orthographier « héros » avec un *s*. Toujours en matière orthographique, rappelons enfin que le jury ne peut en aucun cas tolérer les récurrentes confusions de certains entre participe passé et infinitif des verbes du premier groupe, bref, des orthographes du type « Omar m'a tuer* », phénomène hélas endémique dans les copies en français de la session 2005.

Rappelons d'autre part une évidence : les candidats doivent s'exprimer en un français écrit, correct et précis. Manifestement, il s'agit là d'un impératif que certains candidats oublient. Par exemple, si le terme « ça » s'emploie couramment dans la langue parlée, il est impensable de l'utiliser à l'écrit comme l'ont fait certains. La langue utilisée doit être un français standard correct. On évitera donc les anglicismes comme « donner l'opportunité de » (*opportunity* signifiant en anglais occasion ou chance – le mot français *opportunité* a un autre sens) ou « être placé devant une alternative » (en anglais, *alternative* signifie un choix possible, alors qu'en français, il désigne deux possibilités). On évitera également les termes à la mode et très laids du type « se positionner » ou « gérer ». On évitera également les impropriétés

comme celle consistant à utiliser le terme «allégorèse » (qui désigne une *interprétation* allégorique) pour «allégorie ».

Le jury tolère, jusqu'à un certain point, l'utilisation de concepts allemands dans un environnement linguistique français. Nombre de candidats savent faire un usage raisonnable de cette tolérance. Mais il faut mettre en garde contre les excès qui débouchent sur un sabir dénaturant également le français et l'allemand. Des termes comme *Wiedertäufer* et *verkehrte Welt* devaient bien entendu être traduits. On proscrira des formulations comme : « Simplicissimus devient un Welt-Mensch » ; « Simplicissimus rencontre Einsiedler » (certains candidats semblent d'ailleurs penser qu'*Einsiedler* est le nom de l'ermite). Par ailleurs, il est inutile de traduire la plupart des noms géographiques. Ainsi, le *Mummelsee* conserve son nom en français, et il n'est pas besoin de l'appeler «lac de Mummel » ou encore «lac des masques »... Les candidats sont priés d'orthographier correctement les termes allemands qu'ils utilisent dans leurs citations. Parmi les erreurs d'orthographe fréquentes, on signalera par exemple *Hoffart* (pour le latin *superbia*), que certains orthographient *Hoffahrt**.

La disparité entre les copies est considérable. Trop nombreuses sont les copies indigestes, criblées d'affirmations factuellement inexactes. Mais il faut aussi souligner que le jury a lu des copies d'excellente tenue, tant au niveau de la qualité de l'expression écrite que du raisonnement.

Pistes de réflexion :

Ces pistes de réflexion ne constituent en aucun cas un plan de dissertation (il n'existe pas de plan type) mais simplement des amorces de réponses aux questions soulevées plus haut.

1 - Référence à la métaphysique :

Le terme métaphysique désigne en premier lieu la recherche de l'être absolu, c'est-à-dire dans notre contexte de Dieu ; il était sans doute opportun d'opposer, comme l'ont fait certains candidats, la sphère de la transcendance à celle de l'immanence. Comme nous l'avons dit plus haut, il était souhaitable que les candidats élargissent cette réflexion sur la quête de Dieu, qui trouve son achèvement dans la *Continuatio*, à une réflexion sur la religion.

L'enjeu du roman est la quête du salut personnel : comment l'homme peut-il faire son salut sur terre ? Comment peut-il apprendre à se connaître, c'est-à-dire à se reconnaître en tant que créature de Dieu, et par là même trouver Dieu ?

La référence à Dieu n'est pas une référence à une confession particulière : l'idéal chrétien prôné n'est ni catholique ni protestant (cf. dialogue avec le pasteur calviniste de Lippstadt, Simplex prône la tolérance, le retour à une religion simple, aux douze articles du Credo, et condamne l'intransigeance et le fanatisme du pasteur, p.332-334), même si vers la fin du roman les références au catholicisme sont plus nombreuses (conversion de Simplex dont la portée est à relativiser, vie d'ermite...). Même si Simplex devient catholique, la religion catholique n'est jamais présentée comme une religion meilleure, supérieure, plus juste que le protestantisme, ou comme la vraie religion.

Seule la leçon donnée comme héritage par l'ermite, son père naturel et spirituel, compte pour Simplex (se connaître soi-même, éviter les mauvaises fréquentations, rester constant) ; l'ermite ne s'appuie pas sur le dogme catholique mais prend comme référence Dieu lui-même (à travers la lecture de la Bible et le respect des commandements divins). La référence absolue et indiscutable dans tout le roman est la volonté divine elle-même («den Willen Gottes zu erkennen»), la parole de Dieu telle qu'elle est formulée dans les Ecritures (p. ex : les 10 commandements ; le Livre de Job qui a fonction de programme pour le roman : Dieu donne tout mais peut tout reprendre, l'homme ne doit pas désespérer ni le renier), la religion chrétienne (p. 39-40).

Le rôle de la Providence

Dès le début du roman la Providence divine se manifeste régulièrement (p. 37, 41, 69). Même l'intervention de l'ermite semble s'inscrire dans un dessein divin : la fonction pédagogique de l'ermite (qui par ses leçons permet à Simplex de discerner le bien du mal) fait partie du plan divin (p. 35). Ce rôle de la Providence est renforcé par les différentes catastrophes auxquelles Simplex ne survit que grâce à l'intervention divine : cf. les deux épisodes où Simplex échappe à la noyade, dans le Rhin, p. 397, 399, et en mer, 677 ss.

Cependant la Providence ne remet pas en cause la liberté individuelle : l'homme reste toujours libre d'opter pour le bien et le salut ou pour le péché et la damnation. Cf. controverse de la justification depuis Luther (pour ne pas remonter à l'Antiquité tardive...). Pour l'auteur, qui semble reprendre, au moins en partie, les thèses de la Réforme catholique formulées lors du Concile de Trente, les mérites de l'homme sont pris en compte, ces mérites sont à la fois un don de Dieu et le résultat de ses libres efforts (théorie de la coopération). L'accès à la grâce, ou sa conservation, se gagne donc grâce aux mérites, c'est-à-dire aux bonnes œuvres : « Nous sommes justifiés en partie par la grâce de Dieu, en partie par nos œuvres ». Cette idée parcourt tout le roman de Grimmelshausen.

Le rôle de Dieu

Dieu n'est seulement tout-puissant et infiniment bon, il est aussi le juge suprême, celui qui ne laisse aucun péché impuni. L'homme, héritier du péché originel, est un pécheur, c'est justement ce qui le différencie des anges (p. 514-515, Mummelsee). Depuis le sacrifice du Christ sur la croix, il est libre de se sauver ou de se perdre de manière irrémédiable. L'épisode du Mummelsee offre d'ailleurs le tableau de ce que pourrait être une société idéale si les hommes se conformaient à l'ordre divin, à l'*ordo* (p. 526-528).

L'une des idées essentielles du roman est donc que l'homme peut changer sa vie, sa ligne de conduite, évoluer, s'amender, se rapprocher de Dieu. Comment Simplex va-t-il œuvrer au salut de son âme ? Même s'il a une personnalité propre et bien définie, il a aussi une valeur emblématique et universelle : il représente l'homme, le chrétien, le pécheur, en quête de son salut. Il est le pendant positif d'un personnage comme Courasche, héroïne du roman éponyme de Grimmelshausen, qui n'évolue pas et refuse délibérément de se convertir à Dieu et au bien.

2 - « Dans le Domaine de l'humain, il est impossible d'atteindre la perfection et l'absolu » :

a – Les livres I à V (et dans une moindre mesure le début du livre VI) constituent un va-et-vient constant entre des moments de perdition (moments où le héros commet de nombreux péchés : avarice, orgueil, luxure) et des moments où il se tourne vers Dieu (contrairement à Courasche, Simplex aspire à une conversion à Dieu, même si cette conversion demeure la plupart du temps imparfaite et éphémère). Contrairement à Olivier, Simplex ne perd jamais Dieu de vue, il est parfois conscient de ses fautes et souhaite s'amender (idée renforcée par l'optique narrative du roman : l'ermite repentí porte un regard impitoyable sur toutes ses erreurs passées).

Si en apparence la voie qui mène à Dieu est simple à trouver (respecter les commandements divins, aimer son prochain, appliquer les conseils prodigués par l'ermite), la confrontation avec le monde montre qu'en réalité il est difficile d'œuvrer à son salut : le chemin est parsemé d'embûches, de pièges, d'erreurs (moments d'un bonheur trompeur et fugace). Il faut donc se détourner du monde (motif de la *fuga mundi* prônée dans le dernier chapitre du 5^{ème} livre) pour pouvoir sauver son âme. Au caractère vain et éphémère du monde tel qu'il est formulé à la fin du livre V, il faut opposer la religion comme vérité éternelle.

Cette tension entre le terrestre et l'au-delà, l'éphémère et l'éternel, est caractéristique de l'époque baroque. Le monde est le lieu de la mise à l'épreuve, la sphère où l'influence du diable est particulièrement sensible ; il est aussi le lieu de l'inconstance dont la guerre est la

manifestation la plus éclatante (succession de moments de gloire et de moments de misère, de désespoir).

On peut également évoquer l'image récurrente du monde à l'envers où toutes les valeurs chrétiennes sont transgressées (cf. société de Hanau), où l'on préfère le plaisir et les œuvres profanes et païennes à Dieu lui-même (cf. le fou qui estime l'œuvre d'art représentant des idoles chinoises, car elle est rare, et méprise la représentation du Christ souffrant pour les hommes). Dans ce monde où personne n'exerce son métier consciencieusement et honnêtement, la rédemption semble presque impossible. De plus, cette difficile rédemption n'est favorisée ni par l'art ni par l'amour (le rapport de Simplex aux femmes se réduit à l'assouvissement de ses instincts). Afin que la vie ait un sens, la religion devrait pouvoir s'imposer comme une référence absolue, éternelle, immuable, ce qui est loin d'être le cas.

Le parcours de Simplex répète de façon différente celui de son père ; cette répétition montre qu'un changement radical n'est pas possible car la référence reste la loi chrétienne. Il existe cependant une différence entre les deux parcours : le sentiment religieux (mépris des vanités et conversion à la vie d'ermite) chez le père de Simplicius va de soi, l'ermite tel qu'il apparaît au début du roman est à la fin de son évolution et a déjà renoncé au monde ; chez Simplicius le problème est plus complexe car il est vu sous l'angle d'un homme en pleine évolution. Le héros découvre les dangers et les péchés qui guettent le chrétien ; l'exemple dissuasif que Simplicius découvre sur son chemin est bien entendu Olivier : cet individu a atteint le degré suprême de la cruauté, de la violence gratuite et de l'inhumanité. Il incarne le stade où l'homme s'est totalement détourné de Dieu. Simplex n'est pas loin parfois de tomber aussi bas qu'Olivier. L'épisode où il devient un « frère de la maraude » est en ce sens assez révélateur : il vit en oisif, survit par des rapines et des crimes, et est pire qu'un soldat.

b - Il est impossible d'atteindre la perfection sur le plan social, sur le plan de la communauté humaine, chrétienne. Toutes les utopies sont rejetées car considérées comme irréalisables, alors que leur valeur, leur validité en tant que modèle idéal est reconnue.

- Discours de Jupiter : ce discours, on le sait, reprend des écrits des XVe et XVIe siècle prônant une réforme politique, sociale et religieuse de la chrétienté (en général) et de l'Allemagne (en particulier) : on pense particulièrement à la *Reformatio Sigismundi*, au *Révolutionnaire du Rhin supérieur* ou aux revendications formulées au cours de la guerre des Paysans. La société prônée par Jupiter est évidemment conforme à des principes métaphysique (l'ordre, la paix, l'unité). La ville à édifier au centre de l'Allemagne rappelle fortement la Jérusalem céleste de l'Apocalypse, et le règne du héros allemand est d'essence millénariste. Il est légitime d'attribuer à Grimmelshausen la volonté de mettre en évidence qu'il s'agit là d'un projet irréalisable, voire dangereux à cause de la violence qu'il génère.

- Monde des Sylphes : la société des sylphes est parfaite, conforme à l'ordre de la création, mais l'homme est exclu de cette perfection (pour des raisons que les candidats ont souvent mal comprises). Nous ne sommes donc pas dans le domaine humain, la question du salut et de la vie éternelle ne se pose pas.

- Société anabaptiste : modèle d'ordre, de rigueur, inapplicable à l'ensemble des hommes.

- Suisse : image idyllique d'un pays prospère qui ne connaît pas la guerre. Simple intermède sans conséquence sur la vie de Simplex.

Sur le plan personnel le salut est possible : en respectant les enseignements de Dieu, on peut se rapprocher de l'idéal chrétien :

- un parallèle s'impose entre la vie d'Olivier et celle de Herzbruder : Oliver incarne la voie qui mène au mal absolu (il se réclame du cynisme de Machiavel). A travers lui, l'auteur semble également condamner la mauvaise éducation, l'éducation permissive (cf. jeunesse d'Olivier). Herzbruder au contraire représente la conversion à Dieu ; le pèlerinage qu'il entreprend est le signe d'une conversion dont la sincérité ne peut être mise en doute.

- L'allégorie de Julius et Avarus mérite aussi d'être analysée: l'homme est sans cesse tenté par le diable (pas seulement pendant la guerre, qui est cependant la manifestation la plus évi-

dente du mal car elle fait ressortir les instincts les plus vils de l'homme, elle transforme celui-ci en bête sauvage, cf. opposition paysans/soldats : ils sont tous égaux dans la barbarie et sont tous qualifiés d'impies).

La leçon de la p. 601 est un *exemplum* qui montre que le péché s'insinue peu à peu dans la vie de l'homme pour finalement le perdre complètement.

La norme morale absolue est le respect des préceptes religieux. L'homme qui demeure fidèle à Dieu parvient à la sagesse et réussit à vivre en paix avec lui-même et avec Dieu ; celui qui ne reconnaît pas la norme religieuse ou la rejette finit victime de son comportement peccamineux (Olivier, Julus, Avarus autant de morts violentes, synonymes de damnation).

3 - S'approcher de l'idéal chrétien: vie de Simplex sur l'île

La vie d'ermite, lorsqu'elle ne se transforme pas en vie oisive comme au début du livre VI, permet d'échapper aux dangers, aux tentations terrestres (p. 716–717) ; en même temps, cette solution n'est pas satisfaisante, comme le suggère le retour de Simplex dans la société des hommes dans le *Springinsfeld* (il y joue le rôle d'un prédicateur laïc). Malgré tout, la vie sur l'île est une ébauche de vie parfaite, imitation réussie de la vie du père de Simplex :

- il échappe à l'oisiveté par le travail
- s'emploie à découvrir Dieu à travers sa création (idée empruntée aux Epîtres de Paul)
- se protège du diable par sa piété
- vient en aide à son prochain (épisode lors duquel il vient au secours des marins hollandais)
- écrit sa vie, mettant ainsi en évidence le rôle didactique et exemplaire de son parcours.

De plus, Simplicius par son aspect physique rappelle l'ermite, son père. Mais surtout, c'est une véritable *imitatio Christi* qui s'ébauche à travers la *Continuatio* : Simplicius vit dans la plus parfaite piété, médite sur la Passion du Christ et évoque à travers les dernières lignes qu'il écrit l'éternité bienheureuse et la participation aux souffrances du Christ. L'épisode de la caverne où vit Simplicius peut même être interprété comme une allusion à la grotte dans laquelle le Christ a ressuscité : Simplicius meurt au monde pour renaître à Dieu. La quête de Dieu s'achève donc dans une communion mystique avec Dieu, une *unio mystica*.

Le sens allégorique de l'épisode qui se déroule sur l'île renvoie également au rôle du roman de Grimmelshausen : il faut savoir lire ce roman correctement, comme un récit édifiant et non comme un simple divertissement ; le narrateur, et à travers lui l'auteur, met l'accent sur le contenu didactique qui permet au lecteur de s'amender et d'œuvrer au salut de son âme.

Quelle solution s'offre à l'homme ?

L'homme doit être instruit dans les mystères de la foi (ce qui constitue une autre interprétation possible de l'épisode de la grotte), seule la foi peut le délivrer de sa bestialité innée et faire de lui un homme à part entière. Il ne devient véritablement homme qu'en se comportant en chrétien (par opposition à la société de Hanau où les hommes ne se distinguent pas des animaux). En recevant une éducation religieuse, l'homme peut devenir un être moral, savoir distinguer le bien du mal, dominer ses pulsions animales, résister aux péchés et se rendre utile aux autres (d'où le retour de Simplex parmi les hommes dans le *Springinsfeld*). En ce sens, l'homme subit une sorte de catharsis et peut rétablir une relation à la nature et à Dieu ; l'existence de Simplicius sur l'île en donne un parfait exemple: il vit en harmonie avec lui-même - ne connaît plus de passions -, avec la nature et son Créateur. Il n'y a pas de rejet radical du monde chez Grimmelshausen : la fuite du monde n'est qu'une étape nécessaire qui s'inscrit dans un processus de purification, une élévation vers Dieu.

ÉPREUVES D'ADMISSION

EXPOSÉ EN LANGUE ALLEMANDE

Rapport présenté par
Wolfgang Fink, Jean Schillinger et Ralf Zschachlitz

Nombre de candidats interrogés : 106

Répartition des notes :

14 et au-dessus :	3
12 à 13,5 :	3
10 à 11,5 :	7
08 à 09,5 :	5
06 à 07,5 :	7
04 à 05,5 :	14
02 à 03,5 :	26
0,25 à 01,5 :	41

Moyenne des candidats : 3,63

(session 2004 : 4,72 ; session 2003 : 4,59 ; session 2002 : 5,23)

Le jury a eu la satisfaction d'entendre plusieurs exposés en langue allemande de bonne, voire d'excellente tenue. Cela prouve que cet exercice est à la portée de candidats bien préparés, au fait des exigences méthodologiques propres à la leçon d'agrégation et disposant de bases linguistiques solides.

Les trop nombreuses prestations médiocres doivent d'ailleurs fréquemment être imputées à des lacunes (souvent graves) dans (au moins) l'un de ces trois domaines : la préparation des questions du programme, les connaissances linguistiques, les bases méthodologiques.

On peut légitimement attendre des candidats, après une année de préparation, une bonne connaissance de l'ensemble des textes au programme, ainsi qu'une familiarisation avec les orientations fondamentales de la critique. Force est pourtant de constater que l'« impasse » continue de sévir. La chose est d'autant plus surprenante lorsqu'il s'agit de l'option, choisie (peut-on penser) en connaissance de cause par les candidats. De manière générale (il y a heureusement des exceptions), les leçons portant sur l'option « littérature » ou « civilisation » sont d'un niveau décevant. Il faut rappeler ici qu'il est très peu judicieux de commencer à préparer l'option après les résultats de l'admissibilité (ce que de nombreux candidats semblent faire).

Un agrégé d'allemand doit posséder de la langue qu'il sera appelé à enseigner (quel que soit le cadre dans lequel cet enseignement sera dispensé) une connaissance solide : la grammaire doit être irréprochable, la prosodie aussi authentique que possible, le lexique riche et précis. Un entraînement régulier et des séjours en Allemagne doivent permettre aux candidats francophones de surmonter d'éventuelles difficultés. Les conditions particulières du concours, génératrices de crispation, amènent le jury à faire preuve d'indulgence pour des défaillances ponctuelles. Cette indulgence trouve ses limites lorsque la multiplication des erreurs révèle une maîtrise insuffisante de faits linguistiques fondamentaux (déclinaisons, conjugaisons, syntaxe). La note signal de 0,25/20, attribuée dans des cas particulièrement graves, traduit l'inquiétude du jury quant à l'aptitude du candidat à constituer un modèle linguistique pour des élèves de collège ou de lycée. Cette note est appelée « signal » parce qu'elle vise à induire une prise de conscience de lacunes graves et une interrogation sur les méthodes propres à les combler.

Ces déficiences sont majoritairement le fait de francophones. Cela n'implique pas que les germanophones soient irréprochables. Nombreux sont ceux qui emploient une langue fa-

milieure, voire franchement fautive. Il n'est, par exemple, pas souhaitable que des élèves français apprennent en classe que l'équivalent allemand de « cinquante » est « fuffzig ». Il est aussi des germanophones chez qui les tendances dialectales s'expriment sans retenue ; il faut rappeler aux candidats qu'en cas de réussite au concours, c'est l'allemand standard qu'ils devront transmettre aux élèves qui leur seront confiés et non le bavarois ou le suisse. Le jury a en cette matière une responsabilité qu'il n'est pas question d'éluder.

Il nous appartient enfin d'attirer l'attention sur certaines données méthodologiques, d'ailleurs déjà évoquées dans les rapports des dernières sessions, auxquels les candidats sont aussi invités à se reporter.

Un premier point concerne la lecture du sujet, trop souvent superficielle, partielle, voire franchement erronée. La problématique indiquée ou suggérée doit être saisie dans toute sa portée. Il n'est pas toujours possible en une demi-heure d'épuiser un sujet, mais les aspects essentiels de celui-ci doivent être indiqués et pris en compte dans l'analyse.

La leçon doit être solidement structurée ; il est bon d'annoncer dès l'introduction le plan, auquel il faudra impérativement se tenir. Nombre de candidats annoncent un plan qu'ils ne respectent pas, ce qui débouche sur une désagrégation du discours, qui tend vers une suite de remarques décousues.

De la part de candidats à l'agrégation, il semble légitime d'attendre un minimum de savoir-faire technique et rhétorique. Ainsi, pour l'annonce du plan, le lexique allemand offre des tournures que l'on préférera en tout cas à « In einem ersten/zweiten/dritten Teil werden wir von... sprechen ». De même, on déconseillera les pseudo-transitions du genre « Ich komme jetzt zu meinem zweiten Teil ».

Les pratiques de citation des candidats appellent beaucoup de remarques. Pour toutes les questions du programme, les candidats disposent d'un texte (œuvre littéraire ou recueil de sources) auquel il faut absolument se référer. Certains candidats parlent une demi-heure sans faire la moindre allusion à un texte. Mais inversement, l'exposé ne doit en aucun cas déboucher sur une litanie de citations (par exemple de tous les poèmes de Rilke où apparaît tel ou tel thème) reliées par une phrase de transition. Le passage cité doit être (de préférence) bref. Et surtout, il doit constituer un élément de l'argumentation et ne jamais être une fin en soi. Un contre-exemple est constitué par cette citation de *Malina* de Bachmann : « Du weichst mir aus », que le candidat commente en ces termes : « Er weicht ihm aus ». Les citations doivent être vérifiables, et il est donc indispensable d'indiquer avec précision la page où figure le passage cité.

On mettra en garde les candidats contre le recours systématique et abusif à des concepts généraux qu'ils ont, au cours de l'entretien, bien de la peine à définir. Il ne suffit pas d'affirmer l'existence de tendances piétistes chez Fichte (ou jansénistes chez Grimmelshausen) ou de situer Mitscherlich dans la proximité d'Adorno et de Horkheimer : encore faut-il être en mesure de fonder ces assertions. Certains concepts fréquemment mobilisés (*Poetik*, *Poetologie*, *Ästhetik*, *Hermeneutik*, *Phänomenologie*, *Mythopoetik*) demeurent très flous.

La leçon est un acte de communication et le jury a régulièrement été confronté à des attitudes propres à rendre la communication ardue, voire impossible. Certains exposés sont murmurés d'une voix mourante ; d'autres sont proprement vociférés ; le débit va de la lenteur extrême (chaque phrase étant suivie d'un long silence) à une rapidité qui empêche toute compréhension. Il va de soi que le juste milieu devrait être de règle.

Il faut enfin rappeler que le candidat dispose d'un temps de parole qui ne saurait excéder 30 minutes. Deux minutes avant la fin du temps imparti, le jury invite le candidat à conclure. Nombreux sont les candidats qui, placés dans cette situation, réagissent avec souplesse et de bonne grâce. On ne peut que déplorer l'attitude des candidats qui contestent les indications de temps ou pratiquent l'obstruction en tentant d'empêcher le jury de les interrompre. Une préparation sérieuse au cours de l'année universitaire doit aussi habituer les candidats à une bonne gestion du temps. Cela concerne d'ailleurs aussi la structure générale de l'exposé. On évitera absolument les introductions fleuve ou les premières parties de 20 minutes : cela

amène soit à éliminer la dernière partie, soit à réduire celle-ci à une phrase. Rares sont les exposés vraiment équilibrés.

Grimmelshausen : *Der abentheuerliche Simplicissimus*

17 sujets ont été proposés, les notes allant de 0,25 à 11 (avec une moyenne de 3,8).

Le roman de Grimmelshausen est une œuvre volumineuse et complexe, qui demandait une bonne familiarisation, fruit de lectures répétées. Force est de constater que de nombreux candidats n'avaient de ce texte qu'une connaissance superficielle, souvent fautive. Que le *Simplicissimus* n'ait pas figuré au programme du CAPES semble avoir amené bon nombre de candidats à risquer l'impasse.

L'un des aspects essentiels de l'œuvre est l'articulation du *docere* et du *delectare*, de la visée édifiante et de la distraction. Si beaucoup de candidats connaissaient les termes du problème, rares en revanche ont été ceux qui ont su les définir avec précision et montrer la concrétisation de cette articulation dans le texte. La partie finale du roman, la *Continuatio*, a fait l'objet de difficultés de compréhension et la signification de l'expérience religieuse du héros n'a guère été saisie. Un grave contresens consiste à négliger la dimension religieuse du roman et à ne reconnaître à celui-ci qu'une visée divertissante. De nombreux passages du roman contredisent explicitement cette approche.

De manière générale, il faut déplorer le manque de connaissances religieuses des candidats, qui semblent souvent n'envisager la religion que comme une cause d'affrontements (en l'occurrence de la guerre de Trente Ans, fréquemment réduite à un conflit religieux). L'ignorance de faits religieux fondamentaux ne pouvait que déboucher sur de grossières erreurs d'interprétation.

Exemples de sujets de leçon proposés : Die Figur des Einsiedlers – Das Motiv des Buchs – Die verkehrte Welt – Herzbruder – Die *curiositas* – Die konfessionelle Problematik – Der *Simplicissimus* als Erbauungsroman.

Schiller : *Maria Stuart*

16 sujets ont été proposés, les notes allant de 0,25 à 14 (avec une moyenne de 3,54).

Maria Stuart devait séduire les candidats au concours : l'œuvre est brève, agréable à lire, elle ne suscite guère de difficultés d'interprétation majeures. Le résultat des leçons n'a pourtant pas été conforme aux espérances du jury. Cela tient pour une part à un défaut de préparation (connaissance insuffisante du texte), mais aussi (le fait a souvent été relevé pour des sujets de ce type) au désarroi de nombreux candidats face aux œuvres dramatiques. Il faut le rappeler : une pièce de théâtre ne représente pas une « tranche de vie », mais elle est une composition artistique, répondant à des règles précises. Nombreux étaient les candidats citant en introduction certains écrits théoriques de Schiller (notamment des passages concernant la relation entre drame et histoire) mais incapables d'en tirer matière à réflexion.

Très rares (mais bienvenues) ont donc été les considérations concernant la composition de l'œuvre, la correspondance entre les épisodes, la « mise en scène » d'idées ou de personnages.

Visiblement, le personnage de Marie Stuart a été mieux compris que celui d'Elisabeth, dont la complexité a déconcerté. Les relations très différentes qu'entretiennent les deux reines avec leur entourage (et leur lien avec un environnement donné) ont souvent été mal comprises. On ne peut par exemple pas dire que l'acte I montre (essentiellement) la reine d'Ecosse au milieu de sa cour, alors que l'acte II montre la reine d'Angleterre entourée de ses courtisans : Schiller a pris grand soin d'établir une distinction nette qui empêche toute assimilation abusive.

Exemples de sujets proposés : Leicester – Mortimer – Elisabeth, Königin und Frau – *Maria Stuart als Läuterungsdrama* – Freiheit und Unfreiheit – Hof und Höflinge – Politik und Moral – Private und öffentliche Sphäre.

Rilke : Gedichte

19 sujets ont été proposés, les notes allant de 0,25 à 14 (avec une moyenne de 3,72).

La poésie de Rilke a donné lieu à des exposés de qualité très diverse. Le jury a eu le plaisir d'entendre quelques bonnes leçons, témoignant d'une excellente connaissance de l'œuvre et parfois d'un véritable enthousiasme pour le sujet. Les exposés médiocres s'expliquent pour la plupart par les défauts «traditionnels», à savoir une mauvaise connaissance de l'œuvre, une lecture superficielle de la question, une problématisation insuffisante du sujet et le hors sujet. Il se justifie par exemple difficilement de consacrer une large partie de son exposé au concept de l'enfance chez Rilke quand on est censé parler de «Zeit und Vergänglichkeit».

Les leçons portant sur la poésie semblent particulièrement se prêter à l'utilisation de termes et de concepts inexpliqués et parfois inexplicables : quand on parle par exemple de la transformation du visible en forme invisible («Verwandlung des Sichtbaren ins Unsichtbare») ou du «réalisme implacable» («unerbittlicher Realismus») de la poésie de Rilke, il faut s'attendre à être interrogé sur ces assertions dans l'entretien et savoir les expliquer. Il ne suffit pas d'évoquer de manière laconique la lettre du «Lord Chandos» de Hofmannsthal quand il s'agit d'expliquer la crise du langage rilkéenne, pour établir de telles parentés, un commentaire plus explicite s'impose. Quant aux concepts proprement rilkéens, il fallait savoir s'en servir de manière claire et compréhensible; parler par exemple du concept des «grandes amoureuses» («die grossen Liebenden») et ne pas savoir l'expliquer dans la discussion, n'est pas fait pour convaincre le jury.

De même, l'application de concepts philosophiques à la poésie doit être justifiée, il ne suffit pas de reproduire des idées entendues dans un cours : quand on parle de l'influence de la philosophie de Nietzsche ou de la phénoménologie de Husserl, il faut être à même de démontrer la pertinence des concepts philosophiques pour cette poésie. Il est fortement déconseillé d'utiliser des termes philosophiques dont la signification et la portée n'ont pas été assimilées.

Une mauvaise pratique de la citation a été particulièrement remarquée dans les exposés sur Rilke : beaucoup de candidats ont présenté des catalogues presque exhaustifs des poèmes abordant les termes de la question sans prendre soin de démontrer la pertinence des passages cités. Il ne faut certes pas confondre la leçon avec l'explication de textes et se consacrer à une interprétation détaillée de «La panthère» de plus de 8 minutes, mais il ne faut pas non plus tomber dans l'autre extrême et aligner des citations sans jamais entrer dans un travail d'analyse approfondi.

Sujets de leçon proposés : Gegenstandspoetik und Poetik der Subjektivität bei Rilke - Religion und Mythos bei Rilke - Kreisbewegung - Gott und Engel - Modernität und Kritik der Moderne - Figuren und Bilder - Dinglyrik - Schauen, Wahrnehmen, Erfahren - Wirklichkeit bei Rilke - Liebe in Rilkes Lyrik - Innenraum - Das Motiv der Kindheit - Verwandlung - Tradition und Veränderung - Rühmen - Die Mitte - Zeit und Vergänglichkeit - Der Tod - Biblische Motive.

Alexander und Margarete Mitscherlich: Die Unfähigkeit zu trauern

15 sujets ont été proposés, les notes allant de 0,25 à 11 (avec une moyenne de 3,42).

Le jury a pu entendre quelques bons exposés sur le livre des époux Mitscherlich. Les candidats semblaient mieux préparés au sujet qu'au moment de l'écrit de l'agrégation et il y a eu peu de prestations complètement hors sujet. Plusieurs candidats ont cependant présenté des leçons sans plan et des catalogues de mots-clés sans véritable approfondissement et mise en

relation des termes. On ne demandait pas de maîtrise approfondie des arcanes de la psychanalyse, mais il fallait pourtant savoir mettre en rapport les concepts fondamentaux du livre des Mitscherlich. Un candidat qui parle de l'amour narcissique des Allemands pour Hitler doit pouvoir expliquer ce que cela signifie.

Deux stratégies différentes ont souvent porté préjudice aux efforts par ailleurs évidents des candidats. La première consiste à rabaisser involontairement l'ouvrage en le traitant comme une simple répétition des thèses de Freud. Expliquer dans le détail la 2^e topique freudienne n'était, à l'évidence, pas suffisant pour démontrer l'argumentation des Mitscherlich. La seconde stratégie, aussi maladroite, consistait, à l'inverse, à considérer l'ouvrage comme une nouvelle bible, infaillible et donc exempt de toute critique. Or, la présence d'un texte au programme de l'agrégation ne veut pas dire qu'il ne comporte pas un certain nombre de contradictions ou de postulats pour le moins discutables. Il en va ainsi, par exemple, des hypothèses sur un *Sonderweg* allemand menant de Luther à Hitler. Ne pas en souligner les simplifications grossières c'est, tout simplement, manquer d'esprit critique et donc, présenter une lecture insuffisante du texte.

De nombreux anachronismes ont été relevés : parler tout au long de l'exposé de l'influence du wilhelminisme autoritaire sur l'âme allemande sans évoquer le III^e Reich, fait abstraction du volet historique central du livre. Il n'est peut-être pas complètement faux de faire état de la contribution de Kant à la formation du « moi critique », mais encore fallait-il souligner qu'il s'agit d'un terme propre à l'argumentation des Mitscherlich. Présenter le mouvement politique de 1968 comme une lueur d'espoir pour les auteurs d'un livre publié en 1967, relève également de l'anachronisme.

Exemples de sujets proposés : Provokation und Toleranz - Psychoanalyse und Politik - Individuum und Kollektiv - Triebstruktur und Kultureignung des Menschen - Trauer oder Melancholie? - Die Frage der Schuld - Das „kritische Ich“ - Narzissmus und Einfühlung - Kultur und Zivilisation - Fortschritt, Moral und Antimoral - Erziehungsprinzipien der Mitscherlichs - Kulturkritische Elemente - Eine deutsche Art zu lieben?

L'Allemagne (1948-1955)

16 sujets ont été proposés, les notes allant de 0,25 à 12 (avec une moyenne de 4,39).

Le jury n'a, malheureusement, pas entendu beaucoup de prestations convaincantes. L'explication réside sans doute dans la stratégie rhétorique utilisée par de nombreux candidats confrontés avec des sujets « pointus » portant, par exemple, sur « Die EVG », « Die Saar-Frage », « Die Währungsreform » ou « Die Wiederbewaffnung ». Il était certainement important d'analyser ces événements en tant que tels, d'en décrire les différents aspects souvent contradictoires, mais encore fallait-il les intégrer dans une réflexion plus vaste, en l'occurrence le retour progressif de la RFA vers une certaine forme de souveraineté en 1955. Il était donc important de démontrer aussi l'incidence de ces événements sur le processus d'ensemble (en tenant compte de la marge de manoeuvre dont disposaient les forces politiques allemandes) et, à l'inverse, de mettre en évidence les connaissances qu'une analyse d'ordre événementiel permet de dégager à propos de la problématique majeure citée. Or, c'est précisément cette ouverture qui a souvent fait défaut, alors que les sujets plus vastes (tels que « Die europäische Integration », « Der kalte Krieg und die Teilung Deutschlands », « Souveränität und Westintegration »), ont souvent été abordés avec un esprit méticuleux louable certes, mais peu soucieux de faire un tri entre les différents aspects et événements relatés ce qui, en fin de compte, a souvent empêché les candidats de tirer un meilleur profit de leurs connaissances très solides.

Autres exemples de sujets proposés : Die soziale Marktwirtschaft - Die Kanzlerdemokratie - Das Parteiensystem - Das Wirtschaftswunder - Die Pariser Verträge.

Option A (littérature)

Bachmann : *Malina*

15 sujets ont été proposés, les notes allant de 0,5 à 9 (avec une moyenne de 3).

Les prestations sur la question d'option littéraire ont pour la plupart été décevantes, les notes plafonnent à 9/20. Tout comme l'année passée, l'œuvre au programme de l'option littéraire a présenté des difficultés particulières. Beaucoup de candidats semblent avoir sous-évalué la complexité de l'œuvre d'Ingeborg Bachmann. Le choix de l'option littéraire n'est pas toujours un choix de facilité et il est peut-être utile de rappeler que l'épreuve optionnelle fait dans tous les cas l'objet d'une interrogation à l'oral. Il faut donc commencer la préparation de la question largement avant l'écrit de l'agrégation pour acquérir les connaissances nécessaires d'une œuvre du genre de *Malina*, il faut l'avoir lue plusieurs fois et s'être familiarisé avec la structure et les aspects esthétiques de l'œuvre. Beaucoup d'exposés sur *Malina* présentaient des lectures au premier degré. Nombre de candidats n'ont pas saisi la profondeur et la portée des personnages du roman. Affirmer que Malina et Ivan ne sont que deux hommes peu distincts partageant les mêmes attitudes misogynes ou prétendre que Malina n'est que le simple compagnon de la vie quotidienne du moi féminin, ne témoigne pas d'une lecture approfondie du livre.

Les interventions sur *Malina* manquaient particulièrement de distance critique. Quand, dans un passage très souvent cité, le moi féminin fait un rêve où il se fait gazer par son père et se croit dans « la plus grande chambre à gaz du monde », un peu de distance critique par rapport à ce passage, qui établit un rapport discutable avec l'événement historique de la Shoah, aurait été de mise. Etablir en outre une équation simplificatrice entre les rapports hommes-femmes et ceux, historiques, entre les nazis et les juifs, est très réducteur et tend même à minimiser l'importance historique de la Shoah.

Si, dans le traitement de la question de l'option littéraire de la session 2004, les femmes ont été maltraitées dans quelques jugements simplificateurs sur Lulu et les femmes en général, c'était le tour des hommes pour la session 2005 ; dans quelques exposés, ils se sont fait traiter sans distinction de nazis ou d'assassins. De tels éléments provocateurs se trouvent bien dans le roman d'Ingeborg Bachmann, mais le candidat à l'agrégation ferait bien de les traiter avec distance et un minimum d'esprit critique au lieu de les radicaliser et les généraliser.

Sujets proposés: Sinnlichkeit und Geist in Ingeborg Bachmanns „Malina“ - Die Erzählproblematik - Ein weibliches Ich zwischen zwei Männern? - Ivan und Malina - Die Liebesbeziehungen zwischen Mann und Frau - Männersprache – Frauensprache - „Malina“ – ein autobiographischer Roman? - Das (weibliche) Ringen um Liebe in „Malina“ - Die Verschränkung von individueller und kollektiver Geschichte in „Malina“ - Die Vaterfigur - Aufarbeitung der Vergangenheit in „Malina“ - Die Thematik des ewigen Krieges - Die Problematik der „Ganzheit“ - Das „Ungargassenland“ - Die Konstellation Ich – Malina.

Option B (civilisation)

Fichte : *Reden an die deutsche Nation*

7 sujets ont été proposés, les notes allant de 0,5 à 14 (avec une moyenne de 4,92).

Les leçons portant sur Fichte ont laissé une impression très mitigée auprès du jury. D'abord, il a fallu constater que plusieurs candidats ayant pris l'option Fichte avaient tout de même choisi de “faire l'impasse” sur le sujet, de s'en tenir à une lecture superficielle voire partielle de l'ouvrage. Faut-il préciser qu'une telle attitude est tout simplement irresponsable, qu'il n'y pas de meilleur moyen de se barrer la route soi-même? Par ailleurs, le jury a entendu de très bonnes prestations, notamment sur *Die deutsche Nation* et *Der deutsche Geist*, ce qui, compte tenu du nombre très restreint de candidats (7 pour la leçon allemande), est très satis-

faisant, mais ne saurait effacer l'impression de gâchis énorme et incompréhensible citée plus haut.

Autres exemples de sujets proposés: Die Zwecke des Staates - Die Bildung des Menschengeschlechts - Bürger und Staat.

EXPLICATION DE TEXTE

Rapport présenté par
Françoise Knopper, Françoise Lartillot et Sibylle Muller.

Nombre de candidats interrogés: 106

Répartition des notes :

16 et au-dessus :	5
12 à 15,5 :	6
10 à 11,5 :	4
08 à 09,5 :	3
06 à 07,5 :	7
04 à 05,5 :	11
02 à 03,5 :	28
0,25 à 01,5 :	42

Moyenne des candidats : 3,89

(session 2004 : 5,03 ; session 2003 : 5,28 ; session 2002 : 4,94)

Cette année, le jury de l'explication de textes ne saurait se contenter d'émettre quelques vœux et formuler quelques conseils judicieux. La très faible moyenne générale de l'épreuve et, plus encore, les graves défauts de méthode constatés chez la plupart des candidats (ceci expliquant cela) l'obligent à tirer la sonnette d'alarme et à rappeler les principes de base de l'exercice, qui ne semblent plus être compris de la grande majorité des candidats. Ce rappel s'impose, nous semble-t-il, d'autant plus qu'en vertu des nouvelles dispositions de la session 2006, l'explication de textes en langue allemande prend une importance accrue, face à la leçon française qui met en jeu de tout autres aptitudes.

Rappelons que les notes 0,25 et 0,50 ont valeur de « notes signal » : 0,25 sanctionne une langue très défectueuse, 0,50 un grave défaut de méthode ou un contresens global sur le texte.

L'explication de textes n'est pas un exercice purement formel où il suffirait d'appliquer mécaniquement quelques règles plus ou moins arbitraires, édictées par le jury. Rappelons que celui-ci n'a pas de « dogme », qu'il n'a pas de préférence pour une démarche en particulier : ni pour l'analyse linéaire, ni pour l'analyse thématique, étant entendu qu'il s'agit tout de même de choisir. En outre, il est à noter que les conseils des rapports des années précédentes ne doivent pas être suivis à la lettre, servilement, mais à bon escient. C'est ainsi que le jury a constaté cette année que l'invitation à s'appuyer sur l'ensemble de l'œuvre s'est traduite par une pléthore de citations, la plupart du temps peu justifiées, voire hors de propos ! L'explication de textes n'est pas non plus une question de cours, un prétexte à leçon, ni un étalage de savoir pur. C'est au contraire un type d'analyse de texte micrologique, dont le candidat doit exposer le résultat sous une forme claire et précise.

Le candidat doit faire preuve des compétences suivantes :

- lecture attentive d'un texte, c'est-à-dire d'un ensemble langagier cohérent, extrait d'un contexte (connu) lui-même cohérent. Celle-ci exige en premier lieu la compréhension approfondie de la lettre du texte (on a constaté parfois que les candidats n'avaient pas pris la peine de s'assurer de la compréhension factuelle du texte, de ses divers éléments, allusions, références, etc...); il faudra ensuite dégager la fonction de l'extrait proposé dans le contexte, repérer, définir et étudier les mécanismes d'écriture (stylistique, rhétorique, intertextualité, allusions diverses, métaphorique...), qui devront toujours être interprétés en fonction de l'ensemble du texte proposé ;

- synthèse raisonnée de cette lecture-analyse (quelle que soit la démarche adoptée) : évaluer les enjeux ou l'intention du texte, sa portée, sa signification – bref, rendre explicite l'implicite du texte.

C'est à cela que le jury s'attend de la part de candidats censés s'être penchés sur les œuvres au programme pendant au moins six mois, et qui ont derrière eux au moins quatre ans de pratique des textes de littérature et de civilisation allemandes. Au lieu de cela, il a entendu de fastidieuses paraphrases, des exposés chaotiques, sans structure repérable, révélant de graves erreurs de compréhension, voire des contresens, comme si la simple lecture raisonnée d'un texte posait déjà un problème à bien des candidats.

Le jury tient à donner aux futurs candidats quelques conseils de méthode, tout en soulignant que celle-ci ne saurait s'improviser lors des quelques mois de la préparation au concours.

- En amont, il faudra s'être entraîné dès les années précédentes à la lecture de textes de toutes sortes, afin d'acquérir les réflexes de base : repérer l'essentiel dans un texte, être sensible aux niveaux de style, ruptures de ton, niveaux de narration, etc.

Connaître l'œuvre en profondeur (le jury a parfois eu l'impression que l'œuvre au programme n'avait même pas été lue en entier, alors qu'il faudrait l'avoir lue plusieurs fois...).

Comblar les lacunes culturelles individuelles qui gênent la compréhension (notions élémentaires de psychanalyse pour *Malina* et *Die Unfähigkeit zu trauern*, de théologie pour *Simplicius Simplicissimus* ou *Maria Stuart*, de mythologie pour Rilke, histoire des idées politiques pour les documents de civilisation).

Acquérir la terminologie de base de l'analyse littéraire, vérifier qu'on en connaît la signification et qu'on sait l'utiliser à bon escient.

- Au moment de l'oral : déterminer la démarche en fonction du texte à expliquer. L'explication linéaire peut être judicieuse pour un poème, elle est totalement inopérante dans le cas du théâtre, où une démarche synthétique sera plus appropriée. On attend du candidat qu'il fasse preuve de discernement et adapte sa méthode à l'extrait proposé.

Proposer un plan cohérent : l'introduction raisonnée (situation du passage, brève indication du contenu, exposé des intentions du candidat) doit servir à justifier l'analyse et notamment la démarche adoptée, les différentes parties doivent s'enchaîner logiquement, respecter une progression, ne pas perdre de vue le fil conducteur annoncé, ce qui exclut toute forme de paraphrase. La conclusion ne doit pas être la simple reprise (répétition) des idées énoncées. Elle peut déboucher sur une évaluation globale du texte, un élargissement de la perspective, un point de vue critique...

Lors de l'entretien, le candidat doit être capable de préciser sa pensée, sans répéter obstinément ce que le jury essaie précisément de lui faire corriger, et même, le cas échéant, de changer de point de vue. Toutefois, le jury tient à préciser que toutes les interprétations sont admises, à condition qu'elles soient argumentées et défendues de façon convaincante. Il n'y a pas de délit d'opinion !

Le jury a parfois sanctionné la langue, dans quelques rares cas, par la note signal de 0,25, quand elle était d'une grande pauvreté, ou gravement fautive. Certaines notes ont simplement été baissées, dans le cas de fautes nombreuses, mais isolées. D'une façon générale, le jury a constaté que la qualité de la langue était plutôt bonne, mais n'a pas estimé qu'une expression globalement correcte, ou même aisée, pouvaient excuser un contenu très insuffisant.

À éviter absolument (cf. les rapports sur les diverses questions) : la paraphrase, le récit (pour les œuvres de fiction en particulier), le résumé ; la sélection arbitraire de phrases, d'expressions, voire de mots isolés, sur lesquels on plaque une interprétation, ou parfois même une surinterprétation ; les schémas ou grilles d'interprétation préfabriquées ; les leçons déguisées : morceaux ou pans entiers de cours récités (et parfois entendus plusieurs fois par le jury !) à propos de tel ou tel aspect d'un texte.

Les candidats trouveront ci-dessous, dans les rapports particuliers consacrés aux diverses œuvres au programme, des exemples de ces défauts (graves), et le jury les invite à réfléchir aussi bien sur ce qu'il ne faut pas faire que sur ce qu'il convient de faire. Qu'ils ne perdent pas de vue, avant tout, que l'explication de textes est un exercice de réflexion, une réflexion étayée par des connaissances précises, et communiquée en termes appropriés, clairement et avec rigueur. Cet exercice demande à être pratiqué tout au long des études, pas seulement de façon formelle, mais surtout par une familiarité constante et soigneusement entretenue avec les textes, qu'ils soient de fiction ou d'idées, qu'il s'agisse de littérature ou de documents. Le jury a été frappé par l'incapacité, pour de nombreux étudiants, d'interroger un texte, de se poser des questions sur ce qu'il dit et sur la manière dont il le dit (il ne faut pas lui faire violence en lui imposant des interprétations toutes faites), de le commenter autrement que par association, en se contentant de citer des passages similaires, - en somme de le traiter avec attention et respect. Sans doute ces déficiences profondes expliquent-elles bien des défauts plus ponctuels : mauvaise gestion du temps, difficulté à parler librement sans recours excessif aux notes, mauvaise utilisation des outils mis à la disposition des candidats (dictionnaires et Bible allemande), manque de souplesse dans l'entretien. Mais les futurs candidats doivent savoir qu'ils ne pourront y remédier que s'ils réfléchissent à la finalité de l'exercice et s'entraînent régulièrement à la lecture rigoureuse et raisonnée des œuvres au programme.

Grimmelshausen : *Der abenteuerliche Simplicissimus*

7 textes ont été proposés, les notes allant de 00,25 à 08, pour une moyenne de 2,58.

Les extraits proposés portaient sur le début du roman, l'arrivée à Hanau, la prestation du prétendu "Beau Alaman" à l'opéra, la chute dans le Rhin, l'introduction de la *Continuatio*, le jardin de l'ermite, la conversation rapportée par le capitaine. Les notes les plus basses sanctionnent l'absence de méthode, l'écueil de la paraphrase ou les problèmes d'expression (quelques candidats ont confondu *geistig* et *geistlich* ou ne sont pas arrivés à trouver des termes tels que *Kreuzigung*, *Vergebung der Sünden*, *Erlösung*). Précisons que ceux qui n'avaient pas eu le temps de lire l'intégralité du roman semblent avoir été peu nombreux et qu'une telle lacune était rédhibitoire puisque la *Continuatio* livre la clef interprétative à laquelle le lecteur peut – et, aux dires de Grimmelshausen, doit – se référer. Les prestations des candidats ont souvent déçu le jury parce qu'elles ne tenaient compte que d'un aspect, celui du picaresque, et centraient le commentaire autour de la seule satire sociale à l'époque de la guerre de Trente Ans, or une telle réduction appauvissait et dénaturait le texte. Un conseil que l'on pourrait donner pour éviter de réduire le commentaire à un seul aspect serait de se préparer à l'explication de texte en établissant une grille de lecture regroupant quelques caractéristiques fondamentales de l'œuvre étudiée, caractéristiques qui pourront être mises en perspective lors de l'explication ultérieure d'un extrait.

Dans le cas de *Simplicissimus*, une des constantes à prendre en compte était la présence simultanée de plusieurs instances narratives: quel que soit le passage, on pouvait se demander quelle était la part à accorder respectivement au narrateur qui, devenu ermite, est censé se souvenir de ses expériences et les juge rétrospectivement, puis au protagoniste qui restitue ses aventures dans leur dynamique rocambolesque et enfin à l'auteur dont on sait qu'il a également publié d'autres ouvrages mettant en scène le même Simplicius, personnage destiné par conséquent à abandonner un jour son statut d'ermite. Si l'on applique ce questionnement par exemple à la manière dont Simplicius, sur la scène parisienne, interprète le rôle d'Orphée en quête de son Eurydice, il était possible – tout en soulignant l'aspect caricatural et désopilant de cet épisode – d'attribuer à l'auteur Grimmelshausen le recours à l'image baroque du Théâtre du monde ainsi que les positions esthétiques visant à critiquer l'opéra français de son époque; de surcroît, il était important de commenter les intentions moralisatrices de l'ermite narrateur qui présente rétrospectivement, en raccourci, les choix existentiels qui s'étaient présentés à lui – offrant la possibilité de s'améliorer s'il l'avait décidé – et de comparer la naïveté du personnage, qui, sur cette scène factice, se figurait être un «magicien» capable

d'émouvoir l'ensemble de la nature, à la sagesse de l'ermite qui se contentera plus tard de cultiver son jardin conformément à l'ordre divin.

Une autre composante fondamentale était la vocation moralisatrice du roman, dimension que les candidats ont décelée mais la plupart du temps sans en analyser la portée religieuse. Un des extraits à expliquer était l'entretien qui se déroule entre un Simplicius invisible, dont seule la voix est audible, et le capitaine qui s'est égaré avec son aumônier à l'entrée de la grotte; cet entretien ne pouvait pas être examiné comme s'il s'agissait d'une simple conversation puisqu'un écran symbolique séparait ces Européens de l'ermite qui, s'étant converti à une nouvelle vie, paraît en mesure de révéler doctement, à la façon d'un oracle, les vérités premières et l'histoire du Salut.

Il était naturellement légitime de commenter les effets satiriques et la dimension burlesque – qui ne manquent pas de séduire le lecteur – mais s'en tenir là reviendrait à sous-estimer le message eschatologique de la « pilule dorée ». Un passage dont la portée morale a été bien expliquée était la chute de Simplex dans le Rhin, mais il était dommage que les candidats n'aient pas décelé ici une variante du rite baptismal: l'adulte, grâce à la contrition et à une meilleure connaissance de soi, peut devenir un homme nouveau dans la tradition paulinienne et apprendre à ne pas se laisser balloter au gré des événements. Dans l'ensemble, le jury aurait souhaité davantage de remarques sur la polysémie de certains termes (tels que *Hirtenamt* ou *Wölfe*) et sur la gradation du réalisme, de la satire et de l'intention édifiante. Le fait de repérer les jeux de mots, les proverbes malicieusement utilisés par l'auteur à des moments imprévus, les procédés d'écriture susceptibles de provoquer des émotions, permet en effet d'étudier le fonctionnement du burlesque chez Grimmshausen qui, par le biais de la catharsis, ne cessait de relancer la réflexion.

Friedrich Schiller : *Maria Stuart*

8 textes ont été proposés, les notes allant de 0,5 à 04, la moyenne étant de 1,05.

La pièce de Schiller n'a donné lieu à aucune explication de texte un tant soit peu satisfaisante. Les candidats ont tous adopté une démarche vaguement linéaire, ce qui dans le cas d'une pièce de théâtre entraîne l'échec presque à coup sûr : il est quasi impossible d'éviter les redites ou la paraphrase, et l'on passe nécessairement à côté de l'essentiel en résumant chaque réplique l'une après l'autre. Il faut absolument présenter des synthèses, soit des attitudes des personnages, soit des idées dont ils sont les vecteurs. Souvent l'un des protagonistes sert de faire-valoir à l'autre, porteur du « message » moral ou politique : inutile dans ce cas de consacrer une partie à chacun, au risque de surestimer l'importance de réactions psychologiques supposées. Du reste, la psychologie, souvent très superficielle ou convenue, a été pratiquement le seul critère d'interprétation; ce qui est tout à fait insuffisant dans les passages où Shrewsbury, Burleigh, Paulet ou Leicester exposent leur conception de la politique, du droit ou de la morale. Les candidats ont fait preuve de graves lacunes dans ce domaine, les arrière-plans philosophiques et idéologiques de la pièce étant toujours mal connus, mal compris, ou carrément ignorés. Il a été difficile, parfois même impossible, de faire préciser ou définir des notions telles que *Gesetz*, *Gerechtigkeit*, *Recht* ; la distinction entre le tribunal de l'histoire et celui du genre humain n'est pas perçue ; le courtisan et l'homme politique sont perçus de la même manière ; certains candidats capables d'exposer en détail les questions dynastiques (appries par cœur) ne voient pas l'imbrication entre l'histoire, la politique, la morale et le droit dans la pièce de Schiller, et en parlent comme s'il s'agissait de faits et de personnages historiques ; le nom de Kant tombe parfois, mais pas toujours à bon escient et visiblement sans idée précise de l'influence de sa philosophie sur Schiller ; le récit que fait Mortimer de sa conversion au catholicisme est interprété comme étant simplement le fait d'un esprit exalté et juvénile, sans que la question des relations entre l'art et la religion soit abordée ; la notion de *schöne Seele*, à propos de Maria, est mentionnée mais guère expliquée ; en résumé, les candidats se sont révélés incapables de s'élever au-dessus de la lettre du texte, qui n'a même pas toujours été comprise. Des mots tels que *Ruhm*, *Eiland* (confondu avec *Heiland*) sont appa-

remment inconnus ; les nuances et les ambiguïtés de termes comme *Volk* ou *Glück* ne sont pas prises en compte ; une candidate n'a pas identifié la scène où Melvil présente à Maria un calice et une hostie comme une communion eucharistique et confond *Beichte* et *Bekennnis*, ce qui ne révèle pas seulement un manque de culture religieuse, mais surtout une lecture très approximative du texte, sans vérification des éléments inconnus ou obscurs. Le jury a bien conscience que l'approche des grands textes classiques est parfois malaisée, mais il a souvent eu l'impression que certains candidats ont fait l'impasse sur ce texte, au moins partiellement, en se contentant d'une lecture cursive fort superficielle.

Quant aux aspects proprement littéraires – dramatiques, esthétiques, rhétoriques, métaphoriques –, ils sont bien souvent ignorés ou mal maîtrisés. Telle candidate n'a pas pu justifier l'emploi alternatif de *Tragödie* ou *Trauerspiel* ; telle autre évoque des métaphores baroques mais ne peut en citer aucune, ni préciser ce qu'elle entend par là ; l'évocation de la mort de Marie Stuart à travers Leicester est présentée comme une façon habile de résoudre le problème de la représentation scénique d'une exécution capitale, mais l'aspect proprement dramatique (la mort « mimée » par Leicester) est passé sous silence ; si l'on fait des remarques sur la métrique, celle-ci est en général qualifiée de « traditionnelle » ou « classique », sans autre précision ; le langage des reines, lors de leur affrontement, n'a guère été analysé, sauf à dire qu'il exprimait bien leurs sentiments, alors qu'on aurait souhaité une étude des images, classiques ou baroques, de la rhétorique et de son usage, de l'irruption des affects dans le discours politique, etc...

Faut-il rappeler que l'étude d'une œuvre littéraire implique celle des aspects de langage ? Que le genre dramatique a une histoire, des lois et un langage propres ? Qu'une pièce de théâtre ne se réduit pas à une action représentée sur scène ?

Rappelons surtout que les candidats doivent apprendre à affronter la complexité d'une œuvre, à en dégager l'intérêt, voire la beauté, et ne pas se contenter de brefs aperçus (issus directement d'un cours, si excellent soit-il) ou de vagues résumés.

Rilke : *Gedichte*

8 textes ont été proposés aux candidats ; les notes s'étagent de 0,25 à 16. La moyenne de cette épreuve est de 4,36.

Concernant cette question, le jury a entendu de nombreuses explications de textes très insuffisantes. Il est arrivé fréquemment que la lettre même du poème ne soit pas comprise. Les références, mythologiques entre autres, notamment à Orphée (pour les sonnets au dieu du même nom), n'étaient pas identifiées, le mythe d'Orphée n'était pas connu, la notion d'élégie ou de sonnet également inconnue. Les référents de certains poèmes, comme *L'Ange du Méridien*, n'avaient visiblement suscité aucune curiosité, et ont donné lieu à des interprétations hasardeuses.

La forme du poème était parfaitement ignorée, on n'en faisait aucunement état, ou alors d'une manière caricaturale, soit en groupant en introduction toutes les remarques formelles parfaitement dissociées du « contenu » (mais qu'est ce que le contenu d'un poème séparé de sa forme ?), soit en parsemant le commentaire de quelques vagues réflexions, comme la présence de plusieurs « i » à tel endroit sans qu'elle soit expliquée, soit encore quand le jury posait finalement la question de la forme à tel candidat qui l'avait soigneusement évitée, en faisant le décompte des enjambements.

Une telle manière d'aborder les textes débouchait forcément sur une redite caricaturale de quelques idées vagues ; ainsi, à plusieurs reprises, les candidats expliquaient longuement au jury que Rilke avait la nostalgie de l'état animal et faisaient du poète un être éternellement dépressif, ce qui évidemment aurait dû être nuancé et qui s'avérait au bout du compte, au regard des textes proposés, tout simplement erroné ; dans d'autres cas, les candidats prenaient appui sur la notion de chose (« *Ding* ») mais n'avaient manifestement retenu que quelques rudiments de cours sur cette question qu'ils n'arrivaient pas à appliquer aux textes, allant

jusqu'à employer indifféremment les termes de *Dingwerdung* et de *Verdinglichung*, considérés comme synonymes.

Même s'il était déjà plus productif d'observer l'aspect poétologique des textes et de relever que ceux-ci proposaient une mise en abyme du mouvement de la conscience poétique, il ne suffisait tout de même pas pour autant d'affirmer de manière mécanique que Rilke passait d'une poétique du moi à une poétique plus abstraite, sans pouvoir faire le lien entre de telles affirmations et le texte.

Quelques explications, malheureusement trop peu nombreuses, ont réussi à faire passer toute la subtilité des poèmes rilkéens, à faire saisir la manière dont la structure du texte prend le pas sur une sémantique immédiate, dont ce jeu de la structure reproduit un mouvement de la conscience, dont il prend appui sur des effets de langage, dont le texte enfin recrée une perception ou une forme sur fond d'absence de cette chose même qui a occasionné la perception, en bref, la grande modernité poétique de ces textes.

Soulignons pour finir que le jury n'était là non plus aucunement dogmatique et qu'une explication qui faisait ressortir, il est vrai d'une manière un peu théâtrale et emphatique, tel aspect « existentiel » de la poésie de Rilke était aussi bien accueillie, pourvu qu'elle fût fine et nuancée, qu'une autre qui en marquait davantage l'aspect phénoménologique et sensible.

Mais sans même entrer dans de telles considérations, une explication qui avait suffisamment mis en valeur la richesse du jeu formel en lien avec le sens recueillait déjà l'approbation du jury, et c'est bien dans ce sens que les futurs candidats devront travailler.

Alexander et Margarete Mitscherlich: *Die Unfähigkeit zu trauern*

6 textes ont été proposés, les notes allant de 0,25 à 16, pour une moyenne de 5,25.

Les candidats malheureux dans cette épreuve l'ont été tout d'abord du fait d'une piètre qualité de la langue, qui a peut-être frappé davantage le jury dans un contexte conceptuel.

Ces cas mis à part, le jury a déploré largement de maigres connaissances sur l'histoire de la période concernée ainsi que sur les concepts psychanalytiques clés (nous ne parlons pas ici d'un raisonnement affiné sur la question mais de la faculté de définir des notions de base telles que la « pulsion de mort » ou encore de présenter les différents étages de la seconde topique freudienne dont partent les Mitscherlich) ; il a aussi constaté à plusieurs reprises que les candidats n'avaient aucune idée précise des œuvres auxquelles les Mitscherlich faisaient explicitement référence. Quand le passage à commenter contenait des allusions manifestes à des œuvres précises de Freud, les candidats n'étaient pas en mesure d'en expliquer la portée, ni d'en restituer les idées-clés, quand bien même il s'agissait de l'œuvre mentionnée par le chapeau du B.O., *Massenpsychologie und Ichanalyse*. Certes, le jury n'attend pas que les candidats se focalisent exclusivement sur ces fameux chapeaux, mais il estime tout de même que les conseils prodigués par ceux-ci devraient être suivis et intégrés à une préparation générale. Soulignons aussi que quand le passage contenait une relecture de la Genèse, cela ne conduisait pas davantage à des réflexions pertinentes, ce qui n'a pas manqué de susciter notre interrogation.

Par ailleurs, quand il arrivait que le candidat puisse prendre appui sur de maigres connaissances schématiques sur ces questions, il n'en restait pas moins qu'il ne parvenait pas à les mettre en relation avec le texte de façon productive et qu'il ne parvenait pas à restituer fidèlement et avec nuance le raisonnement produit par le texte.

Ainsi, confrontés à un texte qui faisait état de l'imbrication *presque* fatale de la nature et de la culture dans l'histoire humaine et en particulier de l'implication de la culture allemande dans cette question, les candidats ont-ils occulté la réserve contenue dans le petit mot « presque », d'une part soutenant en début d'explication que la culture était assurément mauvaise aux yeux des Mitscherlich, puis soutenant en fin d'explication la thèse résolument contraire : la culture était alors la planche de salut par excellence. De tels jugements à l'emporte-pièce, exprimés sans nuance, font l'effet de contre-vérités pures et simples.

La relation entre morale et politique que permettait d'aborder un texte, plutôt descriptif au demeurant, n'a pas connu meilleur sort. Telle candidate qui devait expliquer la manière dont l'homme politique moderne était représenté par les Mitscherlich affirmait que pour ces derniers, il fallait que l'homme politique moderne apprenne à manipuler ses concitoyens avec l'appui de spécialistes, ce qui va parfaitement à l'encontre de l'enseignement contenu non seulement dans le passage, mais même dans l'ensemble de l'ouvrage ; telle autre ne parvenait pas à analyser clairement le rapport entre morale et politique établi par les auteurs dans ce texte.

Enfin, pour commenter un texte qui faisait état des dangers de la «psychologie du moi » (ici comme pratique curative) pour une évolution intelligente et sensible des relations sociales, les candidats affirmaient avec constance que les Mitscherlich voulaient renforcer le moi, donnant le sentiment au jury qu'ils restituaient là quelque fragment de cours mal digéré et simplifié. Heureusement, dans ce dernier cas, une candidate relisant quelques lignes du texte concerné à la demande du jury, reconnaissait son erreur et parvenait dans la discussion à rétablir l'équilibre et à opérer une distinction, effectivement primordiale, entre le souhait émis dans d'autres passages par les Mitscherlich de développer un moi critique et la méfiance qu'ils exprimaient à cet endroit précis à l'encontre d'une psychologie du moi conduisant à prôner l'adaptation aux normes en vigueur.

Pour compléter ce tableau, disons encore qu'il était possible d'adopter une position critique face à la pensée des Mitscherlich et qu'en aucun cas le jury ne s'en formalisait sur le principe, mais il fallait alors démontrer la pertinence de cette prise de position, là encore à partir du texte. Faire état du flou des concepts employés par les auteurs sans citer aucun exemple ni donner aucun argument n'était pas davantage recevable qu'une explication révérencieuse mais ignorante.

Deux prestations, dont l'une honorable et l'autre très honorable, où le jury a eu véritablement l'impression de pouvoir dialoguer avec le candidat ont bien entendu satisfait le jury mais n'ont pas effacé l'impression globale de maladresse laissée par les explications entendues sur ce sujet.

Le jury tient donc à rappeler pour conclure qu'il ne s'agit pas en l'occurrence de s'arrêter sur tel ou tel terme du texte, peut-être plus frappant qu'un autre par son abstraction, pour faire état de quelques connaissances apprises par cœur et réduites à un état squelettique, ou de citer pêle-mêle des noms jugés importants tels qu'Adorno, Horkheimer, Weber ou Freud, sans apporter d'autres précisions que ces noms eux-mêmes. Il faut être en mesure de faire le lien entre la cohérence d'un texte, d'une démarche intellectuelle, et un arrière-plan, qui était en l'occurrence à la fois politique et intellectuel, afin de situer cette démarche et de la faire comprendre.

L'Allemagne (1948-1955)

8 textes ont été proposés, les notes vont de 00,25 à 16, la moyenne est de 4,43.

Les documents à expliquer concernaient la note des ministres-présidents des Länder (1948), les positions prises par Adenauer et Schumacher à propos de la CECA, la campagne électorale menée en 1953 autour de Erhard, le *Memorandum* sur la sécurité (29 août 1950), les échanges épistolaires entre Adenauer et Ollenhauer au début de l'année 1955 à propos de la ratification des traités de Paris par le Bundestag.

Plusieurs candidats ont fourni d'excellentes prestations et su ajuster leurs connaissances au document proposé de manière à la fois à souligner la spécificité du texte et à en montrer la finalité. Rappelons qu'une brève contextualisation, pour commencer, fera comprendre dans quelle mesure l'auteur du document entend avoir prise sur la réalité; mais il faudrait veiller à éviter de se lancer dans une introduction trop longue sur l'ensemble de l'époque et réserver ces connaissances pour commenter le texte lui-même. Puis la présentation de la structure du passage, loin d'être sèchement exposée, servira à illustrer la densité du raisonnement ou, inversement, ses méandres. A ce stade de l'explication, il est intéressant de signaler

si le ton est injonctif (comme dans le cadre d'un tract à l'occasion d'une campagne électorale) ou argumentatif (comme cela ressort de textes énumératifs, par exemple du *Memorandum* où Adenauer accumule des informations quantitatives). Il est regrettable que certains étudiants se bornent en quelque sorte à tronçonner le document en plusieurs parties; au contraire, dans beaucoup de cas, ils auraient pu reconstituer les stratégies politiques ou même la conception de l'histoire à partir de la manière dont l'auteur avait enchaîné ses arguments. La suite de l'explication, linéaire ou thématique, ne devra bien évidemment à aucun moment se contenter de résumer l'extrait. Enfin le texte ne sera jamais un simple prétexte pour exposer des considérations générales.

Le jury signale qu'il peut être judicieux de s'appuyer sur le genre du document (qui, dans le recueil au programme, allait du discours public à la note diplomatique confidentielle, de la lettre ouverte à des extraits de Mémoires) pour définir les objectifs de l'auteur. C'est ainsi que l'article de presse intitulé *Die soziale Marktwirtschaft* reposait sur le curieux montage de deux colonnes symétriques, ce qui permettait de mesurer les changements de ton et de formulation dans l'évocation des années 1948 et 1953 et de reconstituer les conceptions de la CDU en matière de politique sociale. Ou encore la lettre qu'E. Ollenhauer adresse à Adenauer nous incite à constater que l'opposition disposait en fait d'une très petite marge de manœuvre au début de l'année 1955, et ce malgré la panoplie des arguments avancés par la *Paulskirchenbewegung*.

Si les événements tels que le blocus de Berlin, la guerre de Corée, l'insurrection du 17 juin 1953 étaient généralement connus, et si les candidats ont été en mesure d'expliquer qui étaient les grandes figures de l'époque, le général Clay, Robert Schuman, Jean Monnet, René Pleven, le jury a en revanche déploré l'absence d'interprétation de formules officielles ou symptomatiques. Par exemple *das ganze deutsche Volk* était une expression utilisée par les puissances victorieuses lors des Accords de Potsdam, rendant possible toute la politique de reconstruction démocratique qui s'ensuivit. La réapparition de cette formule dans les textes de sociaux-démocrates s'interprète cependant sur un autre arrière-plan, celui d'un Etat-nation dont le SPD souhaitait la reconstitution dans de brefs délais et en l'absence duquel Schumacher n'envisageait ni le retour à la souveraineté ni le réarmement.

Le jury recommande aussi aux candidats d'approfondir leur réflexion sur le fonctionnement des institutions. On pouvait notamment se demander pourquoi les ministres-présidents furent les destinataires auxquels les trois gouverneurs militaires se sont adressés en 1948 dans le cadre de l'élaboration d'une constitution, puis examiner comment, dans la réponse qu'ils rédigèrent, ils abordèrent des questions telles que le respect de la tradition fédérale, la méfiance vis-à-vis de la composante plébiscitaire, la responsabilité qui incomberait aux Alliés dans le nouvel Etat, la volonté explicite de ne pas trancher la question des frontières (Sarre, ligne Oder-Neisse). Ou, pour donner un autre exemple, rappelons que le fait d'entrer dans l'OTAN n'impliquait pas une « totale liberté d'alliance », ce qui fut affirmé à tort par une candidate qui commettait là un contresens provenant sans doute d'une interprétation erronée de l'article VII des Traités de Paris : l'alinéa 3 ("*Bindungsklausel*") de 1952 était certes devenu caduc, mais c'était parce qu'il n'était plus nécessaire dans le contexte des nouveaux traités.

Les candidats ne se sont guère intéressés à l'idéologie qui s'inscrivait dans le vocabulaire politique, mais ils ont parfois réparé cet oubli au moment de l'entretien. Il était aisé de rappeler pourquoi le chancelier aimait recourir à des périphrases comme « *Ostzone* » ou « *die sogenannte DDR* ». Il était plus subtil d'observer comment il sollicitait le soutien de ses interlocuteurs occidentaux, par exemple en brandissant la menace d'une « léthargie » ouest-allemande, une telle « léthargie » ayant réussi par le passé à gangrener la démocratie, et comment le chancelier en venait à se contredire dans le document concerné puisqu'il y signalait néanmoins les revendications pressantes de ses électeurs. Dans le même ordre d'idées, le jury a regretté de ne pas entendre de commentaire sur la différence entre « *Gleichberechtigung* » (terme de droit public privilégié par Adenauer et faisant écho à la Charte des Nations Unies) et « *die Zusammenarbeit der Freien und Gleichen* » (termes employés par Schumacher et s'inscrivant dans la tradition de 1789).

Option A (littérature)
Ingeborg Bachmann : *Malina*

11 textes ont été proposés, les notes allant de 0,5 à 16, pour une moyenne de 3,75.

Malgré quelques bonnes notes, le jury est dans l'ensemble déçu par l'ensemble des explications de texte sur *Malina*. Le petit nombre de notes moyennes, le grand nombre de notes très basses semblent prouver que beaucoup de candidats ont choisi l'option littérature par défaut, pensant, évidemment à tort, qu'un roman serait moins difficile et moins rébarbatif qu'un texte philosophique.

Malina est un roman complexe : personnages échappant à toute définition, strates narratives diverses (récit à la première personne tantôt au présent, tantôt au passé, lyrique ou strictement narratif, récits de rêves, insertions d'éléments réalistes), intertextualité renvoyant aussi bien à l'œuvre de Bachmann qu'à celles d'autres auteurs, éléments autobiographiques... Les candidats avaient en général les connaissances nécessaires qui leur permettaient d'identifier telle ou telle référence intertextuelle, telle ou telle allusion, même si le jury a bien souvent eu l'impression d'entendre des parties de cours ou des extraits de littérature secondaire, les rapprochements opérés ne donnant pas toujours lieu à des explications vraiment éclairantes. Quoi qu'il en soit, il est clair que ces connaissances factuelles doivent être mises au service d'une véritable analyse du texte proposé. Il est vain d'introduire l'extrait par le récit de tout ce qui précède, surtout si l'on enchaîne avec de la paraphrase. Beaucoup de candidats se sont révélés incapables de définir la nature du récit - monologue intérieur, souvenir, compte rendu d'événements -, et plus grave, ne font pas de différence entre ces récits et les rêves de la deuxième partie, confondant parfois dans une même interprétation psychologisante les personnages et les faits de la vie de *Ich* et ceux du rêve. La paraphrase, dans ce cas, ne relève donc pas seulement d'un défaut de méthode, c'est aussi une grave erreur de lecture du texte, puisqu'elle revient à introduire une logique narrative là où l'auteur s'efforce précisément de traduire par une écriture complexe l'irrationalité et les contradictions du réel, et donc de rompre avec le récit traditionnel. De même, les personnages ont souvent été réduits à des clichés de roman-feuilleton : Ivan est forcément méchant, et la pauvre *Ich* ne peut donc pas l'aimer « vraiment » (les passages où s'exprime la jubilation de la passion sont mis au compte de la pure « illusion ») ; le père a vraiment violé sa fille, et tout le malheur de celle-ci vient de ce qu'elle ne peut « en parler », comme s'il suffisait de dénoncer un crime pour l'annuler ou de parler d'une douleur pour la guérir ; le fait que le père, la mère, la soeur de *Ich* n'apparaissent que dans les rêves n'empêche pas les candidats de reconstruire une fiction selon les critères du roman réaliste – ce qui empêche les candidats de voir que ce père est aussi la figure du mal universel ; les notions fondamentales de *Verdichtung* ou de *Verschiebung*, empruntées à la psychanalyse et dont Ingeborg Bachmann s'est manifestement servie pour construire ces rêves sont par ailleurs inconnues ou très mal utilisées. Le passage sur la « prostitution universelle » (terme emprunté à Marx, mais non identifié comme tel), métaphore du marché noir puis, plus largement, de tout le « commerce » sexuel, a été pris au pied de la lettre, la candidate n'ayant pas su reconnaître comme un fantasme la description de la population viennoise se livrant à des orgies dans toute la ville sur ordre des autorités.

Sur un texte mal analysé, souvent à peine compris, les candidats plaquent des théories diverses – que le jury serait prêt à accepter à condition qu'elles soient véritablement argumentées. Or elles servent la plupart du temps à masquer la spécificité de l'extrait proposé. Ainsi, dans un passage où l'on voit *Ich* s'habiller avec coquetterie, puis se maquiller et enfin aller se promener seule, si une candidate a bien su reconnaître les préparatifs de l'amour, la construction de la féminité et l'autonomie entrevue, en analysant pas à pas les étapes du texte et sa logique interne et en les rapportant à l'ensemble de l'œuvre, une autre a cru voir à la fois le symbole de la soumission aux stéréotypes imposés par les hommes et la liberté des femmes dans la solitude d'une chambre à soi, et invitée à expliquer cette contradiction, n'a su que pas-

ser alternativement d'un cliché à l'autre, ce qu'elle aurait évité en portant une attention plus respectueuse au texte, évidemment moins manichéen.

Le jury a été frappé également par un manque de curiosité par rapport aux détails du texte. Il y a des informations qu'un candidat est tenu de chercher et d'obtenir : il est inacceptable, par exemple, que des candidats ignorent le sens et l'origine d'une phrase en français ou en italien, ou d'expressions musicales, alors qu'un moteur de recherche correct donne la réponse en quelques secondes. Pour *Malina*, comme pour d'autres textes, il a semblé au jury que certains candidats n'ont pas lu l'œuvre en entier, ou très superficiellement, se contentant des informations et commentaires apportés par leurs cours respectifs, sans les avoir vraiment assimilés.

Rappelons aux candidats qui seraient tentés par des calculs stratégiques fondés sur la « facilité » supposée de telle ou telle question, que les options, qu'elles soient de littérature, de civilisation ou de linguistique, demandent des approches spécifiques. Pour l'option littéraire, la prise en compte de l'écriture est primordiale, et nous ne saurions trop recommander aux futurs candidats d'acquérir une compétence minimale dans ce domaine.

Option B (civilisation)

Johann Gottlieb Fichte : *Reden an die deutsche Nation*

6 textes ont été proposés aux candidats; les notes s'étagent de 0,5 à 16. La moyenne de cette épreuve est de 5,81.

Dans l'ensemble, le jury a été moins déçu par les prestations présentées sur ce sujet que sur les autres sujets d'option. Il semble que les candidats qui ont choisi de parler d'un texte de Fichte l'ont fait volontairement, étaient effectivement intéressés par cette question et ont produit un véritable effort pour restituer le texte.

Certaines prestations restent cependant en deçà de ce que l'on pouvait attendre.

Tout d'abord, mais, soulignons-le, pour une très faible proportion des candidats concernés, on a retrouvé des travers déjà évoqués : la logique d'ensemble du texte n'est pas comprise et les candidats énumèrent à propos d'un terme choisi suivant une logique qui, de l'extérieur, paraît aléatoire, de vagues connaissances sur les positions de Fichte en général ou encore sur tout autre sujet, ainsi telle candidate a cité la Bible à plusieurs reprises mais sans que l'on sache quel lien logique existait à ses yeux entre ces citations et le texte soumis à son explication.

Tel candidat qui avait à traiter un extrait portant sur des questions d'histoire culturelle, clairement introduites puis développées par Fichte qui reprochait aux Allemands de vouloir absolument adopter des modes anglaises ou espagnoles, non seulement prenait appui sur la dichotomie précédemment citée, mais encore faisait porter toute son explication sur l'opposition entre les langues romanes et les langues germaniques dont il n'était guère question dans le texte. Le jury finissait par comprendre que le candidat n'avait retenu que cet aspect de la pensée de Fichte et n'avait pas été en mesure durant sa préparation de se concentrer sur la lettre du texte.

Ensuite, pour quelques prestations, le jury a été étonné d'entendre une présentation très dichotomique d'un Fichte antifrçais et prussien dans l'âme. Cette position, qui relève d'une critique ancienne, actuellement dépassée, et sur certains points erronée, méritait pour le moins d'être nuancée et d'être adossée fermement à la logique du texte. Le fait d'actualiser en outre cette critique en englobant dans un même mouvement Fichte et Heidegger ou encore la réflexion de Fichte sur le sol des sensations et la théorie nazie du sol et du sang était hors de propos. La simple lecture de l'introduction à l'ouvrage aurait pu ouvrir de tout autres horizons à la réflexion, inciter à redécouvrir Fichte avec de nouveaux outils de pensée.

Soulignons bien que le jury en la matière n'était pas dogmatique, mais, si l'on tenait à faire état de l'idéologie défendue par Fichte, cela n'empêchait pas qu'il fallait absolument faire la distinction entre la Prusse et l'Empire et cela n'autorisait pas à occulter tous les autres aspects de la pensée fichtéenne, tels que l'importance de la « moralité » (« *Sittlichkeit* »), de

l'autonomie de pensée, et ne dispensait pas d'analyser la manière dont Fichte marie les notions empruntées à l'*Aufklärung* et d'autres, ancrées dans des développements ultérieurs de la pensée.

Concernant ce sujet, le jury a apprécié les candidats qui étaient en mesure d'entrer en discussion, qui défendaient leur point de vue de façon intelligente, voire dont l'argumentation permettait de faire ressortir à la fois l'armature rhétorique du texte et sa dynamique de pensée. Le jury a véritablement apprécié que telle explication montre avec finesse que Fichte prolongeait sur un plan pratique ses réflexions philosophiques théoriques, et qu'il prenait ses marques à mots couverts par rapport à la pensée kantienne notamment ; telle autre le resituait dans le contexte des théories sur le langage de la fin du XVIII^e siècle et du début du XIX^e siècle, ce qui permettait de ne pas limiter l'explication à un conflit des cultures mais de montrer qu'il y avait aussi en arrière-plan une réflexion sur des modes de pensée, rationaliste, sensualiste, etc.

Malgré ces aspects positifs, soulignons que le jury a été surpris de constater que la grande majorité des candidats ne pouvaient énoncer de réflexion bien assurée sur la notion de nation alors que le chapeau introductif à la question dans le B. O. plaçait le texte dans cette perspective. Évidemment, il n'attendait pas qu'on lui récite les différentes définitions possibles de la notion mais qu'on puisse au moins, toujours en partant du texte, donner à son auditoire une idée du type de nationalisme prôné par Fichte dans le contexte de son époque.

Toutefois, nous voulons redire pour conclure que nous avons apprécié en grande majorité d'entendre des candidats convaincus de ce qu'ils faisaient, intéressés par leur sujet et capables de reformuler la dynamique du texte qui leur était soumis d'une manière qui pouvait retenir l'attention du jury.

THÈME ORAL

Rapport présenté par
Véronique Caron-Croz, Irène Kuhn et Reiner Laskowski

Nombre de candidats interrogés : 106

Répartition des notes :

15 et plus :	13
12 à 14,5 :	20
10 à 11,5 :	5
08 à 09,5 :	10
06 à 07,5 :	10
04 à 05,5 :	19
02 à 03,5 :	15
00,25 à 1,5 :	14

Moyenne des candidats : 7,77

(session 2004 : 8,14 ; session 2003 : 8,4 ; session 2002 : 8,74)

Textes littéraires : 8,86

Articles de presse : 6,72

Observations générales, déroulement de l'épreuve

(Nb : l'astérisque en début d'une citation indique une traduction irrecevable.)

L'impression globalement favorable qui s'était dégagée lors de la correction des copies de l'épreuve écrite ne s'est pas confirmée durant l'épreuve de thème oral. Même si la moyenne générale à l'issue de cette épreuve ne se situe que légèrement au-dessous des moyennes obtenues les dernières années, le jury doit faire état d'un nombre élevé de performances insuffisantes, notamment en ce qui concerne la traduction d'articles de presse. En effet, contrairement aux résultats des sessions antérieures, les notes attribuées aux traductions de ce type de document sont dans l'ensemble bien inférieures aux résultats obtenus en thème littéraire.

Certes, il s'agit d'un exercice difficile, très technique, qui exige, en plus d'un bon niveau de langue, de gros efforts de concentration, de souplesse et de réactivité. Après un temps de préparation restreint de 20 minutes, le passage devant le jury dure 30 minutes dont 20 sont réservées à la présentation de la traduction et 10 à un entretien avec le jury, qui incite le candidat à reprendre certains passages de sa traduction. Il ne s'agit pas de commenter ou de justifier la traduction proposée, mais de l'améliorer et de corriger les fautes les plus manifestes. Par ailleurs, le candidat est parfaitement libre de proposer lui-même la reprise d'un passage dont il n'est pas certain.

Problèmes récurrents

On évoquera tout d'abord les lacunes flagrantes de certains candidats en matière de culture générale et leurs connaissances lexicales insuffisantes dans des domaines d'actualité tels que la politique, l'économie et l'entreprise, les affaires sociales et même l'enseignement, ce qui explique, au moins en partie, la qualité souvent médiocre des traductions d'articles de presse.

Il n'est ici nullement question de la maîtrise de termes très pointus, en matière d'économie par exemple, mais seulement d'un vocabulaire spécifique de base qui fait souvent défaut. Les exemples d'approximations et d'erreurs sont légion :

- Les importations et les exportations (*Ein- und Ausfuhren* ou *Importe und Exporte*) deviennent **Importationen und Exportationen*. Et comme traduction pour l'effet de change a permis d'alléger la facture pétrolière nous a été proposé **der Wechsel hat ermöglicht die Ölkosten in Dollars zu verringern*. Les équivalents de *chiffre d'affaire* (*Umsatz*) et *bénéfices d'une entreprise* (*Unternehmensgewinne*), termes apparemment inconnus, ont souvent été improvisés (tel **der Ertrag* pour *bénéfices*, **das Firmeneinkommen* pour *chiffre d'affaires*). Même constat en ce qui concerne l'organigramme de l'entreprise : le PDG est traduit par **der Präsident*, les futurs dirigeants par **die künftigen Dirigenten* et le conseil d'administration (*der Aufsichtsrat*) devient **der Verwaltungsrat*.

- Le vocabulaire spécifique à la politique et aux institutions politiques n'est pas mieux connu : une coalition gouvernementale devient **eine Staatskoalition*, les élections régionales en Saxe est traduit par **die regionalen Wahlen in Sachsen* et, erreur similaire, les élections législatives par **die Legislativwahlen*. Bien évidemment, quand il s'agit de se référer à des institutions bien réelles, toute approximation est irrecevable.

- Une lecture régulière de la presse de langue allemande paraît indispensable dans le cadre d'une préparation sérieuse à cette épreuve, ne serait-ce que pour se familiariser avec certains usages journalistiques en langue allemande, bien différents de ceux pratiqués en français. Par exemple, pour traduire *M. Chirac et M. Schröder*, il suffit de dire *Chirac und Schröder*, inutile d'évoquer **Herr Chirac und Herr Schröder*, et lorsqu'on mentionne la fonction, il faut renoncer à l'article, *Kanzler Schüssel* et non pas **der Kanzler Schüssel*.

Nous conseillons aux futurs candidats d'accorder une attention toute particulière aux événements d'outre-Rhin (la Suisse et l'Autriche incluses) dont la presse française se fait l'écho. Afin de citer quelques exemples, mentionnons l'intérêt qui a été porté, ces derniers temps, aux réformes entamées par le gouvernement Schröder (Agenda 2010, Hartz 4), au 60^e anniversaire de la découverte du camp d'Auschwitz et à la sortie en France du film traitant des derniers jours de Hitler, «*Der Untergang*» - autant de sujets abordés dans les articles de presse proposés à la traduction cette année.

Comme les années précédentes, le jury a encore noté de nettes difficultés, chez les candidats, à s'adapter aux différents styles et niveaux de langue proposés à la traduction. Le style direct, dialogué, reste souvent très «littéraire», dépourvu de naturel et révèle parfois une absence de pratique de la langue orale, de la langue du quotidien. À l'inverse, on remarque également d'étranges réactions par rapport à l'utilisation du style indirect. Si la presse en fait un usage relativement fréquent lorsqu'il s'agit par exemple de citer ponctuellement les paroles ou prises de position de tel ou tel, il devient aberrant de traduire l'ensemble d'un article informatif au subjonctif I ou subjonctif II au prétexte, apparemment, que cet article est écrit par un correspondant du journal.

Sur le plan grammatical ce sont également les mêmes erreurs qui reviennent. On relève toujours les mêmes difficultés pour exprimer les appositions, **früherer Manager des Energiekonzerns RWE, bekam Meyer*, par exemple, est impossible.

Les nuances entre articles définis et articles indéfinis français ne sont pas clairement perçues : un immeuble aux lourdes portes de chêne n'est pas **ein Gebäude mit den schweren Eichentüren*.

On note aussi des hésitations ou des erreurs sur la distinction entre les verbes locatifs et les verbes exprimant un mouvement : «des chaises longues installées au bord d'une mer du sud» ne sont ni **auf den Ufern einer südlichen See aufgestellt*, ni **an den Rand einer Südsee gelegt*. L'allemand se dispensera d'ailleurs volontiers de verbe, se contentant de la préposition pour exprimer cette simple situation d'un objet.

Quant aux verbes de modalité, ils sont toujours source de multiples bévues. Ainsi, dans «La France devrait enregistrer un déficit de 6 milliards d'euros», ce «devrait» ne cor-

respond ni à **sollte*, ni à **müsste*, mais bien plutôt à un adverbe de modalisation comme *wahrscheinlich* ou *vermutlich*.

Enfin, les participes français, participe passé mais surtout présent, sont toujours le point noir de cette épreuve. Insistons en particulier sur le fait qu'il est impossible de recourir systématiquement au subordonnant *indem* pour rendre un participe présent français. *Indem* introduit une circonstance très concrète, matérielle, le moyen par lequel on parvient à faire quelque chose, et ne peut donc recouvrir toutes les valeurs du participe présent français ; il ne convient pas en particulier lorsque ce participe présent n'a qu'une valeur de circonstance, de concomitance : dans la phrase : « le langage politique ne suffit pas (...), a déclaré le chancelier, insistant sur la difficulté de rendre compte d'un tel événement... », plutôt que d'employer **indem er betonte, wie schwierig es ist,...*, il valait mieux recourir à des expressions en *wobei* ou *dabei*.

Cette année encore, le jury tient à insister sur le fait que le thème oral est une épreuve qui requiert concentration et sang-froid à haute dose : une épreuve « sportive »... qui se prépare à long terme. La négliger tout au long de l'année ou en reléguer la préparation à la période de « l'après-écrit » sous prétexte qu'elle ne porte pas sur un programme précis est une erreur qu'il est difficile de corriger in extremis et qui risque de coûter cher.

Suivent, à titre d'exemples, quelques textes donnés cette année.

Exemple n° 1 (texte littéraire)

Dans l'église du village où vivait le petit catholique, le confessionnal était caché derrière l'autel. Les pécheurs de la paroisse qui allaient se confesser là s'éclipsaient donc doublement. Avant qu'ils ne s'engouffrent dans la cage minuscule, on les voyait disparaître derrière l'autel, honteux, voûtés, écrasés par le lourd fardeau des péchés accumulés depuis leurs dernières confessions.

Les adultes étaient prioritaires, car le prêtre confessait à l'heure de la traite des vaches. Les petits catholiques du village étaient donc en attente, et voyaient une partie des adultes disparaître ainsi derrière l'autel, pour en resurgir, soulagés, détendus, quelque cinq minutes plus tard.

Le petit catholique était persuadé que cette légèreté dans la démarche, ce sourire au milieu du visage, étaient la preuve manifeste des effets bénéfiques du pardon accordé par le prêtre au nom du Père qui est aux Cieux. Il ne pouvait pas imaginer que derrière la lourdeur de la démarche à l'aller il y avait en pensée, dans l'esprit du pécheur, «qu'est-ce que je vais bien pouvoir lui raconter ? », et dans la légèreté sur le chemin du retour la joie d'être débarassé de la corvée.

Les deux parties du confessionnal étaient séparées par un croisillon en bois, du type de ceux que l'on voit dans les parloirs des carmels, ou plus précisément dans les parloirs des carmels de cinéma. Malgré l'éloignement des paroissiens présents dans la nef de l'église, les paroles étaient chuchotées. Le prêtre, dont le visage était collé au croisillon, se trouvait ainsi dans une intimité totale avec le pécheur. Il semblait au petit catholique que l'odeur caractéristique de son haleine était liée à tous ces péchés que les villageois venaient abandonner là. [...] Cependant, ce qui marquait le plus profondément le petit catholique, ce n'était pas le mystère de ce sacrement, mais cette étrange odeur d'adultes dans ce placard où ils venaient se débarasser de leurs péchés.

Pierre KRETZ, *Quand j'étais petit j'étais catholique*, 2005.

Exemple n° 2 (texte littéraire)

Confidences

Ce n'est pas que nous soyons amis mais, comme on dit, le courant passe. Au début, cela ressemblait aux relations un peu figées qu'entretiennent deux types qui se sont rencontrés au cours d'une soirée, présentés par des amis communs. On fait échange de banalités, on ne sait pas où mettre ses mains, on finit par boire un peu trop et ça excuse les silences... Il s'appelait Andréas Waslsaw et son nom figurait sur une plaque discrète dans le hall de son immeuble, près des boîtes aux lettres. On ne se voyait que chez lui, dans sa bibliothèque. Il tirait les doubles rideaux, ne laissant pénétrer qu'un filet de lumière qui coupait les rayonnages, et nous discussions de tout, de rien, dans la pénombre. [...] Quand j'arrivais, le mardi après-midi, il me fallait m'annoncer à la concierge qui décrochait son téléphone mural.

- Monsieur Docton est en bas. Puis-je le faire monter?

Elle adoptait chaque fois un ton de soubrette de cinéma qui cadrait mal avec son physique de catcheuse fatiguée.

Je trouvais toujours sa porte entrouverte et accrochais mon manteau à la patère qui se reflétait dans la glace horizontale de l'entrée. J'en profitais pour me passer un coup de peigne dans les cheveux et vérifier mon allure. Waslsaw m'accueillait invariablement dans le salon et m'offrait du thé que nous buvions en échangeant nos impressions sur nos lectures ou sur les spectacles que nous avions vus l'un et l'autre au cours de la semaine précédente. Je ne manquais jamais plus d'évoquer le plaisir que je prenais aux courses de chevaux depuis que j'avais remarqué le léger agacement que ce sujet provoquait chez lui. Cela m'avait surpris, au début, mais maintenant il s'y attendait et mon intérêt s'émoussait au fur et à mesure qu'il dominait ses réactions... Je me retenais donc le plus possible et plaçais mon attaque lorsque Andréas s'apprêtait à se lever pour passer dans la bibliothèque.

Didier DAENINCKX, *Main courante*, 1994.

Exemple n° 3 (texte de presse)

Les groupes allemands, leaders mondiaux de l'exportation.

Francfort

De notre correspondant

On la dit souvent malade, angoissée ou déprimée. Pourtant, en 2004, l'économie allemande est restée la championne du monde des exportations – un titre repris un an plus tôt aux Etats-Unis. Elle a même affiché le plus fort excédent commercial de son histoire.

Selon une première estimation publiée mardi 18 janvier par l'Office des Statistiques, cet excédent a atteint 155,6 milliards de dollars en 2004, soit une hausse de 17 % par rapport à 2003. Les exportations ont progressé de 10 %, à 731 milliards d'euros, alors que les importations se sont appréciées de 7,7 % à 575,4 milliards. La performance est d'autant plus remarquable que l'euro s'est fortement apprécié en 2004. À l'inverse, la France devrait afficher un déficit d'environ 6 milliards d'euros.

Si la devise européenne s'était maintenue au même niveau face au billet vert, en 2004, les exportations allemandes auraient même progressé de 11,5 à 12 %, et l'excédent commercial aurait encore été supérieur, estime la fédération des exportateurs BGA. Cependant, l'effet de change a au moins permis d'alléger la facture pétrolière libellée en dollars. Pour 2005, le BGA attend un ralentissement des exportations, qui progresseraient «*seulement* » de 5% en raison du ralentissement de la croissance aux Etats-Unis et en Chine ainsi que de l'euro fort.

En 2004, les entreprises allemandes semblent avoir bénéficié à plein régime de leur spécialisation sur les biens d'équipement et de leur fortes positions en Europe de l'Est, en Chine et aux Etats-Unis. En tête du commerce extérieur, on retrouve, en effet, traditionnellement l'automobile (19 % des exportations en 2003), les machines-outils (14 %) et les produits chimiques (12 %), qui représentent près de la moitié des exportations et près d'un tiers des importations.

Début janvier, le groupement des entreprises de machines-outils et de biens d'équipement (VDMA) a annoncé que les commandes étrangères avaient progressé de 16 % sur les onze premiers mois de 2004, permettant à cette branche, qui exporte 70 % de sa production, d'enregistrer sa plus forte activité depuis quatre ans.

Cette vigueur du commerce extérieur est responsable des deux tiers du retour de la croissance en 2004, le PIB ayant progressé de 1,7 %.

Le Monde, 21 janvier 2005.

Exemple n° 4 (texte de presse)

En Allemagne, une bulle tropicale antimarasme.
Ouvert en décembre, Tropical Islands attire déjà plus de 4000 visiteurs par mois.
Par Odile Banyahia-Kouider

Dans la brume matinale, la halle ressemble à un vaisseau spatial échoué dans un champ de pommes de terre. De la fumée s'échappe pourtant du mastodonte blanc, planté dans la campagne désolée de l'ex-RDA, à 70 kilomètres au sud de Berlin. À l'intérieur, changement de décor radical. Dans cet espace de 360 mètres de long et 107 mètres de hauteur, des enfants nus barbotent dans la lagune, des vieillards reluquent des danseuses thaïlandaises, des couples roucoulent sur des transats installés au bord d'une mer du Sud, des familles en short se promènent dans la forêt équatoriale, des jeunes jouent au volley-ball sur la plage. Depuis son ouverture, le 19 décembre, Tropical Islands attire plus de 4 000 visiteurs par mois.

Îles lointaines. Quand Colin Au, ingénieur malaisien de 55 ans, a annoncé qu'il comptait racheter le dôme de 66 000 m² pour en faire un paradis tropical, tout le monde l'a pris pour un fou. L'idée d'Au est pourtant simple : « *En Allemagne il fait gris et froid, et tout le monde n'a pas le temps ou l'argent pour partir dans les îles lointaines, alors j'ai pensé qu'il fallait faire venir les tropiques à domicile* », explique-t-il. À cela s'ajoutent les nouvelles peurs : terrorisme international et catastrophes naturelles du type tsunami. Mais Colin Au refuse d'aborder la question. De peur de paraître cynique. Il préfère de loin parler des arbres et des fleurs. Pour l'aménagement intérieur, il fait appel à plusieurs paysagistes d'Amérique du Sud, d'Australie, et du Sri Lanka, et même à Michel Teh, spécialiste des fleurs tropicales à Singapour. Près de 12 000 végétaux de 500 sortes différentes, parmi lesquels des arbres de 40 mètres de hauteur, ont été plantés dans un sol sablonneux, provenant à 70 % de la région. La température ambiante doit en permanence être maintenue entre 25 et 28°C, et le taux d'humidité doit atteindre 50 à 60 %. Même lorsqu'il neige dehors. Les défenseurs de l'environnement ont déjà crié au « *gaspillage d'énergie* ». [...]

Libération, samedi 26 mars 2005.

VERSION ORALE

Rapport présenté par
Michel Durand, Nicole Filleau et Evelyne Frantz

Candidats présents : 106

Répartition des notes :

16 à 17 :	1
14 à 15 :	3
12 à 13 :	6
10 à 11 :	12
8 à 9 :	13
6 à 7 :	24
4 à 5 :	22
2 à 3 :	9
0 à 1,5 :	16

Moyenne des candidats (version seule) : 6,18

(session 2004 : 6,3 ; session 2003 : 4,77 ; session 2002 : 5,92)

Textes littéraires : 6,24

Articles de presse : 6,13

Rappelons d'abord les règles élémentaires de cette épreuve complémentaire à celle de thème, et portant soit sur un texte littéraire, soit sur un texte de presse. Il s'agit d'une prestation orale, à présenter à haute et intelligible voix, avec une prononciation correcte et un débit fluide, même si, les examinateurs notant tout par écrit, le candidat a le temps de réfléchir à ses formulations et, ponctuellement, de les rectifier.

Il s'agit d'une version, visant à évaluer les compétences du candidat dans les deux langues concernées, non d'une traduction destinée à la publication. Le candidat dispose d'une marge de manœuvre assez étroite: sont prosrites l'adaptation approximative, qui sacrifie le sens exact à l'élégance ou à la formule facile, et la surtraduction ajoutant au texte des éléments d'interprétation.

Le temps de préparation très court (1 heure avec la grammaire) nécessite absolument un entraînement spécifique à cette épreuve difficile, presque improvisée, qui seul permet au candidat de mobiliser rapidement ses connaissances des deux langues et de trouver la formulation française pertinente.

Une lecture attentive du texte est pour cela nécessaire. Les mêmes remarques qu'à l'écrit sont ici valables. Les confusions de mode, de temps, de degré de l'adjectif, de nombre sont fréquentes, ainsi que les erreurs de syntaxe. Ainsi, *es dürfte ... werden* est-il traduit par **ce sera*; *das Jahr des Affen* par **l'année des Singes* ou bien *eine unerwartet glückliche Wendung* par **un tournant inopiné et heureux*. On note des confusions de vocabulaire également, entre *einmalig* et *ehemalig*, *Güte* et *Güter*, etc. Nous déplorons surtout beaucoup d'omissions : par ex. *Segensreichtum* traduit comme *Segen*, *Kapitaleinkünfte* comme *Einkünfte*. Souvent, les termes invariables qui assurent l'articulation du texte ou relèvent du domaine de la communication ne sont pas traduits, ou le sont de façon erronée. Tel est le cas pour *geschweige denn*, *denn auch*, *allerdings*, *überhaupt*, *nicht zuletzt*, etc. De même, la tournure *heißt es (dit-on)* a été fréquemment confondue avec *das heißt (c'est-à-dire)*. On ne saurait trop conseiller

aux candidats de s'entraîner à acquérir dans ce domaine des automatismes s'ils ne veulent pas être pris au dépourvu.

Ces amputations ou altérations nuisent à la cohérence du texte, qui semble d'ailleurs parfois complètement échapper à la sagacité du candidat. Or une des exigences de cette épreuve consiste dans la compréhension et le respect du fil directeur du texte (mots-clés et leitmotiv, tournants dans l'argumentation ou la perspective temporelle, etc.), celui-ci étant souvent indiqué par le titre, qu'il ne faut pas oublier de traduire, ainsi que celui de l'œuvre.

D'autre part, l'arrière-plan culturel (histoire, géographie, actualité, de l'Allemagne en particulier) est parfois singulièrement limité et les ignorances dans ce domaine se trahissent par de curieuses bévues. Si le Harz a souvent été doté de l'article féminin (à cause pour certains d'un contresens sur le titre *Die Harz-Reform*, dont l'humour leur a du reste totalement échappé), le Brocken s'est transformé en glacier perché à 1142 m (ce qui doit être rare sous nos latitudes), la Havel est un fleuve qui se traverse en ferry (*Fähre*) et le nom français de la *Ostsee* n'est pas toujours (toujours pas) connu. Nous aimerions que l'on ne prenne pas les *Erstklässler* pour des *Sixièmes*, ni les *Lederhosen* de Bavière pour des *pantalons de cuir*, encore moins les *Lederhosenträger* pour des *porteurs de bretelles* (se constituant en associations auxquelles le gouvernement de Bavière menace de couper les subventions). Certains termes en revanche méritent d'être explicités: *die rot-grünen Eiferer* ne sont pas des **fanatiques rouge-vert*, expression peu compréhensible en français, mais *de la coalition SPD-Verts* ou *entre les Sociaux-Démocrates et les Verts*.

Est-il nécessaire de parler de la richesse du vocabulaire, qui est déterminante? Quel écart entre les candidats qui savent traduire *Ohne Patzer kam ich nicht über die Runden* et ceux qui buttent sur *Leierkasten*, *Ginsterbusch* (et même *Busch*), *Gassenhauer*, *Zeitlupe*, voire *Eid*, ou sont victimes de faux amis, tel *Dirigent*, ou de termes à double sens (tel *Spur*, presque systématiquement traduit par *trace*, au lieu de *soupçon*)! Les candidats doivent procéder à des apprentissages systématiques de vocabulaire dans tous les domaines, le jury choisissant ses textes dans une palette très large de thèmes, et avoir des lectures « exigeantes » où ils s'astreignent à rechercher les mots qui leur sont inconnus. Alors peut commencer l'épreuve de version proprement dite, où il faut trouver des traductions judicieuses par exemple pour *Heimat/ Heimatkunde*, *versagen/Versagen/Versager*, *die Täter*, etc., ou imaginer, en fonction du contexte et de l'insertion grammaticale du mot, ce que peut être un *Nationalbohei*, étant bien entendu que les candidats ne sont pas sanctionnés sur leur ignorance de tels mots (un terme dialectal en l'occurrence).

La qualité du français est prioritaire. Comme les années précédentes, nous déplorons la confusion (résultant souvent d'une traduction littérale, sans souci de la cohérence du texte) entre le passé simple et l'imparfait, la non-traduction du discours rapporté (cf. les rapports précédents) et, cette année, l'emploi fréquent de la conjonction *bien que* avec l'indicatif. Certains mots français, calqués sur l'allemand, sont abusivement employés : il vaut mieux traduire *Politiker* par *homme politique* que par *politicien*, qui peut être ambigu (connotation négative), *die Globalisierung* se dit *la mondialisation*, *der Konzern*: *le trust*, *le (grand) groupe* ; **s'orienter à*, *documenter* (au sens de *illustrer*), *le Chinois* (pour désigner *les Chinois*) sont des germanismes. En revanche, nous avons admiré l'esprit d'à-propos de certains candidats qui trouvent, en particulier dans les articles de presse très friands d'expressions imagées et de dictons, des formulations tout aussi percutantes.

Enfin, il y a souvent malentendu sur la fonction de la reprise, cet entretien de 10 mn où le candidat, appelé par le jury à reprendre certains passages défectueux, doit prendre du recul par rapport à sa première proposition et « trouver l'erreur », au lieu de se lancer à l'aveuglette dans une paraphrase, souvent moins bonne, car plus littérale, de sa première mouture et où la faute est, à moins d'un hasard, maintenue. Rappelons que le jury retient la seconde version.

La gestion du temps et une bonne maîtrise de soi sont donc, en plus des compétences linguistiques et culturelles, les meilleurs atouts pour réussir cette épreuve. Ils ne s'improvisent pas.

Les auteurs des textes littéraires étaient entre autres T. Bernhard, R. Fret, M. Fritz, G. Gaus, W. Genazino, C. Hein, D. Noll, P. Richter, D. Wellershoff, C. Wolf.

Les articles de journaux étaient tirés de *Focus*, *FAZ*, *Frankfurter Rundschau*, *Der Spiegel*, *Süddeutsche Zeitung*, *Die Zeit* et traitaient de la situation de l'Allemagne (politique, économique, etc.), de Berlin (mémorial de l'Holocauste, finances), des camps de concentration, des commémorations d'écrivains (Schiller, Ganghofer), du Parc Naturel du Harz, de sujets de société (Internet, famille, sport).

Suivent, à titre d'exemples, quelques textes donnés cette année.

Grammaire

Rapport présenté par Thierry Gallèpe

Candidats présents : 106

Répartition des notes :

16 et au-dessus :	1
12 à 15,5 :	16
10 à 11,5 :	9
08 à 9,5 :	12
06 à 07,5 :	19
04 à 05,5 :	26
02 à 03,5 :	17
0,25 à 1,5 :	6

Moyenne des candidats : 6,80

(session 2004 : 6,61 ; session 2003 : 6,49 ; session 2002 : 6,52)

Ce qui semble caractériser la session de cette année est la légère augmentation de la moyenne, fait réconfortant.

La médiane étant 6 et l'écart type 3,94, la ventilation des notes paraît satisfaisante. Même si la meilleure note cette année était 16, alors que l'an passé toute l'échelle avait été utilisée (jusqu'à 20/20), il faut noter un groupe important de candidat(e)s entre 12 et 15,5, ce qui montre que davantage de candidat(e)s se sont bien préparé(e)s à cette épreuve, qui, il faut le souligner une nouvelle fois présente l'avantage d'être un « investissement rentable » dans la mesure où le résultat du travail d'une année est intégralement réutilisable l'année suivante d'une part, et que, d'autre part, la savoir grammatical et la méthode d'analyse restent ensuite disponibles et opératoires pour la pratique professionnelle future.

Il faut néanmoins déplorer le groupe trop important, à mon sens, de candidat(e)s dont les notes sont comprises entre 4 et 5,5 ; cela montre qu'un nombre encore préoccupant de candidat(e)s n'a pas véritablement pris au sérieux cette épreuve ou ne s'y est pas préparé de façon adéquate.

Mais le fait consolant est que seulement 6 candidat(e)s ont obtenu une note inférieure à 1,5, qui signifie une désinvolture autant inadmissible qu'inefficace tant il est vrai qu'aucun(e) candidat(e) ayant été gratifié d'une telle note n'a pu être déclaré admis à l'agrégation.

Cette année, il semble également que les candidat(e)s ayant choisi l'option linguistique aient obtenu de meilleurs résultats en grammaire que précédemment, ce qui est d'une certaine manière cohérent et satisfaisant. Le choix pour l'option linguistique semble en effet témoigner ainsi d'un intérêt réel pour l'analyse et la description des faits de langue. Pour autant, des doutes persistent pour certains (rares) à propos de leur sensibilité linguistique au vu de certaines de leurs analyses pour le moins déficientes.

Pour aider les futur(e)s candidat(e)s à obtenir de meilleurs résultats, je pense maintenant utile de préciser ou répéter certains faits importants.

S'agissant tout d'abord de la préparation à l'épreuve, il est très essentiel, au cours de l'heure qui est à la disposition des candidat(e)s de bien répartir son temps. L'épreuve de version étant pour beaucoup impressionnante, maint(e)s candidat(e)s passent visiblement trop de temps à préparer la traduction : certains vont même jusqu'à entreprendre de rédiger *in extenso* leur traduction en français, et ne vont même pas au bout de cette tâche ; ils arrivent donc à l'épreuve d'analyse grammaticale en n'ayant rien préparé et sont amenés à débiter leur presta-

tion par un aveu d'impuissance ou d'échec. Si ces cas excessifs restent toutefois rares, beaucoup de candidat(e)s se présentent devant le jury avec une préparation insuffisante : certaines occurrences sont oubliées, le plan de l'exposé n'est pas véritablement réfléchi, et les analyses tournent souvent à de vagues paraphrases ou reformulations de ce qui a été compris (cas fréquent pour les candidat(e)s germanophones), ou d'une glose faite à partir de la traduction en français de la séquence (cas assez fréquent pour les candidat(e)s francophones). Aucune de ces deux méthodes n'est adéquate et ne peut aboutir à une note acceptable. Il faut au contraire s'efforcer de respecter le temps accordé à la préparation de la traduction et garder le reste pour le commentaire grammatical.

Une autre erreur consiste à penser qu'un commentaire d'ordre textuel, discursif ou « littéraire » est un passage obligé. Si certains sujets peuvent effectivement présenter un intérêt, tels que par exemple l'étude des temps grammaticaux dans un texte, qui, à n'en pas douter, concourent d'une certaine façon à la textualisation, d'autres paraissent sauf exception nettement moins pertinents ; c'est ainsi que l'étude du marquage du GN, du genre des substantifs semblent *a priori* moins propices à de telles analyses. Une analyse pseudo-littéraire ou discursive tentée contre toute logique et imposée artificiellement ne peut donc que déboucher sur une perte de temps, des phrases creuses et ampoulées, des considérations oiseuses qui ne servent en aucun cas les candidat(e)s s'étant cru obligé(e)s d'en passer par là.

Il faut donc consacrer le temps qu'il faut à la préparation de l'exposé, dont le plan se doit d'avoir été élaboré. Cela permettra sans aucun doute de commencer par autre chose qu'une énumération fastidieuse des occurrences. En grammaire comme en tout autre domaine il serait par trop naïf de croire que toute catégorisation est non discutable et va de soi, alors que la question même de savoir ce que recouvre exactement tel ou tel terme permet de poser une problématique qui sera bien utile pour la conduite des analyses et leur exposé ; cela permettra en outre de donner matière à une introduction intéressante. De la même façon, la conclusion d'un bref exposé de grammaire ne saurait être la pure et simple répétition de ce qui a été dit au cours des analyses des occurrences. Un sujet comme « thème – phème – rhème / champ 1 – champ 2 – champ 3 » doit par exemple permettre aux candidat(e)s de définir ce dont il est question au-delà de tel ou tel mot choisi. Je rappelle à cette occasion que le *slash* « / » est utilisé pour indiquer une alternative dans l'appellation et doit être compris comme « ou bien appelé aussi ». Le plus important ne réside pas dans le terme choisi pour désigner tel ou tel fait linguistique, mais dans l'analyse de ce fait-là. Certes, la terminologie n'est jamais entièrement neutre ni totalement indifférente, mais dans le cadre de cette épreuve, l'important est la cohérence et la rigueur dans l'utilisation des termes descripteurs choisis et leur adéquation aux occurrences du texte. Peu importe que le(s) candidat(e)s disent « modulateur de mise en relief » ou « particule de mise en relief » ou « particule focale » ou « sélecteur » s'ils sont capables de définir clairement ces concepts, c'est-à-dire si possible en intension et en extension, en opposition à d'autres LSC/invariables, et en ne négligeant aucun niveau d'analyse (notamment : syntaxique (et donc accentuel), et sémantique).

Un point noir de ces exposés est le recours encore trop fréquent à des formules qui peuvent sembler élégantes aux candidat(e)s, mais qui ne manifestent au bout du compte qu'une seule chose : la vacuité de l'exposé et l'ignorance des candidat(e)s. Sans vouloir faire de bêtisier, je pense utile de donner un exemple de telle formulation ronflante : « les particules illocutoires sont une catégorie diffuse car très teintée de sémantisme ». Le seul effet produit par une telle tournure est au mieux comique et ne contribue pas le moins du monde à augmenter la note finale ! De la même façon, il ne faut convoquer « le jugement du locuteur » qu'à bon escient et ensuite être capable d'analyser sur quoi porte ce jugement et de proposer une catégorisation permettant de décrire le plus scientifiquement possible le détail de ces jugements. Il en va de même avec « les valeurs argumentatives », « la précision sémantique », « la spécification », « l'effet de style », « la valeur communicative », qui sont, selon les candidat(e)s, présents, mais jamais davantage précisés. Or il est toujours du plus mauvais effet de présenter une telle formulation dans l'exposé si l'on se révèle incapable dans l'entretien subsé-

quent de montrer que l'on a bien compris ce dont il s'agit et que l'on est capable de préciser et spécifier avec rigueur lesdites « valeurs » et autres « effets ».

En ce qui concerne l'exposé, il me faut une nouvelle fois préciser le sens des questions auxquelles les candidat(e)s sont amené(e)s à répondre. Certaines questions sont destinées à apporter des précisions sur des aspects peu clairs de l'exposé. Certaines autres sont posées afin que les candidat(e)s développent certains aspects non ou peu évoqués dans ce même exposé. Il faut donc qu'ils s'y prêtent afin de montrer qu'ils ont le savoir nécessaire. Comment comprendre que certain(e)s candidat(e)s se montrent aussi réticents à décrire dans le détail la morphologie de tel marquage de cas ou de telle conjugaison ? Rappelons-le, une évaluation est un processus gradatif, et il faut partir des connaissances de base, avant d'aller vers certaines hauteurs de description. D'autres questions enfin servent soit à faire revenir les candidat(e)s sur des analyses inexactes, soit au contraire à les amener à développer tel ou tel aspect intéressant. Elles permettent donc soit de faire en sorte que les notes ne descendent pas trop, voire remontent quelque peu, soit de faire grimper ces notes vers les sommets de la grille. Les candidat(e)s ont donc tout avantage à s'efforcer de répondre sincèrement à ces questions, car elles n'ont finalement d'autre but que de les aider à améliorer les résultats de l'épreuve.

Pour terminer, je donnerai la liste des sujets donnés cette année.

Liste des sujets proposés

Vous étudierez dans ce texte le / la / les :

Adjectifs
Adjectifs substantivés et dérivés
« adverbes »
Auxiliaires
Auxiliaires <i>sein – haben – werden</i>
Catégories de l'identification / la définitude & quantification
Compléments de lieu
Compléments de temps
Coordinateurs & charnières de discours / connecteurs
Datif
Degré et comparaison
Discours rapporté / présentation du discours autre
Éléments à gauche de la base nominale
Épithètes
<i>Erst – gerade – noch</i>
<i>Es</i>
<i>Es & das</i>
Expansions à droite de la base nominale
Génitif
Genre des substantifs
Graduation
Groupes prépositionnels
Groupes verbaux dépendants
Groupes verbaux relatifs
Infinitifs
Irréel
Lexèmes nominaux
Lexèmes nominaux complexes
LSC / invariables autonomes / non liés
LSC / invariables mots du discours
LSC / invariables non ad-verbaux
Marquage du groupe nominal
Modalité
Modalité & modalisation
Modulateurs / particules de mise en relief
Occupation de la position Pré-V2
Participes
Particules illocutoires / modales & modulateurs / particules de mise en relief
Passif
Place du verbe
Préfixes verbaux et préverbes / particules verbales
Prépositions
« pronoms »
Pronoms personnels

Structure des groupes nominaux
Subjonctif
Temps et modes verbaux
Thème – phème – rhème / champ 1 – champ 2 – champ 3
<i>Über & unter</i>
Virgule
<i>Wie & als</i>

EXPOSÉ EN LANGUE FRANÇAISE

Rapport présenté par
Patrick Del Duca, Hubert Guicharrousse et Anne-Marie Saint-Gille

Nombre de candidats présents : 78

Répartition des notes :

16 et au-dessus :	8
12 à 15,5 :	8
10 à 11,5 :	9
08 à 09,5 :	6
06 à 07,5 :	3
04 à 05,5 :	14
02 à 03,5 :	15
0,25 à 01,5 :	15

Moyenne des candidats : 6,29

(session 2004 : 7,11 ; session 2003 : 5,96 ; session 2002 : 5,37)

Remarques générales

Comme l'année dernière, la moyenne générale des exposés en français est notablement plus élevée que celle des autres épreuves orales. Cela est principalement dû à la bonne qualité d'ensemble du niveau en français des candidats germanophones : le jury de leçon française n'a en effet attribué que deux fois la note de 0,25 pour sanctionner un niveau d'expression française inadmissible à l'agrégation. (La note de 0,5, sanctionnant un contenu très insuffisant, a été attribuée cinq fois.) Quelques exposés ont été sanctionnés par la diminution d'un ou plusieurs points lorsque la langue utilisée était fautive, et l'on remarquera que cette sanction s'est aussi appliquée à quelques candidats francophones, dont la qualité de langue était inadaptée à la circonstance.

La dernière épreuve de l'oral de l'agrégation présente en effet la particularité de se dérouler entièrement en langue française, mais l'objet de l'analyse est constitué par des textes en allemand. Il importe donc pour les candidats de veiller pendant leur année de préparation à l'acquisition des notions fondamentales en français également et de s'habituer à la traduction française des termes les plus importants, afin d'éviter le mélange macaronique des langues : même s'il est permis que les candidats fassent de courtes citations des œuvres au programme, ils doivent faire leur exposé en français et se tenir à cette règle, sauf exceptions, notamment lorsqu'il s'agit de termes exprimant un concept bien précis ou employé par l'auteur étudié dans une acception qui lui est propre (par ex. la notion de *Weltinnenraum* chez Rilke). Dans ce cas, il faudra introduire la notion par une périphrase avant de citer le terme original, de manière à ne pas donner l'impression d'un « collage » bilingue et à ne pas provoquer de rupture syntaxique.

Parmi les défauts de langue sanctionnés lors de cette session, on remarquera des constructions fautives de verbes, des erreurs de genre et des anacoluthes intempestives, ainsi que des expressions relâchées relevant de la langue familière, ou encore des termes à la mode mais fautifs comme « opportunité » au

sens anglais du terme. Il convient en effet de rappeler ici que l'agrégation est un concours de recrutement d'enseignants de haut niveau, et que les candidats doivent y faire preuve de leur capacité à s'exprimer dans un français rigoureux, sobre et soutenu.

La leçon française est enfin (et ce n'est pas là l'aspect le moins important) une épreuve *orale*, et la maîtrise qu'a le candidat de son élocution et donc de son débit et de son articulation font partie des critères de notation. Le jury met en garde les candidats contre un défaut trop courant, qui consiste à lire un texte rédigé sans regarder les personnes à qui on s'adresse. Il n'y a en effet rien de plus désagréable que d'entendre quelqu'un «débit» un texte de cette façon, car cette méthode induit un débit monocorde et endormant pour les membres du jury, qui, il ne faut pas l'oublier, entendent huit candidats et candidates par jour.

Rappelons les conditions de préparation et de passage de l'épreuve en langue française. Les candidats disposent de 4 heures de préparation, au cours desquelles ils peuvent consulter les ouvrages mis à leur disposition et de 30 minutes pour exposer leur leçon. La capacité à gérer correctement ce temps ne s'acquiert que par un entraînement régulier au cours de l'année de préparation, si possible en recréant les conditions décrites ci-dessus. Le jury a sévèrement sanctionné des leçons où la dernière partie annoncée était inexistante ou réduite à quelques phrases énoncées dans la plus grande précipitation. Rappelons à ce propos qu'une leçon d'agrégation ne doit pas forcément se plier au dogme des trois parties, même si cette structure est la plus employée. L'important reste, au niveau de l'architecture de l'exposé, que la construction soit cohérente, les articulations logiques, et que le plan permette une réelle progression dans l'argumentation.

L'exposé du candidat est suivi, dans tous les cas, d'un entretien d'une dizaine de minutes avec le jury, destiné à corriger certains aspects de l'exposé, ou encore à le préciser ou le compléter. Cette partie de l'épreuve a toute son importance pour la note finale. On conseillera donc aux candidats de ne pas la négliger et, si possible, de s'y préparer dans l'année. Selon la prestation entendue, les questions du jury ont diverses fonctions et l'on conseillera vivement aux candidats d'y répondre avec une certaine souplesse d'esprit. Il est déconseillé de ne donner, par lassitude, que des réponses informelles ou étiennes, mais également, à l'opposé, de recommencer un véritable exposé, au risque de donner l'impression de vouloir occuper le temps restant pour éviter notamment de nouvelles questions. C'est bien une véritable aptitude au dialogue dont il s'agit de faire preuve ici. Les questions posées ne visent nullement à déstabiliser les candidats, mais selon les cas, à vérifier que telle erreur grossière dans l'exposé était un lapsus, à donner la possibilité au candidat d'approfondir tel ou tel point ou à élargir le débat. Les réponses fournies par le candidat auront une incidence notable sur la notation.

Grimmelshausen : *Der abenteuerliche Simplicissimus*

11 candidats ont été interrogés sur cette œuvre. Les notes vont de 2 à 11/20. La moyenne est de 4,90/20.

Les exposés entendus ont été médiocres dans l'ensemble. Parmi les défauts les plus souvent constatés, on notera la tendance à présenter des leçons descriptives et narratives : rappelons que l'exercice de la leçon implique en général que le candidat élabore une réflexion à partir d'un concept donné qu'il lui faut problématiser. Il peut également s'agir de répondre à une question donnée. En aucun cas il n'est demandé au candidat de narrer la vie du héros ou d'énumérer les aventures auxquelles il se trouve confronté.

Le jury a par ailleurs constaté une connaissance souvent déficiente du roman ; les épisodes les mieux connus par les candidats sont en général ceux qui ont le plus retenu l'attention de la littérature secondaire. Ainsi, les trois confrontations de Simplicius avec des fantômes, les objets matérialisant la *curiositas* (c'est-à-dire l'attachement néfaste au monde), la fonction des prophéties, les conditions de vie des soldats à Magdebourg ou encore l'allégorie de Julius et Avarus ont été « oubliés » par de nombreux candidats. En revanche, il était rare d'échapper aux poncifs concernant l'arbre des Etats (« Ständebaum »), aux digressions présentant des utopies, à la description de la société de Hanau, même si l'évocation de ces passages n'avait aucun lien direct avec le sujet à traiter. La mauvaise connaissance du texte a donc entraîné de nombreux hors sujets. Il est même arrivé que des candidats ne retrouvent pas les passages qu'ils souhaitent citer lors de leur exposé et n'abordent le texte que par le truchement des œuvres critiques. Sans doute n'est-il pas inutile de rappeler que les ouvrages de littérature secondaire disponibles en loge ne doivent jouer dans la préparation d'une leçon qu'un rôle secondaire, voire mineur. L'essentiel en littérature est de bien connaître le texte et de savoir l'analyser de manière approfondie ; se contenter, pour traiter une leçon, de compiler divers ouvrages critiques mène inéluctablement à la catastrophe. Faute de réflexion suffisamment aboutie, un exposé pouvait rapidement devenir un catalogue des atrocités commises pendant la guerre de Trente Ans ou se réduire à un commentaire décousu de différents passages traitant du concept à analyser. Ainsi, traiter de la mort dans le *Simplicissimus Teutsch* devait notamment amener le candidat à réfléchir sur les différentes façon de mourir : il était opportun d'opposer la belle mort de l'ermite, en paix avec sa conscience et Dieu, au trépas brutal des soldats, morts sans avoir eu le temps de se repentir et d'expier leur fautes, privés le plus souvent de sépultures chrétiennes. La façon de mourir est révélatrice du sort qui attend l'âme dans l'au-delà. De la même manière, le sujet invitant à traiter les personnages de Herzbruder et d'Olivier ne pouvait se limiter à l'opposition du bien et du mal ; une place importante devait être réservée au rôle joué par l'éducation dans l'évolution des deux personnages. En effet, trois chapitres du quatrième livre (XVIII à XX) sont consacrés à la biographie d'Olivier, avec une insistance toute particulière sur son enfance et sa « formation », ce qui fait du personnage un narrateur secondaire, phénomène qu'aucun candidat n'a remarqué.

Pour analyser une œuvre littéraire en général, et à plus forte raison une œuvre baroque, un minimum de connaissances théologiques est de rigueur. Ainsi, on peut attendre d'un candidat s'étant préparé sérieusement à cette question qu'il connaisse, au moins en français et en allemand, les sept péchés capitaux (puisque quatre d'entre eux, à savoir l'avarice, l'orgueil, la luxure et la gourmandise, apparaissent de manière récurrente dans le roman). De plus, un candidat qui cite ou fait allusion à un passage de la Bible doit pouvoir le situer précisément et dire de quel Livre il fait partie. De la même façon, le jury était en droit d'attendre qu'un candidat puisse expliquer le sens de l'abréviation INRI, citée par Joan Cornelissen dans la *Continuatio*. Certaines lacunes révèlent ainsi l'absence d'une culture religieuse élémentaire chez de nombreux candidats. La question de la religion dans l'œuvre, question pourtant essentielle, a par ailleurs conduit à de nombreuses erreurs (confusion entre « religions » et « confessions », ou encore entre « prêtre » et « pasteur ») ; il est enfin étonnant que jamais la notion de Providence n'ait été évoquée par les candidats alors qu'il s'agit de l'une des notions-clés de l'œuvre.

Sujets proposés : la satire dans le *ST* ; la guerre dans le *ST* ; la religion dans le *ST* ; l'amour dans le *ST* ; la mort dans le *ST* ; le motif de la « curiositas » dans le *ST* ;

Olivier et Herzbruder dans le *ST* ; le thème de la richesse dans le *ST* ; la peinture de la société dans le *ST* ; le bien et le mal dans le *ST* ; les procédés narratifs dans le *ST*.

Schiller : *Maria Stuart*

Douze sujets ont été donnés sur *Maria Stuart*. Les notes vont de 1 à 16/20, la moyenne étant de 6,8.

La pièce de Schiller a donné lieu à des exposés de nature et de qualité très diverses. Six exposés ont obtenu une note égale ou supérieure à 07/20 et le jury a écouté avec un vif intérêt plusieurs leçons de bon niveau. Dans l'ensemble, les candidats connaissaient bien l'œuvre et l'enchaînement des scènes, ils ne négligeaient pas non plus la fonction des personnages secondaires ni celle des didascalies. Le jury a également noté que la majorité des candidats a construit son exposé de manière rigoureuse, évitant ainsi les catalogues et les accumulations de poncifs empruntés à la littérature secondaire. Il est toutefois à déplorer que certains candidats interrogés sur *Maria Stuart* aient complètement perdu de vue qu'il s'agit-là d'une pièce de théâtre, donc d'une œuvre destinée à être représentée sur scène, et en aient parlé comme s'ils avaient eu à traiter d'un roman. Ainsi la scène de la confession avec Melvil peut sembler surprenante d'un point de vue religieux : Maria confesse des fautes de jeunesse qu'elle a déjà expiées et que l'Eglise lui a pardonnées depuis longtemps. En fait, cette scène ne sert qu'à montrer de manière irréfutable au public que Maria n'a jamais fomenté de complot visant à éliminer Elisabeth (même si cette absolue innocence ne correspond sans doute pas à la réalité historique). Par ailleurs, certains concepts, comme celui de la belle âme, étaient mal maîtrisés par la plupart des candidats. Sans doute auraient-ils pu, pour tenter d'en donner une définition, s'appuyer sur certains écrits théoriques de Schiller, notamment sur le traité intitulé *Über Anmut und Würde*.

Il faut également regretter que les candidats ne se soient pas interrogés davantage sur la psychologie des personnages et n'aient vu le plus souvent en Elisabeth qu'une reine fourbe, lâche et manipulatrice. Les personnages secondaires, tels Leicester, Mortimer, Burleigh ou Shrewsbury ou encore Hanna Kennedy, ont souvent été analysés avec davantage de pertinence.

Les candidats semblent avoir tiré les enseignements des remarques émises dans les rapports de jury des années précédentes ; ainsi une candidate interrogée sur la notion de drame classique a pu montrer qu'elle maîtrisait ce concept. Les lacunes portaient le plus souvent sur le contexte historique ou sur les problèmes d'ordre religieux. Ainsi était-il difficile de traiter une question portant sur la notion de justice dans *Maria Stuart* lorsque l'on ignorait l'existence du décret intitulé «Act for the Queen's Safety», permettant aux magistrats anglais de juger toute personne, y compris une reine, attentant à la vie de la souveraine britannique. Par ailleurs, le rôle joué par l'ambassadeur français, personnage au centre des complots, a souvent été négligé par les candidats. De la même façon, certains candidats n'ont pas vu que Burleigh instrumentalise la religion à des fins politiques.

Exemples de sujets proposés : Maria Stuart et Elisabeth ; la notion de faute dans *Maria Stuart* ; la liberté dans *Maria Stuart* ; la cour et les courtisans dans *Maria Stuart* ; justice et pouvoir dans *Maria Stuart* ; sensualité et spiritualité dans *Maria Stuart* ; morale et politique dans *Maria Stuart*.

Rilke : *Gedichte*

09 candidats ont été interrogés sur le recueil de poèmes au programme. Les notes vont de 1 à 12/20. La moyenne est de 6,5/20.

Les candidats interrogés sur les poèmes de Rilke ont souvent éprouvé des difficultés à bien gérer leur temps et à profiter des 30 minutes qui leur sont offertes. Ainsi plusieurs candidats se sont contentés de 20 minutes d'exposé ; cela est certes toléré par le jury mais il est regrettable que des candidats se privent de 10 précieuses minutes qui leur auraient permis d'approfondir des aspects qu'ils n'ont fait qu'effleurer. Par ailleurs, certains sujets ont donné lieu à des catalogues, à de nombreux hors sujets, à des accumulations de citations, des digressions, ou encore à la lecture intégrale par le candidat de plusieurs poèmes,... autant de manières de procéder qu'il faut à tout prix bannir si l'on veut éviter une leçon « fourre-tout » dont le contenu est, dans le meilleur des cas, superficiel, dans le pire des cas sans rapport avec le sujet. Le plan doit être construit de manière rigoureuse et réfléchie afin de bien faire ressortir les enjeux de la problématique ou du thème donné ; se contenter de construire son exposé autour d'un axe chronologique (les différentes phases de la création artistique chez Rilke) a été mal perçu par le jury. Traiter une leçon portant sur la poésie de Rilke ne doit pas non plus amener le candidat à se prendre pour Rilke et à être aussi hermétique que sait l'être parfois le poète. À ce sujet, rappelons que le jury n'a pas une interprétation dogmatique des poèmes et qu'il accepte toute interprétation dès lors qu'elle est cohérente et liée au sujet donné.

Il faut également souligner que la discussion n'est pas une simple formalité ni un supplice qu'il faut subir le plus stoïquement possible ; son rôle est d'aider les candidats à rectifier certaines erreurs ou à approfondir certains points. Il est regrettable qu'une candidate, après un exposé tout à fait correct sur les éléments religieux dans les poèmes de R. M. Rilke, ait été très vite déstabilisée lors de la discussion et ne soit pas parvenue à répondre aux questions posées.

Il est par ailleurs regrettable que les candidats n'aient pas eu une très bonne connaissance de l'ensemble de l'anthologie au programme ; ainsi, certains poèmes de la fin du recueil étaient régulièrement « oubliés » alors qu'ils étaient particulièrement révélateurs de certains thèmes essentiels (par exemple les sept poèmes dits « poèmes phalliques », dans lesquels la sexualité est élevée au rang de nouvelle religion). Il est même arrivé que des candidats négligent dans leur exposé la partie du recueil, pourtant importante, consacrée aux *Nouveaux poèmes*. Une fois de plus, il faut déplorer les nombreuses lacunes en matière de religion et de connaissance des textes bibliques ; une connaissance plus approfondie de la Bible aurait permis de déceler la dimension blasphématoire et délibérément provocatrice de certains poèmes de l'auteur.

Exemples de sujets proposés : la perception de la ville dans les poèmes de R. M. Rilke ; l'amour dans les poèmes de R. M. Rilke ; Dieu dans les poèmes de R. M. Rilke ; le poème chose (*Dinggedicht*) chez Rilke ; l'enfance dans les poèmes de R. M. Rilke ; la mort dans les poèmes de R. M. Rilke ; les éléments religieux dans les poèmes de R. M. Rilke.

Alexander und Margarete Mitscherlich : *Die Unfähigkeit zu trauern*

11 candidats ont été interrogés sur cette question. Les notes s'échelonnent de 0,5 à 14. La moyenne obtenue est de 5.

Les leçons entendues sur cette question, qui avait déjà fait l'objet de la dissertation allemande, ont été décevantes, malgré quelques exceptions. Un emploi indifférencié de termes-clés non définis au préalable a assez souvent donné

lieu à des présentations confuses de la pensée des Mitscherlich. Ainsi, les notions de modernité, de morale, de deuil, d'agressivité ou encore le terme de pessimisme culturel auraient demandé une définition précise, incluant leur origine et le cas échéant l'emploi particulier qu'en font les auteurs par rapport aux modèles existants, freudien par exemple. Cette absence de définition rigoureuse des termes employés dans la leçon a eu, dans certains exposés, un effet de banalisation extrême de la pensée présentée. Pour un candidat, les Allemands «seraient incapables de faire le deuil, car c'est inscrit dans leurs gènes » ; pour un autre, les Allemands «ont fait un choix en refusant consciemment le deuil ». Des remarques aussi réductrices déforment complètement la pensée étudiée. La question de l'éducation, a, elle aussi, pu être évoquée en des termes psychologisant et réduite à des généralités telles que la nécessité de n'être «ni trop contraignant ni trop laxiste ». Ici, c'est la contextualisation des réflexions menées par les Mitscherlich qui faisait totalement défaut. On le voit : un certain nombre de candidats, n'ayant pas respecté les nécessaires préliminaires méthodologiques, ont finalement réduit leur leçon à une série de propos généraux et, de ce fait, erronés, sur les Allemands et le national-socialisme.

Un autre défaut, particulièrement perceptible dans le cadre de cette question, a consisté à vouloir tout dire, sur tous les aspects du livre. Ce souci d'exhaustivité a nui à la délimitation rigoureuse d'une problématique et mené le plus souvent à des présentations standardisées, dans le cadre desquelles l'introduction évoquait inmanquablement la réception du livre d'Alexander et Margarete Mitscherlich et la conclusion le caractère contestable de leur démarche, ces deux aspects n'étant jamais mis en relation avec les développements constituant le corps de la leçon. Rappelons que, comme dans une dissertation, les termes du sujet de leçon doivent être soumis à une analyse débouchant sur une problématisation apte à servir de fondement à une démonstration construite, menée de façon cohérente, articulée le plus clairement possible et que la conclusion doit contenir les résultats auxquels le candidat pense être parvenu au terme de son raisonnement. L'exposé étant systématiquement suivi d'un entretien de dix minutes, au cours duquel les membres du jury peuvent poser des questions complémentaires s'ils considèrent que tel ou tel aspect a fait l'objet d'un traitement un peu rapide, les candidats devraient pouvoir prendre quelque distance par rapport à cette volonté de ne rien oublier, qui peut nuire à la vigueur de la démonstration.

D'une manière générale, les théories psychanalytiques sous-jacentes étaient connues. Les meilleurs candidats ont su en tirer parti sans donner l'impression de réciter une leçon passe-partout sur la deuxième topique de Freud ou les réflexions de ce dernier sur la civilisation. Mais ce sujet supposait aussi un minimum de connaissances sur l'histoire allemande, même si le jury a bien conscience qu'il ne s'agit pas d'un concours d'érudition. Discuter la thèse dite du *Sonderweg*, sur laquelle les Mitscherlich s'appuient, tout en lui donnant un nouveau contenu et une finalité nouvelle, suppose que les réalités historiques allemandes depuis le XVI^e siècle soient connues, au moins lorsqu'elles sont évoquées dans l'œuvre au programme, à l'exemple de la règle du *Cujus regio, ejus religio* ou de la querelle de l'antisémitisme déclenchée par Treitschke. Il est arrivé que cette « voie particulière » soit définie comme « la série de malheurs qui a frappé l'Allemagne de 1933 à 1945 », ce qui vidait de son sens la question du rôle joué par la vision de l'histoire allemande dans l'explication du national-socialisme, qui était censée appuyer la démonstration. On ne peut pour cette raison que conseiller aux futurs candidats de s'entraîner régulièrement à cet exercice qui consiste à construire une argumentation autour d'un plan de présentation adapté au sujet posé.

Si l'une des fonctions d'un rapport de jury est de mettre en évidence les erreurs commises par les candidats de la session considérée, rappelons cependant pour terminer que le jury de la leçon française a eu l'occasion d'entendre avec un réel plaisir quelques exposés intéressants, clairs, s'appuyant sur une argumentation solide et révélant une réflexion autonome. Telle maladresse, ou telle erreur ponctuelle, ne l'ont alors pas empêché d'apprécier la qualité globale de la prestation.

Exemples de sujets proposés : individu et société; la vision de l'histoire allemande ; la question de l'éducation; la notion de « moi critique » ; deuil et mélancolie; civilisation et destruction; la question de la morale; la notion d'hypocrisie culturelle.

L'Allemagne (1948-1955)

13 candidats ont été interrogés. Les notes s'échelonnent de 1 à 16. La moyenne sur cette question est de 8,54.

Les exposés des candidats interrogés sur l'Allemagne de 1948 à 1955 ont été globalement de bonne qualité, d'où une moyenne assez élevée. La proximité chronologique et l'importance accordée dans les études d'allemand à cette époque expliquent sans doute ces résultats relativement bons. Cependant, certains exposés péchaient par imprécision, voire par des lacunes ou des erreurs caractérisées qui indiquaient un manque de préparation sur un sujet réputé sans doute plus facile que les autres. Beaucoup d'exposés à teneur excessivement chronologique dénotaient un manque de problématisation, car ils se contentaient de relater des faits sans vraiment proposer de réflexion sur ceux-ci. Dans leur excès de souci chronologique, certains exposés accordaient d'ailleurs une importance démesurée à la période 1945-1949, ce qui conduisait à un déséquilibre dans leur construction et à de nombreux hors sujets.

D'autre part, on remarquera chez certains candidats l'incapacité de faire la différence, dans l'ouvrage de Rolf Steininger au programme, entre les parties « rédactionnelles » et les documents présentés par l'auteur à l'appui de ses thèses. Dans le même ordre d'idées, quelques candidats ont eu une vision bien peu critique de certaines positions soutenues par Steininger, par exemple sur le débat autour des « notes de Staline ».

Plus grave, le jury a noté une confusion regrettable, chez certains candidats, sur des notions de base concernant la période. Par exemple, l'ignorance de la signification des termes RFA et RDA, « République fédérale allemande » et « République démocratique d'Allemagne » pour d'aucuns ! Les candidats auraient en effet dû remarquer la différence de dénomination entre les deux États, la RFA ayant pour prétention de représenter l'ensemble de l'Allemagne, alors que la RDA se considérait comme un État socialiste « sur le sol allemand ». De la même façon, une candidate ignorait le sens de l'abréviation CSU (*Christlich-Soziale Union*), qu'elle traduisait par « Union social-démocrate ». De même, contrairement à ce qu'affirmait la même candidate, la CSU n'a pas fait « le choix de rester catholique » (par opposition à la CDU qui, contrairement à l'ancien *Zentrum*, fit le choix de la biconfessionnalité) : elle réunit jusqu'à aujourd'hui tant catholiques que protestants, mais la géographie religieuse fait qu'elle est nettement plus dominée par les catholiques que sa consœur. Toujours dans les ignorances regrettables pour des germanistes, les monnaies en vigueur dans les deux États allemands ont tour à tour été caractérisées de « Deutsch' Mark » [prononcé *dötschmark*] et de « DM-est » (les connaissances sur les détails de la réforme monétaire de 1948 étaient d'ailleurs, notons-le, souvent lacunaires). Rappelons

donc que la monnaie en vigueur en RFA avant l'introduction de l'euro était du genre féminin en allemand, mais masculin en français (die/le *Deutsche Mark*), alors que la monnaie instituée en RDA s'appelait *Mark* (der DDR). Certains termes ont, d'une façon générale, été traduits en français de façon erronée, comme par exemple *Landtage* par « parlements *fédéraux* » (parlements régionaux/des Länder), ou encore « konstruktives Misstrauensvotum » par « vote de *méfiance* constructive » (vote de *défiance* constructive).

De nombreux candidats semblaient très peu informés sur les circonstances de la création de la RFA en 1949. Ainsi, un candidat affirmait qu'« avant 1949, il n'y a plus d'entité allemande ». Pas d'État central, certes, mais une légitimité politique tout de même, celle des Länder, créés dans les années 1945/46 et tous dotés de parlements et d'exécutifs élus, qui furent la base de la fondation de la RFA. Un autre candidat alla même jusqu'à affirmer que « ce ne sont pas les Allemands, mais les Alliés qui sont à l'origine de la Loi fondamentale », formulation évidemment très exagérée, car même si les Alliés occidentaux ont joué un rôle majeur dans la création de la RFA, celui-ci n'a malgré tout pas été exclusif.

Sur la question de Berlin, les connaissances des candidats étaient en général plus que ténues. En particulier, sur le statut de Berlin-Ouest et sur ses liens avec la RFA, les candidats savaient rarement nuancer l'affirmation « Berlin-Ouest était un Land de la RFA ». Il est vrai que pour la République fédérale, « Groß-Berlin » était un Land de la RFA (Art. 23 GG), mais par un commentaire de la Loi fondamentale daté du 12 mai 1949, les gouverneurs militaires des trois zones occidentales émirent une réserve quant à cette appartenance, imposant que les représentants de Berlin-Ouest au Bundestag et au Bundesrat n'aient qu'une voix consultative. Concernant le blocus de Berlin, on relèvera une erreur fréquente, consistant à dire que « le blocus de Berlin commence *officiellement* [sic] en 1948 ». En fait, pour la partie soviétique, il n'y a officiellement jamais eu de blocus, mais seulement des « pannes techniques » ayant empêché pendant presque un an (!) la libre circulation entre Berlin-Ouest et les zones occidentales.

Le jury a d'autre part été étonné de constater que les candidats possédaient très peu de connaissances sur les évolutions économiques de la période étudiée. Par exemple, bien peu ont fait mention du débat sur la socialisation dans les zones occidentales, auquel l'ouvrage au programme consacrait pourtant d'amples développements, assortis de nombreux documents. Le candidat ayant traité le sujet sur la CDU, par exemple, ignorait le nom de Jakob Kaiser et son rôle dans ce débat. Sur le plan Marshall, beaucoup n'avaient que des idées très vagues, pensant qu'il ne s'agissait là que d'une série de subventions, ce qui faisait l'impasse sur la complexité du train de mesures mises en place par l'ERP (crédits, dons en nature, etc.). Le rôle de l'OECE (future OCDE), d'autre part, n'était souvent pas vu, de même que les circonstances qui ont conduit les États du bloc socialiste à refuser le plan Marshall – un candidat pensant même que la RDA avait refusé de son propre chef le plan en question, alors que c'est la totalité des États de la zone d'influence soviétique (regroupés en 1949 dans le COMECON) qui refusèrent le plan Marshall. De même, bien peu de connaissances ont été décelables concernant la politique sociale et les débats sur celle-ci, certains candidats ignorant même le concept pourtant si important dans la RFA d'après-guerre de péréquation de charges (*Lastenausgleich*), qui permit l'intégration des réfugiés et expulsés. Un candidat est allé jusqu'à affirmer qu'aucun mouvement social ne s'était manifesté dans les zones occidentales puis en RFA entre 1948 et 1955, ce qui fait naturellement l'impasse sur les nombreuses revendications mises en avant par le DGB, dont le rôle dans les premières années de la République fédérale a été capital et conduisit, sur la base des droits de

cogestion accordés en 1947 dans la zone britannique pour les industries lourdes, à la loi de 1951 sur la cogestion paritaire (*paritätische Mitbestimmung*).

Parmi les erreurs factuelles commises par certains candidats, on relèvera l'idée que « le SPD se rapproche du KPD », ce qui est tout à fait impensable quand on connaît l'orientation de la social-démocratie sous Schumacher ou même sous Ollenhauer. Une autre erreur a conduit un candidat à considérer que les traités de Paris de 1955 (d'ailleurs souvent confondus avec le traité de Bonn – *Deutschlandvertrag*) avaient vu « la reconnaissance mutuelle des deux États allemands », contresens historique dû à l'ignorance de la « doctrine Hallstein », formulée pour la première fois la même année. Une autre erreur factuelle sur la même époque concernait la CED, dont un candidat n'a pas relié la chronologie avec le traité de Bonn, dont l'application était précisément subordonnée à la création de ladite CED, dont il a vu l'échec en 1952, alors que le refus du parlement français ne fut exprimé qu'en 1954.

Enfin, nous ne saurions trop conseiller aux candidats, en matière de civilisation contemporaine, d'employer les formulations les plus précises possible, afin d'éviter des contresens fâcheux. Par exemple, quand un candidat affirme qu'en RDA, les partis politiques (CDU, LDPD, etc.) ont été « intégrés au SED », ce qui est formellement faux, même s'il est vrai que, par le système de liste unique du « Nationale Front der Parteien und Massenorganisationen », ceux-ci ont été de fait placés sous la tutelle du parti dominant. On remarquera que les connaissances précises concernant la RDA faisaient souvent défaut : même si cette dernière ne faisait pas explicitement partie du programme de cette année, la connaissance d'un minimum de faits concernant « l'autre État allemand » était nécessaire.

Exemples de sujets proposés : la CDU de 1948 à 1955 ; le SPD de 1948 à 1955 ; la politique économique en Allemagne, 1948-1955 ; la question de Berlin, 1948-1955 ; la création de la RFA (1949) ; la politique étrangère des gouvernements Adenauer, 1949-1955 ; la politique sociale des gouvernements Adenauer, 1949-1955 ; le réarmement de la RFA.

Option A (littérature)

Bachmann : *Malina*

17 candidats ont été interrogés. Les notes s'échelonnent de 0,5 à 16. La moyenne obtenue est de 6,47.

Choisie par la majorité des candidats, l'option littérature a donné lieu à des prestations de qualité inégale et aux résultats assez contrastés.

Certains candidats se sont contentés d'exposés très narratifs, se bornant à rappeler la trame du roman ou à dresser un catalogue d'exemples en liaison avec le motif traité, sans se poser à aucun moment la question de la forme romanesque ou celle de l'interprétation de la narration. On ne saurait trop conseiller aux candidats de ne pas se borner à l'histoire et à ses personnages, trop souvent analysés sur le seul plan psychologique.

Malina est une oeuvre difficile et complexe. En laissant de côté la dimension de réflexion sur la naissance du récit et sur le statut de l'instance narrative, certains candidats ont eu des visions très restrictives de ce roman, qu'ils ont interprété comme une simple illustration des rapports entre hommes et femmes ou du statut de la femme dans la société de la seconde moitié du vingtième siècle.

Même si certains sujets de leçons portent sur des personnages et des lieux, on conseillera de ne jamais oublier la dimension narratologique. Ainsi, Ivan et Malina ne sont pas seulement à étudier comme partenaires masculins de la narratrice, mais aussi dans leur rôle par rapport au processus de remémoration et

d'écriture. Les notions de temps, de passé, de présent, celle du «souvenir », étaient également à mettre en relation, comme certains passages du roman y invitent, avec la production du texte.

La commission a pu apprécier, de la part de candidats qui avaient mûrement réfléchi à ces aspects, la mise en lumière de la réflexion poétologique présente dans le roman. La dissolution du sujet est aussi la dissolution de l'instance narrative, après que celle-ci a expérimenté, tout au long du récit, diverses formes d'écriture, dont celles liées à l'écriture musicale. Les doubles utopiques, souvent repérés, participent aussi de cette double crise, d'identité et de langage. L'intériorité absolue du « je », souvent mentionnée, est également un principe structurant du roman.

Lorsqu'elle a été menée, la réflexion sur la dimension narratologique a évité une stigmatisation trop abrupte de l'échec prétendument contenu dans le roman, ramené à l'impossibilité faite aux femmes de s'épanouir dans une société jugée patriarcale. Le processus de dissolution de l'instance narrative s'accompagne de la naissance d'une œuvre littéraire de qualité, à la fois thème du roman et lieu d'expérimentation de nouvelles formes d'écriture.

Les performances les moins bien notées présentaient des défauts habituels, en péchant notamment par une analyse trop superficielle ou réductrice des termes du sujet. Dans un exposé portant sur «communication et langage », le candidat a pris les deux termes pour synonymes et a ainsi transformé le sujet en traitant de la crise de la communication entre les personnages du roman. On mettra également en garde contre les intitulés qui peuvent paraître simples et qui incitent les candidats à faire l'économie d'une réflexion sur les termes étudiés ; ainsi, le motif de l'amour ne peut pas être réduit à celui de l'érotisme.

Rappelons enfin la nécessité de construire, dans tous les cas de figure, un plan qui ne soit pas un simple catalogue d'exemples. S'il est souhaitable de présenter clairement les articulations de la réflexion et d'annoncer précisément le plan en introduction, il vaudrait mieux chercher à élaborer des transitions et à rappeler brièvement les questions posées plutôt que d'énoncer de manière abrupte et répétitive « j'entre maintenant dans ma deuxième partie, » puis « dans ma troisième partie ». Cette dernière épreuve du concours se déroule en langue française, elle est également pour le jury l'occasion d'évaluer la capacité des futurs professeurs à s'exprimer dans un français soigné et précis, en proscrivant familiarités et mélange des langues.

Exemples de sujets proposés : les personnages d'Ivan et de Malina ; le traitement du temps ; masculin et féminin ; la ville de Vienne ; le Je du roman Malina ; les personnages féminins ; communication et langage ; la fonction du souvenir ; le thème de la mort ; le thème de l'amour ; passé et avenir ; les éléments oniriques ; musique et récit ; la structure narrative.

Option B (civilisation)

Fichte : *Reden an die deutsche Nation*

6 candidats ont été interrogés sur l'option civilisation. Les notes s'échelonnent de 0,25 à 17. La moyenne obtenue est de 5,79.

Peu nombreux ont été les candidats qui avaient opté pour l'option civilisation cette année. Si la commission a entendu avec plaisir une leçon satisfaisante sur *La vision de la Réforme dans les « Discours à la nation allemande »* et une autre, brillante, sur le sujet *Langue et nation*, elle a dû malheureusement constater aussi l'impréparation flagrante de certains candidats. Il convient de rappeler avec force à propos des options que, même si ces dernières ne sont pas prises en

compte lors des épreuves écrites, chaque candidat se voit proposer, à l'oral, un sujet sur l'option qu'il a choisie, en leçon ou en explication de textes. Celles-ci doivent donc donner lieu au même temps d'étude, de réflexion et d'entraînement que les questions du tronc commun.

Dans les exposés entendus, une réflexion de fond inséparable d'une lecture personnelle approfondie a quelquefois fait défaut. Les emprunts maladroits à la littérature secondaire en français disponible dans la salle de préparation – notamment à l'introduction d'Alain Renaut à la dernière édition en français des *Discours* – ne peuvent tenir lieu de réflexion personnelle.

On rappellera donc l'importance de la phase d'analyse du sujet, laquelle doit porter sur tous les termes. Des intitulés tels que « Etat et nation », « Nation et éducation », « Peuple et nation » impliquent la nécessité de commenter la conjonction de coordination, c'est-à-dire de mettre en lumière le rapport instauré dans la pensée de Fichte entre les deux termes. Réduire le sujet à l'un d'entre eux, celui de peuple, par exemple, comme si la conception de la nation allait de soi, altérerait irrémédiablement le sens du sujet posé. D'autre part, isoler un des deux termes pour en faire une ou deux parties est rarement opératoire, car on réserve souvent ainsi le traitement réel du sujet à la troisième partie. Dans le cas d'un exposé portant sur « Nation et Etat », il aurait été opportun de s'interroger sur celui des deux concepts qui précède l'autre dans la pensée de Fichte.

S'agissant d'une œuvre déjà quelque peu vulgarisatrice, il fallait veiller à ne pas opérer de simplifications, d'autant que l'histoire de la réception des *Discours* – en général connue – a pu mettre en évidence tous les dangers de dévoiement d'une pensée complexe, dont une lecture superficielle ne peut rendre compte.

Ainsi le jury a-t-il été amené à sanctionner le maniement de certains clichés dans la définition de termes-clés comme ceux de romantisme, de Moyen-Âge, ou portant sur le lien entre les deux. Des explications réductrices et donc déformantes ont aussi affecté l'évocation de la France et des Français, accusés par Fichte, selon une candidate, d'avoir « opté pour le latin, et donc sciemment renoncé à leur langue, ce qui les condamne moralement au silence et à la régression ». Pour être à même de définir sans la caricaturer la mission que l'auteur assigne aux Allemands, il fallait recourir à certains concepts centraux de la pensée fichtéenne, à l'exemple de celui de liberté ou encore d'universalité, en les définissant de manière claire et rigoureuse.

Le rôle de la langue, central, était certes à évoquer dès lors qu'il s'agissait de définir les termes de peuple ou de nation. Pour autant, cet aspect devait être intégré à une réflexion ayant pour point de départ le sujet posé. Isoler les développements à ce propos donnait par trop l'impression de réciter un cours. Un autre défaut a consisté à opposer de manière trop schématique l'*Aufklärung* au romantisme. Des connaissances minimales, mais précises, sur le contexte historique sont également indispensables pour discuter, par exemple, la vision qu'a Fichte d'un Empire napoléonien visant à être universel.

Enfin, les citations d'extraits de l'œuvre ne peuvent en aucun cas fournir la matière principale d'un exposé et remplacer la réflexion personnelle du candidat. Le jury a, cette année, sanctionné sévèrement un candidat qui, s'exprimant dans un français très hésitant, a de surcroît donné l'impression de contourner l'exercice en utilisant un tiers de son temps de parole à la lecture en allemand de longs passages, non commentés, de l'œuvre au programme. Une leçon n'est pas une succession d'extraits d'explications de textes ; son économie générale pût d'être constamment interrompue par des renvois, quelquefois très laborieux, à telle page, puis telle ligne. Il convient donc d'opérer un choix judicieux : la citation se justifie si elle illustre rapidement un des éléments d'analyse ou un point

particulier du raisonnement, si elle s'accompagne d'un commentaire du candidat et si elle s'insère avec fluidité – tant du point de vue du contenu que de celui de la forme – dans la présentation de l'exposé. Pour ce faire, elle ne doit pas être trop longue. Le choix du petit passage adéquat fait donc partie du travail de préparation et révèle une faculté de discernement dont le jury tient compte.

Sujets proposés : Etat et nation ; langue et nation ; nation et éducation ; la vision de la Réforme ; peuple et nation ; la notion de « peuple allemand ».

LINGUISTIQUE

Rapport présenté par
Daniel Baudot, Jean-François Marillier et Marcel Vuillaume

Nombre de candidats présents : 28

Répartition des notes :

13,5 à 17 :	3
12 à 13 :	4
10 à 11,5 :	3
08 à 09,5 :	4
06 à 07,5 :	4
04 à 05,5 :	6
02 à 03,5 :	2
0,25 à 1,5 :	2

Moyenne des candidats : 7,82

(session 2004 : 7,5 ; session 2003 : 7 ; 2002 : 7)

La moyenne de l'épreuve ne diffère que peu de celle de la session 2004. On constate une légère progression, deux très bonnes notes ont pu être attribuées.

1. Problèmes de méthode et de définition

Le sujet de cette session ne présentait pas de difficultés particulières, son intitulé et le « chapeau » étaient suffisamment clairs pour permettre une préparation et un entraînement à l'épreuve méthodiques :

L'infinitif.

L'étude de l'infinitif concernera les formes infinitives et les structures syntaxiques qui leur sont associées. On se posera la question du statut de ces formes et de leur rapport au verbe. Pour l'analyse des structures avec infinitif, on s'attachera à leurs propriétés syntaxiques, mais aussi à l'intérêt de leur emploi dans une perspective textuelle,

et pourtant c'est justement au niveau de la méthode que le jury a constaté le plus grand nombre de problèmes.

Il fallait bien évidemment présenter un plan. Cette remarque vaut pour toutes les sessions, mais cette année nous avons entendu trop de candidats qui, dans un premier temps, dressaient la liste des points qu'ils jugeaient devoir aborder et présentaient ensuite un plan sensiblement différent. Certes, la plupart d'entre eux s'y sont tenus, mais certains se sont ensuite référés alternativement à la liste initiale et au plan annoncé, ce qui a posé d'importants problèmes de repérage aux membres du jury.

On évitera donc de commencer par un inventaire, pour présenter ensuite un plan et passer enfin à l'analyse. Il suffit de présenter un plan et de le suivre. Et plutôt que d'énumérer toutes les occurrences rencontrées dans le texte, il est souvent préférable de n'évoquer, pour un type donné, que les plus pertinentes.

On attendait que soient abordés entre autres points, et de préférence en montrant les relations entre eux, les points suivants :

- fonctions syntaxiques
- position et formes (séquence continue ou discontinue)
- présence possible ou obligatoire de *zu*
- présence possible ou obligatoire de termes relais
- identification du « sujet » de l'infinitif (à condition de définir cette notion)

Les candidats ont généralement abordé le problème de l'infinitif sur le plan formel, mais mentionner uniquement la présence du morphème *(e)n* ne pouvait suffire. L'évocation de son association avec un lexème verbal devait être complétée par une rapide définition (morphologique) de la notion de verbe.

Les assertions doivent être étayées ! Par exemple, on ne peut pas affirmer qu'une structure infinitive est topologiquement intégrée ou non intégrée à un GV à verbe simple en 2^e position sans procéder à des manipulations/transmutations plaçant le verbe en position finale ou de 'pince droite'.

Pour la question de la présence ou de l'absence de *zu* : ne pas énumérer des cas individuels sans ensuite dégager ou tenter de dégager des règles générales.

À propos de *-end* : on pouvait proposer de décrire la structure *zu*+lexème verbal+*end* en fonction d'épithète comme dérivée au moyen de *-d* à partir d'un groupe infinitif, (ce qui peut se justifier au moyen de la transformation en structure attributive : *die zu beantwortende Frage = die Frage ist zu beantworten*), mais, pour généraliser cette analyse à tous les participes I, il fallait avancer des arguments — ce qu'aucun candidat n'a fait.

Si l'on parle de lexicalisation (p.e : pour *das Leben*), il faudrait définir tout d'abord cette notion tout en montrant la différence avec la nominalisation occasionnelle de complexes infinitifs (*das Nichtvergessenwollen*)

De (beaucoup trop) nombreux candidats ont cru bon de se lancer dans des descriptions détaillées du sémantisme des verbes de modalité/modalisation au motif que ceux-ci avaient un groupe infinitif comme objet. Ces développements évidemment hors sujet ont occupé chez certains jusqu'à la moitié du temps de parole imparti, et un candidat a même passé en revue tous les verbes de modalité de son texte en se demandant pour chacun d'eux s'il exprimait la modalité ou la modalisation.

2. La terminologie

Le sujet de cette session n'entraînait pas de problèmes d'ordre terminologique particuliers, et s'il n'est certes pas scandaleux d'employer des expressions comme *Vorfeld*, *Mittelfeld*, etc., le mélange de termes allemands et français doit néanmoins être évité. Quelques exemples :

« L'infinitif se situe dans la rechte Satzklammer », « à l'intérieur de la Satzklammer », on ne peut pas le trouver en Nachfeld », « *bei seiner Kündigung* est ausgeklammert ». À l'oral, les guillemets sont difficilement audibles... ! Il faut éviter l'emploi de termes allemands dans l'exposé en français, tout particulièrement lorsqu'on dispose d'un équivalent français.

Ceci relevait de la maladresse, mais très souvent aussi l'usage inapproprié ou incohérent du vocabulaire de description relevait d'une méconnaissance des théories auxquelles les candidats se référaient.

Il était par exemple contradictoire de se placer sous l'invocation de Jean Fourquet, tout en affirmant que le groupe verbal a pour catégories le temps, le mode, la phase, la voix et la personne, alors que Jean Fourquet ne lui en reconnaît que deux, le temps et le mode.

Il était tout aussi injustifié, en se réclamant de la même autorité, de parler de *proposition infinitive*. Jean Fourquet définit en effet le groupe infinitival comme résultant d'une opération de dérivation qui affecte, non pas un groupe verbal complet, mais le prédicat, c'est-à-dire le complexe qui entre en connexion avec le sujet, et c'est précisément l'absence de sujet qui interdit au groupe infinitival de prétendre au statut de proposition.

Quant à l'expression « groupe verbal dépendant conjonctionnel », elle est inacceptable. C'est l'association d'une conjonction de subordination avec un groupe verbal qui mérite l'appellation de groupe conjonctionnel (ou, mieux, subjonctionnel) ; quant au groupe verbal

membre d'un groupe subjonctionnel, s'il est effectivement dépendant, il n'a évidemment, lui, rien de subjonctionnel.

On regrettera également que le terme de lexie ait souvent été utilisé à tort et à travers. Rappelons qu'une lexie, au sens que Jean Fourquet donne à cette expression, est un lexème verbal composé de plusieurs unités privées de toute autonomie syntaxique, comme par exemple *auf den Hund kommen*. Parler de lexie à propos de « *Jetzt war es mir möglich* + groupe infinitival » était donc tout à fait injustifié : que plusieurs signes apparaissent souvent au voisinage les uns des autres ne suffit pas à faire d'eux une lexie.

Notons au passage que le *es* qui figure dans les constructions de ce genre, même s'il peut disparaître sous certaines conditions (cf. *Ihm zu helfen, war mir nicht möglich*), ne mérite pas pour autant d'être qualifié de *es* explétif. Celui-ci en effet se caractérise par le fait de ne pouvoir figurer qu'en position préverbale dans une phrase déclarative (*Es schienen so golden die Sterne*).

En tout état de cause, il faut choisir et l'on ne saurait admettre qu'une candidate dise à propos du *es* de *es wäre leicht...* (*Auch ist die Meinung von Söhnen oft subjektiv, und es wäre leicht, ihnen Ungerechtigkeit und Befangenheit vorzuwerfen [...]*) « On peut considérer que *es* est explétif ou alors qu'il est cataphorique »

D'autre part, s'il est évidemment impossible de définir tous les termes qu'on emploie, on ne peut innover en la matière sans s'entourer d'un minimum de précautions. Ainsi, plusieurs candidats ont distingué deux sortes d'« infinitifs substantivés », ceux qui ont une valeur *processuelle* et ceux qui ont une valeur *référentielle*. Mais il est tout à fait insolite d'opposer ces deux expressions : la première dénote une propriété sémantique de certaines formes verbales, alors que la seconde s'applique au rapport que les signes peuvent entretenir avec le monde. Or, d'après les réponses données par les candidats, il semble que *processuel* devait s'entendre dans son sens ordinaire, alors que *référentiel* s'appliquait aux infinitifs dénotant le résultat d'un procès, ce qui correspond à un usage tout à fait inédit de ce mot. N'était-il pas plus simple, dans ce cas, d'utiliser des périphrases ?

3. La dimension textuelle

Tous les sujets ne se prêtent pas au même titre à une exploitation de la « dimension textuelle ». L'infinitif n'excluait bien évidemment pas ce genre de considérations, mais encore ne faut-il pas vouloir faire entrer à tout prix le texte dans un moule préétabli. Un exemple :

Les remarques visant à faire le lien entre l'emploi de l'infinitif nominalisé et le type de texte étaient, bien entendu, les bienvenues. À condition toutefois qu'elles soient fondées et ne procèdent pas de généralisations abusives du type « L'infinitif nominalisé comprime l'information, il est normal qu'il ait une place de choix dans un récit haletant ». On en trouve en effet en grand nombre dans certains textes philosophiques qui ne sont pas à proprement parler des « récits haletants ».

4. Quelques défauts relevés et à éviter absolument

L'épreuve de linguistique n'est certes pas le lieu où l'on teste la correction phonétique des candidats. Mais il est certaines erreurs que l'on ne peut que regretter à ce niveau. Quelques exemples :

- [h] omis, p.e. dans *haben*
- Non-respect de l'opposition voyelles longues/brèves, p.e. dans *fragen, sagen, streben, mögen ; hoffen, sollen, bekommen*.
- Prononciation de *Pasenow* comme *Pasenov*. Il n'est tout de même pas scandaleux d'attendre de candidats à l'agrégation une prononciation correcte de noms tels que *Bülow, Pankow...*

D'autres erreurs ne concernaient pas directement le sujet au programme cette année, mais méritent néanmoins d'être relevées et mentionnées ici car elles laissent deviner chez

certain candidats des lacunes dans ce que l'on pourrait appeler le « bagage de linguistique allemande et générale » requis des candidats. Ici aussi, quelques exemples :

Affirmer à propos de *Der von den erschrockenen Frauen herbeigerufene Arzt hatte mich [...] ins Krankenhaus transportieren lassen* : « nous sommes en présence de 'sich lassen' et nous avons une forme proche du passif » trahit, au-delà d'une grave confusion entre forme et structure syntaxique, une méconnaissance flagrante des différentes constructions dans lesquelles fonctionne *lassen*.

Affirmer à propos de *betrachtet haben* dans [...] *so gibt es eben doch Menschen, denen das Äußere dieses alten Mannes mißfällt und die es auch nicht begreifen, daß je eine Frau sich gefunden hatte, die diesen Mann mit begehrenden Augen betrachtet haben sollte, [...] qu'« il s'agit d'un accompli car cela désigne une action révolue » c'est confondre l'aspect phase et la catégorie du temps, Morgen wird er das Haus verkauft haben* présente en effet un procès certes accompli mais pourtant non révolu car il relève de l'ultériorité ; mais après tout, cette confusion ne portait pas en fait sur le sujet effectivement au programme cette année... qui était, rappelons le l'infinitif et là on était en droit d'attendre des candidats une identification formelle sans faille des infinitifs et groupes infinitivaux. Il a été ainsi surprenant d'entendre parler d'« infinitif composé » à propos de 'wirst finden' dans *Aber du wirst nie den finden, der dich, den Einzelnen, auch in deinem Besten ganz zu verspotten verstünde*.

Présenter *Existenz* comme un « infinitif dérivé » et décrire ensuite avec minutie les « infinitifs dérivés en -ung » ne peut laisser les membres du jury que très perplexes.

Ceux-ci étaient en droit d'attendre des candidats qu'ils sachent identifier les infinitifs substantivés/nominalisés et ont donc été quelque peu surpris de voir présenter *Der Glauben* (*Auch sie fördern das Leben der Gattung, indem sie den Glauben an das Leben fördern*.) comme « cas rare d'infinitif substantivé au masculin ».

De même, à propos de [...] *Er trug den Bart Kaiser Wilhelms 1., doch kürzer geschoren, und an seinen Wangen war nichts von der weißen Wolle zu bemerken, die dem Herrscher das leutselige Aussehen verlieh [...]*, paraphraser dans un premier temps par « Man konnte nichts ... bemerken, équivalant à une structure passive » puis faire une paraphrase au passif, dénotait pour le moins un certain manque de rigueur.

Annexe : trois textes proposés à la session 2005.

Texte 1

Vous étudierez dans ce texte les formes d'infinitif et les structures syntaxiques qui leur sont associées.

Erstes Buch

Die Lehrer vom Zwecke des Daseins. - Ich mag nun mit gutem oder bösem Blicke auf die Menschen sehen, ich finde sie immer bei Einer Aufgabe, Alle und jeden Einzelnen in Sonderheit: Das zu thun, was der Erhaltung der menschlichen Gattung frommt. Und zwar wahrlich nicht aus einem Gefühl der Liebe für diese Gattung, sondern einfach, weil Nichts in ihnen älter, stärker, unerbittlicher, unüberwindlicher ist, als jener Instinct, - weil dieser Instinct eben *das Wesen* unserer Art und Heerde ist. Ob man schon schnell genug mit der üblichen Kurzsichtigkeit auf fünf Schritt hin seine Nächsten säuberlich in nützliche und schädliche, gute und böse Menschen auseinander zu thun pflegt, bei einer Abrechnung im Grossen, bei einem längeren Nachdenken über das Ganze wird man gegen dieses Säubern und Auseinanderthun misstrauisch und lässt es endlich sein. Auch der schädlichste Mensch ist vielleicht immer noch der allernützlichste, in Hinsicht auf die Erhaltung der Art; denn er unterhält bei sich oder, durch seine Wirkung, bei Anderen Triebe, ohne welche die Menschheit längst erschlaft oder verfault wäre. Der Hass, die Schadenfreude, die Raub- und Herrschsucht und was Alles sonst böse genannt wird: es gehört zu der erstaunlichen Oekonomie der Arterhaltung, freilich zu einer kostspieligen, verschwenderischen und im Ganzen höchst thörichten Oekonomie: - welche aber *bewiesener Maassen* unser Geschlecht bisher erhalten hat. Ich weiss nicht mehr, ob du, mein lieber Mitmensch und Nächster, überhaupt zu Ungunsten der Art, also „unvernünftig“ und „schlecht“ leben *kannst*; Das, was der Art hätte schaden *können*, ist vielleicht seit vielen Jahrtausenden schon ausgestorben und gehört jetzt zu den Dingen, die selbst bei Gott nicht mehr möglich sind. Hänge deinen besten oder deinen schlechtesten Begierden nach und vor Allem: geh' zu Grunde! - in Beidem bist du wahrscheinlich immer noch irgendwie der Förderer und Wohlthäter der Menschheit und darfst dir daraufhin deine Lobredner halten - und ebenso deine Spötter! Aber du wirst nie den finden, der dich, den Einzelnen, auch in deinem Besten ganz zu verspotten verstünde, der deine grenzenlose Fliegen- und Frosch-Armseligkeit dir so genügend, wie es sich mit der Wahrheit vertrüge, zu Gemüthe führen könnte! Ueber sich selber lachen, wie man lachen müsste, um *aus der ganzen Wahrheit heraus* zu lachen, - dazu hatten bisher die Besten nicht genug Wahrheitssinn und die Begabtesten viel zu wenig Genie! Es giebt vielleicht auch für das Lachen noch eine Zukunft! Dann, wenn der Satz „die Art ist Alles, Einer ist immer Keiner“ - sich der Menschheit einverleibt hat und Jedem jederzeit der Zugang zu dieser letzten Befreiung und Unverantwortlichkeit offen steht. Vielleicht wird sich dann das Lachen mit der Weisheit verbündet haben, vielleicht giebt es dann nur noch „fröhliche Wissenschaft“. Einstweilen ist es noch ganz anders, einstweilen ist die Komödie des Daseins sich selber noch nicht „bewusst geworden“, einstweilen ist es immer noch die Zeit der Tragödie, die Zeit der Moralen und Religionen. Was bedeutet das immer neue Erscheinen jener Stifter der Moralen und Religionen, jener Urheber des Kampfes um sittliche Schätzungen, jener Lehrer der Gewissensbisse und der Religionskriege? Was bedeuten diese Helden auf dieser Bühne? Denn es waren bisher die Helden derselben, und alles Uebrige, zeitweilig allein Sichtbare und Allzunahe, hat immer nur zur Vorbereitung dieser Helden gedient, sei es als Maschinerie und Coullisse oder in der Rolle von Vertrauten und Kammerdienern. (Die Poeten zum Beispiel waren immer die Kammerdiener irgend einer Moral.) - Es versteht sich von selber, dass auch diese Tragöden im Interesse der *Art* arbeiten, wenn sie auch glauben mögen, im Interesse Gottes und als Sendlinge Gottes zu arbeiten. Auch sie fördern das Leben der Gattung, *indem sie den Glauben an das Leben fördern*. „Es ist werth zu leben - so ruft ein jeder von ihnen - es hat Etwas auf sich mit diesem Leben, das Leben hat Etwas hinter sich, unter sich, nimmt euch

in Acht!“ Jener Trieb, welcher in den höchsten und gemeinsten Menschen gleichmässig waltet, der Trieb der Arterhaltung, bricht von Zeit zu Zeit als Vernunft und Leidenschaft des Geistes hervor; er hat dann ein glänzendes Gefolge von Gründen um sich und will mit aller Gewalt vergessen machen, dass er im Grunde Trieb, Instinct, Thorheit, Grundlosigkeit ist. Das Leben *soll* geliebt werden, *denn* Der Mensch *soll* sich und seinen Nächsten fördern, *denn*! Und wie alle diese Soll's und Denn's heissen und in Zukunft noch heissen mögen! Damit Das, was nothwendig und immer, von sich aus und ohne allen Zweck geschieht, von jetzt an auf einen Zweck hin gethan erscheine und dem Menschen als Vernunft und letztes Gebot einleuchte, - dazu tritt der ethische Lehrer auf, als der Lehrer vom Zweck des Daseins; dazu erfindet er ein zweites und anderes Dasein und hebt mittelst seiner neuen Mechanik dieses alte gemeine Dasein aus seinen alten gemeinen Angeln. Ja! er will durchaus nicht, dass wir über das Dasein *lachen*, noch auch über uns, - noch auch über ihn; für ihn ist Einer immer Einer, etwas Erstes und Letztes und Ungeheures, für ihn giebt es keine Art, keine Summen, keine Nullen. Wie thöricht und schwärmerisch auch seine Erfindungen und Schätzungen sein mögen, wie sehr er den Gang der Natur verkennt und ihre Bedingungen verleugnet: - und alle Ethiken waren zeither bis zu dem Grade thöricht und widernatürlich, dass an jeder von ihnen die Menschheit zu Grunde gegangen sein würde, falls sie sich der Menschheit bemächtigt hätte - immerhin! jedesmal wenn „der Held“ auf die Bühne trat, wurde etwas Neues erreicht, das schauerliche Gegenstück des Lachens, jene tiefe Erschütterung vieler Einzelner bei dem Gedanken: „ja, es ist werth zu leben! ja, ich bin werth zu leben!“ - das Leben und ich und du und wir Alle einander wurden uns wieder einmal für einige Zeit *interessant*. - Es ist nicht zu leugnen, dass *auf die Dauer* über jeden Einzelnen dieser grossen Zwecklehrer bisher das Lachen und die Vernunft und die Natur Herr geworden ist: die kurze Tragödie gieng schliesslich immer in die ewige Komödie des Daseins über und zurück, und die „Wellen unzähligen Gelächters“ - mit Aeschylus zu reden - müssen zuletzt auch über den grössten dieser Tragöden noch hinwegschlagen. Aber bei alle diesem corrigirenden Lachen ist im Ganzen doch durch diess immer neue Erscheinen jener Lehrer vom Zweck des Daseins die menschliche Natur verändert worden, - sie hat jetzt ein Bedürfniss mehr, eben das Bedürfniss nach dem immer neuen Erscheinen solcher Lehrer und Lehren vom „Zweck“. Der Mensch ist allmählich zu einem phantastischen Thiere geworden, welches eine Existenz-Bedingung mehr, als jedes andere Thier, zu erfüllen hat: der Mensch *muss* von Zeit zu Zeit glauben, zu wissen, *warum* er existirt, seine Gattung kann nicht gedeihen ohne ein periodisches Zutrauen zu dem Leben! Ohne Glauben an die Vernunft im Leben.

Friedrich Nietzsche: *Die fröhliche Wissenschaft*.

Vous étudierez dans ce texte les formes d'infinitif et les structures syntaxiques qui leur sont associées.

Vielleicht schwebt jetzt zwischen Herrn Benjamenta und mir etwas wie eine beiden Teilen sichtbare, verbotene Frucht. Doch wir beide drücken uns nicht deutlich aus. Wir scheuen vor der offenen Sprache zurück, und das ist gewiß nur zu billigen. Mir zum Beispiel ist eigentlich die Freundlichkeit der Behandlung unsympathisch. Ich rede im allgemeinen. Gewisse Leute, die mir zugetan sind, sind mir zuwider, ich kann das hier nicht nachdrücklich genug betonen. Natürlich finde auch ich an der Milde, am Herzlichen Geschmack. Wer könnte so roh sein, alle Vertraulichkeit, alles wärmere Wesen gänzlich zu verabscheuen. Aber ich hüte mich stets, nahezutreten, und ich weiß nicht, ich muß darin Talent besitzen, jemanden von der Unklugheit gewisser Annäherungen stumm zu überzeugen, wenigstens halte ich es für schwierig, sich in mein Vertrauen zu stehlen. Und meine Wärme ist mir kostbar, sehr kostbar, und derjenige, der sie besitzen will, muß äußerst vorsichtig vorgehen, und das will nun Herr Vorsteher. Dieser Herr Benjamenta will, wie es scheint, mein Herz besitzen und Freundschaft mit mir schließen. Vorläufig behandle ich ihn aber eisig kalt, und wer weiß: ich will vielleicht gar nichts von ihm wissen.

„Du bist jung“, sagt Herr Vorsteher zu mir, „du strotzest von Lebensaussichten. Wart mal, habe ich da etwas sagen wollen und es jetzt vergessen? Du mußt wissen, Jakob, ich habe dir eine Menge Dinge zu sagen, und da kann man das Schönste und Tiefste, eh' man bis drei gezählt hat, vergessen. Und du schaust drein, siehst du, wie das gute, frische Gedächtnis selber, während meines schon altet. Mein Kopf, Jakob, ist am Sterben. Entschuldige, wenn ich etwas zu weich, zu vertraulich rede. Ich muß einfach lachen. Da bitte ich dich, mich zu entschuldigen, während ich dich durchprügeln könnte, wenn ich es für nötig fände. Wie hart mich deine jungen Augen anblicken. Ei, ei, und ich könnte dich an die Wand werfen, daß dir Hören und Sehen für immer vergingen. Ich weiß es gar nicht, wie es hat kommen können, daß ich mich dir gegenüber so aller Vorgesetztengewalt entkleidet habe. Du lachst mich wohl heimlich aus. Leise gesagt: Hüte dich da. Du mußt wissen, mich packen Wildheiten an, und ehe ich mich verhindern kann, sind alle meine Besinnungen geschwunden. O mein kleiner Bursch, nein, fürchte dich nicht. Es ist ja so gänzlich, so gänzlich unmöglich, dir etwas zuleide zu tun, aber sage, was wollte ich dich doch fragen. Sage, du fürchtest dich wohl gar nicht ein bißchen? Und jung bist du und hast Hoffnungen, und jetzt wirst du ja wohl bald in eine dir ziemende Stellung kommen? Nicht? Ja eben, das ist es. Ja, das ist es, was mir leid tut, denn denke dir, manchmal ist mir, als seiest du mein junger Bruder oder sonst etwas Natürlich-Nahes, so verwandt kommst du mir, kommen mir deine Gebärden, die Sprache, der Mund, alles, nun, mit einem Wort, du, mir vor. Ich bin ein abgesetzter König. Du lächelst? Ich finde es einfach köstlich, weißt du, daß dir jetzt gerade, wo ich von abgesetzten, ihrer Throne enthobenen Königen spreche, ein Lächeln, solch ein spitzbübisches Lächeln entflieht. Du hast Verstand, Jakob. O, man kann sich mit dir so hübsch unterhalten. Es ist prickelnd reizvoll, sich dir gegenüber ein wenig schwach und weicher, als gewöhnlich, zu benehmen. Ja, du forderst geradezu heraus zur Fahrlässigkeit, zur Lockerung, zur Preisgabe der Würde. Man mutet dir, glaubst du das, Edelsinn zu, und da reizt es einen ganz mächtig, sich vor dir in schönen, wohlthuenden Erklärungen und Geständnissen zu verlieren, so zum Beispiel ich, dein Herr, vor dir, meinem jungen armen Wurm, den ich, wenn's mich gelüstete, zermalmen könnte. Gib mir die Hand. So. Laß mich dir sagen, daß du es verstanden hast, mir Respekt vor dir abzunütigen. Ich achte dich hoch, und - ich - darf - es dir sagen. Und nun habe ich eine Bitte an dich: willst du mein Freund, mein kleiner Vertrauter sein? Ich bitte dich, sei es. Doch ich will dir Zeit lassen, das alles zu bedenken, du darfst gehen. Bitte, geh, laß mich allein.“ - So spricht zu mir mein Herr Vorsteher, der Mann, der, wie er selber sagt, mich zermalmen kann, sobald er nur will. Ich verbeuge mich jetzt nicht mehr vor ihm, es würde ihm weh tun.

Was er da nur von abgesetzten Königen gesprochen hat? Ich werde über diese ganze Sache keine Gedanken verlieren, wie er mir anempfiehlt, sondern ich werde einfach fortfahren, Form zu bewahren. Jedenfalls heißt es aufpassen. Er spricht von Wildheit? Nun, ich muß sagen, das ist sehr ungemütlich. Zum an der Wand zerquetscht zu werden, dazu bin ich mir denn doch zu gut. Ob ich es dem Fräulein sage? O pfui, nicht doch. Ich habe Mut genug, über etwas Seltsames Schweigen zu bewahren, und Verstand genug, mit etwas Zweifelhaftem allein fertig zu werden. Vielleicht ist Herr Benjamenta verrückt. Jedenfalls gleicht er dem Löwen, ich aber der Maus. Nette Zustände sind das, die sich da jetzt im Institut eingeschlichen haben. Nur niemandem etwas sagen. Eine verschwiegene Angelegenheit ist manchmal schon eine gewonnene. Das alles sind Dummheiten. Basta.

Robert Walser: *Jakob von Gunten - Ein Tagebuch* (1909).

Texte 3

Etudier les occurrences de formes d'infinitif et de groupes infinitifs dans le texte suivant :

Es war, das zeigte sich dem noch nicht Achtzehnjährigen schon bald nach den von mir jetzt mit dem Willen zu Wahrheit und Klarheit zu notierenden Ereignissen und Geschehnissen, nichts als nur folgerichtig, daß ich selbst erkrankte, nachdem mein Großvater plötzlich erkrankt war und in das nur wenige hundert Schritte von uns gelegene Krankenhaus hatte gehen müssen, wie ich mich erinnere und wie ich noch heute genau vor mir sehe, in seinem grauschwarzen Wintermantel, den ihm ein kanadischer Besatzungsoffizier geschenkt hatte, so unternehmend ausschreitend und seine Körperbewegung mit seinem Stock taktierend, als wollte er einen Spaziergang machen wie gewohnt, an seinem Fenster vorbei, hinter welchem ich ihn beobachtete, nicht wissend, wohin ihn, den einzigen wirklich geliebten Menschen, dieser Spaziergang führte, ganz sicher in traurig-melancholischer Gefühls- und Geistesverfassung, nachdem ich mich von ihm verabschiedet hatte. Das Bild ist mir wie kein zweites: der von einem angesehenen Salzburger Internisten einer von diesem nicht näher bezeichneten Merkwürdigkeit wegen zu einer klinischen Untersuchung, möglicherweise zu einem kleineren chirurgischen Eingriff, wie ausdrücklich gesagt worden war, ins Landeskrankenhaus Aufgeforderte verschwindet an einem Samstagnachmittag hinter der Gartenmauer unseres benachbarten Gemüsehändlers. Es muß mir klar gewesen sein, in diesem Augenblick war eine entscheidende Wende in unserer Existenz eingetreten. Meine eigene, durch meinen fortgesetzten Unwillen gegen Krankheitszustände unausgeheilte Krankheit war wieder, und zwar mit geradezu erschreckender Heftigkeit, ausgebrochen. Fiebernd und gleichzeitig in einem schmerzhaften Angstzustand, war ich schon einen Tag, nachdem mein Großvater das Krankenhaus aufgesucht hatte, unfähig gewesen, aufzustehen und in die Arbeit zu gehen. Aus dem Vorhaus, wo ich, aus Platzmangel und aus hier nicht näher zu erörternden, mir auch nicht vollkommen klaren familiären Gründen, mein Bett gehabt hatte, durfte ich, wahrscheinlich, weil allein der Anblick meines Zustandes eine solche Maßnahme als unbedingt und ganz einfach als selbstverständlich erfordert hatte, in das sogenannte Großvaterzimmer. Jetzt war es mir möglich, jede Einzelheit in dem Großvaterzimmer einer genaueren Betrachtung, ausgestreckt im Bett des Großvaters, jeden einzelnen ihm so lebensnotwendigen, mir auf die nützlichste Weise so vertrauten Gegenstand einer langen, ja ununterbrochenen Prüfung zu unterziehen. Größerer Schmerz und gesteigerte Angst hatten mich von Zeit zu Zeit abwechselnd meine Mutter oder meine Großmutter, die ich auf dem Gang gehört hatte, rufen lassen, und es mag den beiden mit allen möglichen Hausarbeiten beschäftigten und allein von der Tatsache des Krankenhausaufenthaltes meines Großvaters, ihres Mannes und Vaters, in Ungewißheit und Angst versetzten Frauen schließlich auf die angespannten Nerven gegangen sein, daß ich sie, möglicherweise viel öfter als tatsächlich erforderlich, zu mir in das Großvaterzimmer herein und an mein Bett gerufen hatte, denn plötzlich hatten sie sich meine fortwährenden Mutter- und Großmutterrufe verboten und mich in ihrer gesteigerten Ungewißheit und Angst als einen sie ihrer Meinung nach ganz bewußt und böartig peinigenden Simulanten bezeichnet, was mich, der ich ihnen zu früheren Gelegenheiten sicher für diese Bezeichnung Anlaß gegeben hatte, in diesem tatsächlich ernstesten und, wie sich sehr rasch herausstellten sollte, lebensgefährlichen Zustande, zutiefst verletzen mußte, und waren, so sehr ich sie auch darum immer wieder, Mutter und Großmutter rufend, gebeten hatte, nicht mehr im Großvaterzimmer erschienen. Zwei Tage später erwachte ich in demselben Krankenhaus, in welchem mein Großvater schon mehrere Tage gewesen war, aus einer Bewußtlosigkeit, in welcher meine Mutter und meine Großmutter mich im Großvaterzimmer entdeckt hatten. Der von den erschrockenen Frauen herbeigerufene Arzt hatte mich gegen ein Uhr früh, wie ich später von meiner Mutter erfahren habe, nicht ohne Vorwürfe gegen Mutter und Großmutter, ins Krankenhaus transportieren lassen.

Thomas Bernhard: *Der Atem*.

TABLE DES MATIÈRES

Composition du jury
Rapport des présidents
Coefficients des épreuves
Données statistiques

ÉPREUVES D'ADMISSIBILITÉ

Composition en langue allemande
Thème
Version
Composition en langue française

ÉPREUVES D'ADMISSION

Exposé en langue allemande
Explication de texte
Thème
Version
Grammaire
Exposé en langue française
Linguistique